

MÉMOIRES
AUTHENTIQUES ET INTÉRESSANS,

ou

HISTOIRE DES COMTES
STRUENSEE ET BRANDT.

MÉMOIRES

AUTHENTIQUES ET INTÉRESSANS

OU

HISTOIRE DES COMTES

STRUEN



BRANDT.





JEAN -
Comte de
Premier Ministre d'Etat
Décapité



FREDERIC
Struensée
de sa Majesté Danoise
en 1772

M É M O I R E S

^K
AUTHENTIKES ET INTÉRESSANS,

OU

HISTOIRE DES COMTES
STRUENSÉE ET BRANDT.

*Edition faite sur le Manuscrit , tiré du
porte-feuille d'un Grand.*



LONDRES,

1 7 8 9.

MÉMOIRES

AUTHENTIQUE ET INTÉRESSANT

HISTOIRE DES COMTES

STRUENSE ET BRANDT

Édition faite par le Mandat, 1782
Paris chez les Citoyens



LONDRES

1782

M É M O I R E
D E S C O M T E S
STRUENSÉE ET BRANDT.

LE retour du Roi, après avoir voyagé dans les principaux pays de l'Europe, est l'époque où doit naturellement commencer la narration de cette révolution si mémorable. Toutes les personnes qui y ont joué un rôle décisif ou malheureux, portolent dès-lors dans leur caractère, dans leurs goûts, même dans leurs rapports de politique & d'amitié les plus éloignés, le germe de la part qu'ils ont eue aux événemens qui ont amené cette grande révolution. Elle

A

n'étoit pas le fruit de cette révolution brusque & subite, que demande le bien d'un Etat, au sein duquel des individus mal intentionnés ont tramé le malheur & la confusion; elle n'étoit pas la suite de ce dévouement héroïque d'une grande ame, qui, émue par le malheur de ses concitoyens, se tire de l'assoupissement général, brise avec autant de bonheur que de courage, les fers dont la multitude se laisse ignominieusement charger, a recours au pouvoir du Souverain, pour le salut de sa patrie, qu'il sauve d'une entière oppression. Non mais c'étoit une mine que l'envie la plus basse, le desir de dominer le plus artivement dissimulé, avoient creusée pour la perte de la bonhomie la moins méfiante, la moins soupçonneuse, qui engloutit sans retour les victimes prédestinées. Voilà le fait. Il répand une triste lumière sur les Annales de l'histoire du Danemarck; mais une bonne foi scrupu-



3
leuse , est le premier devoir d'un Historien.

Une relation de la fameuse révolution opérée en Danemarck dans l'année 1772 , si elle doit offrir un détail vrai & circonstancié de ses causes , de ses suites , ne peut être l'ouvrage d'un homme qui n'ait pas été lui-même en Danemarck , qui par lui-même n'ait pas appris à connoître le caractère & les qualités des principaux personnages , & qui n'ait pas tiré ses nouvelles des sources plus sûres , que les narrations dont la presse a déjà inondé le public. Elles étoient , comme on devoit s'y attendre , partiales & contradictoires. A laquelle devoit-on ajouter foi , tandis qu'il n'y avoit aucune raison de juger l'une plus sûre que l'autre ?

Le Roi arriva de ses voyages au commencement de 1769. Il étoit accompagné du Comte de Bernstorff, Grand Maréchal de la Cour , du Comte de

Friedrich de Moltke , de M. Schimmelmann , Trésorier du Roi , & du Comte de Holk , Maréchal de la Cour & Sur-Intendant de la garde-robe.

Struensée se trouvoit à sa suite en qualité de Médecin. La faculté de voir tous les jours ce jeune Prince , de lui parler sans contrainte , auroit été bien propre à ouvrir à tous ces Courtisans le chemin de son cœur ; mais la confiance demande une similitude dans la façon de penser , de sentir , qui ne se trouvoit pas entre le Roi & les trois premiers. Holk & Struensée l'approchoient de plus près ; mais l'état de celui-ci ne lui permettoit pas de voir le Roi aussi souvent , de l'entretenir aussi long-temps , & de gagner dès-lors ses bonnes grâces d'une manière décisive. On pourroit ainsi à peu près déterminer l'influence que ce voyage eût sur le sort de ces différentes personnes. Bernstorff conserva la considération due à son rang & à son mérite , Moltke

sa place à la Cour , Schimmelmänn (outre le poste de Ministre , près le Cercle de la Basse-Saxe) la place de Trésorier , qui n'avoit été érigée que pour le voyage , & qui devint la base de l'influence qu'il acquit dans la suite dans les finances du Royaume. Holke resta encore quelque temps premier favori. Struensée avoit déjà quelque crédit auprès du Roi , & l'espoir de gagner sa confiance. C'est sur lui principalement que doit porter toute notre attention , puisqu'il va jouer le premier rôle sur le théâtre dont les autres vont disparaître , Berntorf , Moltke & Holk , par leur disgrâce , & Schimmelmänn , par le parti qu'il prit de se soustraire aux intrigues de la Cour.

D'abord il sembla que le Roi avoit profité de ses voyages ; il montra plus de retenue , plus de dignité dans sa conduite , plus de gravité dans ses discours ; on prétendit même qu'il avoit acquis quelques connoissances utiles ;

on se flatta que ses principes , ses mœurs alloient changer avantageusement , & qu'au lieu de se laisser entraîner à des dissipations pernicieuses , il alloit se livrer à des occupations plus dignes d'un Souverain. Avant son départ , on n'osoit pas nourrir un tel espoir ; pendant le regne de son pere , il ne s'étoit jamais embarrassé d'aucune affaire d'état ; son Gouverneur , le Comte Reventlau , un homme dur & fier , l'avoit constamment tenu avec la sévérité la plus rigide ; & son caractère ardent portoit avec contrainte ce joug trop pesant. Par-là se développoit en lui une aversion décidée pour tout ce qui s'appelle ordre , & il étoit aisé de prévoir que , du moment qu'on le débarrasseroit de ces chaînes , le sentiment de la liberté dégénéreroit en lui en une dissolution effrénée & féroce. La suite justifia bien ce soupçon ; des corrupteurs se rendirent maître de lui ; il tomba & s'enfonça de plus en plus dans des dérè-

glements , dans l'ivresse desquels il fuyoit & détestoit la vue des honnêtes gens , parce qu'il prenoit leurs représentations pour autant de reproches qu'il redoutoit ; on avoit négligé de lui inspirer du respect , de la vénération pour la Religion. Dès ses plus tendres années il en parloit avec inconsideration & mépris ; on l'accusoit aussi de dureté , d'une cruauté même qu'on attribuoit au vice de son éducation , plutôt qu'à ses dispositions naturelles. Les principes de morale , du véritable honneur , de l'estime due au mérite , lui étoient tout-à-fait inconnus. A la vérité il distingua dès sa jeunesse ceux des Courtisans qui avoient une conduite sans reproche , mais il croyoit que tout n'étoit qu'art , que feinte : outre cela il n'avoit pas de caractère , il étoit également susceptible de bonnes & de mauvaises impressions , & parmi ceux qui étoient ordinairement admis à sa société , il n'y en avoit pas un seul qui le portât

au bien. D'ailleurs avec son indiscretion naturelle, il étoit dangereux de lui donner un conseil qui eût trait à un tiers. Il avoit pourtant de l'intelligence naturelle, beaucoup de vivacité & de feu : c'est dommage qu'à force de négligence, on ait laissé pervertir ces dons de la nature. Les espérances flatteuses qu'on aime à former au commencement d'un regne, paroissent se remplir en quelque sorte, quant à la conduite extérieure du Roi ; mais nullement quant aux occupations qui, comme Roi, lui étoient imposées ; sur les affaires les plus essentielles de l'Etat, il ne jettoit, pour ainsi dire, qu'en courant, le coup-d'œil le plus léger ; il prenoit de jour en jour plus d'aversion pour toute espece d'affaires, & s'enfonçoit de plus en plus dans une insouciance & une inaction que rien ne pouvoit émouvoir. On en vit bientôt les suites : lui-même dirigea la main hardie qui s'empara du gouvernail de l'Etat ; lui-même, de son plein gré, transmit à un autre son auto-

rité; de lui-même il renonça à la considération, à l'estime de ses peuples. C'est la disposition de son esprit, de son cœur, qui a aidé le sort qui le menaçoit, à frapper ses coups.

L'état où le Roi, à son retour, trouva sa famille, sa Cour, ses Ministres, tout son Peuple, contribua beaucoup à le confirmer dans ses malheureuses dispositions. L'indifférence, la haine même, avoient poussé des racines profondes dans la famille royale; la cabale & la discorde régnoient dans les différens partis dans lesquels s'étoient jettés les Courtisans. La crainte & la méfiance s'opposèrent au patriotisme des hommes d'Etat, & le peuple, déjà mécontent des dépenses qu'avoit occasionnées le voyage du Roi, fut encore continuellement agité par les fermentations qu'il remarquoit à la Cour.

Quelle situation pour un jeune Prince qui, d'abord dans la contrainte d'une éducation tyrannique, & ensuite dans le

tumulte & dans l'ivresse des plaisirs, n'a jamais trouvé en lui-même le privilège le plus noble de l'humanité, celui de s'élever par l'énergie de son ame, au-dessus de chaque séduction, au-dessus de tout, au-dessus de lui-même. Où prendre un conseil, un ami? Comment évitera-t-il de succomber, quand il manque de tout soutien? Je veux faire ce tableau avec des traits marqués.

Pendant son absence la dissention & la haine régnoient à la Cour. Les deux Reines douairieres, Sophie-Magdeleine, Grand-Mere du Roi, & Juliane-Marie, que son pere avoit épousée en secondes nœces, avoient une aversion décidée pour la Reine régnante, Caroline-Mathilde. La répugnance de la premiere n'alloit pourtant pas au-delà d'une froideur ordinaire, qui, dans les Familles Royales, peut aisément résulter de la disparité d'âge & de caractère, du genre de vie que nécessite la contrainte de la Cour. D'après cela la personne & les circonf-

tances rendoient l'éloignement de cette Princesse ; peu dangereux pour la jeune Reine ; au lieu que l'animosité de la Reine Juliane étoit pour elle d'une influence bien plus grande , & les suites lui en devinrent , avec le tems , des plus terribles. Cette haine tiroit sa source du mariage même du Roi. La Reine Juliane s'étoit opposée aussi bien au mariage du Roi qu'à son choix , & au tems qu'il avoit fixé pour ses nœces. L'arrivée de la Princesse Mathilde augmenta son humeur. Elle parut à Copenhague avec tous les charmes de la jeunesse , tous les attraits de la beauté. Toute sa personne respiroit tant d'affabilité , de bonté , de douceur ; son regard plein de sensibilité avoit quelque chose de si bon , de si aimable , qu'elle charma toute la Nation.

La Reine Juliane vit avec un secret dépit combien en se montrant seulement elle faisoit d'impression. Elle se rappelloit que dans un âge bien tendre encore le Roi avoit formé sur elle les soupçons

les plus odieux; qu'il étoit singulièrement blessé de la tendresse qu'elle avoit pour son fils, le Prince Friedrich; qu'il lui avoit soupçonné les intentions les plus perfides contre sa personne, & qu'il jugeoit sous ce point de vue ses moindres démarches. Elle craignit que ces sentimens ne se fortifiassent dans le commerce d'une épouse charmante, & que la nouvelle Reine n'éclipsât tout-à-fait le reste de la considération dont elle jouissoit à la Cour. Ces craintes se réalisèrent bientôt. Le Château de Friedenbourg lui fut donné pour résidence, à elle & à son fils. Cet éloignement de la Cour eut bientôt des suites affligeantes; ses Partisans, tous ceux qui lui étoient dévoués, se refroidirent, elle tomba dans une espèce d'oubli, & l'éclat de la nouvelle Reine répandoit une ombre triste sur sa position actuelle. La jeune Reine devint l'objet de sa jalousie & de son aigreur. Les attentions les plus respectueuses ne purent adoucir

la Reine Juliana, qui se contentoit de lui témoigner les simples égards, qu'exige la bienséance, & ne négligea aucune occasion de la traiter avec une supériorité outrageante.

Pendant quelque tems la jeune Reine se consola de ces procédés par la tendresse de son époux, par l'admiration de toute la Cour, & par un enchaînement de plaisirs auxquels sa jeunesse lui faisoit prendre beaucoup de part; mais tout cela ne pouvoit durer long-tems. Rien ne se refroidit plus aisément que l'amour d'un débauché, & le Roi n'éprouvoit pas d'autre sentiment pour elle. L'admiration des Courtisans eut le sort de tous leurs sentimens, elle se passa bientôt, & les divertissemens perdirent leur prix à force d'être répétés. Ainsi la jeune Reine devint bientôt indifférente aux yeux de son époux, aigrie contre sa belle-mère, & méfiante envers les Courtisans. Sa vivacité naturelle l'empêcha de tenir ces sentimens cachés : le Roi étoit trop livré à

l'ivresse des débauches où l'entraînoient ses perfides Favoris, pour le remarquer ; mais la Reine Juliane le sentit d'autant plus vivement. Son éloignement pour la jeune Reine se changea bientôt en une inimitié décidée, & elle ne se donna plus la peine de cacher son mépris pour sa jeunesse & son défaut d'expérience. Ces sentimens furent portés au dernier degré peu de tems avant par la naissance du Prince Royal. Cette naissance rendit illusoires toutes les idées que la Reine Juliane avoit nourries depuis long-tems, en faveur du Prince Frédéric, son fils, & l'idole de son cœur. La foible constitution du Roi, les excès auxquels il s'étoit livré dans sa jeunesse, le tort réel qui en étoit résulté pour sa santé, son aversion pour toute occupation, le peu d'estime que lui témoignoit sa Nation, tout cela avoit nourri dans le cœur de cette Princesse prévoyante l'espoir que le sceptre, ou au moins la possession de l'autorité royale tomberoit un

jour ou l'autre entre les mains de son
 fils. Désormais cette espérance flatteuse
 se trouvoit évanouie, & avec elle tous
 les beaux rêves d'une imagination am-
 bitieuse. Sur ces entrefaites le Roi partit
 pour ses voyages. Les sentimens d'ini-
 mitié qui divisoient les Reines prirent
 en son absence une tournure qui dé-
 truisoit toute espérance de rapprochement.
 Les auteurs de chacun des deux partis
 opposés, cherchèrent constamment à em-
 pêcher une reconciliation, & toutes ces
 circonstances favoriserent leurs desseins.
 Abandonnée de son époux, brouillée avec
 sa jalouse belle-mère, la jeune Reine
 chercha en elle-même une ressource
 contre l'ennui & la contrainte d'une Cour
 peu vivante & pour ainsi dire déserte.
 Elle vécut retirée; son tems étoit partagé
 entre les soins maternels & des occu-
 pations faites pour lui orner l'esprit. Elle
 étoit naturellement propre à tout. Aussi
 pour se rendre agréable à la Nation Da-
 noise, elle se livra à l'étude de sa langue,

& parvint, en très-peu de tems, à la parler. La seule consolation que lui procuroit la société d'une amie tendrement aimée, on la lui enleva peu de tems avant le départ du Roi, en éloignant de la Cour Madame de Pless. Cette Dame avoit auprès d'elle la place de Grande-Gouvernante, & s'étoit gagné la faveur la plus distinguée de sa Princesse par les charmes de son esprit, aussi bien que par les excellentes qualités de son cœur. Le Roi lui-même avoit pour elle une estime qui devint dans la suite la source de son malheur.

En effet, elle profitoit assez souvent de la confiance dont il l'honoroit pour lui faire des représentations sur sa conduite & ses principes. Comme elle avoit de l'esprit & de la pénétration, ses représentations s'étendoient aussi sur des objets plus importants que les fantaisies & les particularités minutieuses de la vie privée du Roi.

C'est ainsi qu'à l'instigation de la Reine, elle

elle lui conseilla de se soustraire avec énergie à l'ascendant impérieux, & souvent d'une influence fâcheuse sur les affaires de l'Etat, qu'avoit pris sur lui le Ministre de Russie, Saldern, de se montrer à lui avec plus de résolution & de dignité : mais le Roi lui-même la trahit auprès de cet homme dont l'orgueil courroucé ne connut plus de frein, & dont l'esprit de vengeance ne se donna pas de repos qu'il n'eût obtenu du Roi, malgré les prières les plus instantes de la Reine, que Madame de Pless fut privée de sa place & éloignée. Madame de La Luhe, sœur du Comte de Holk, lui succéda dans sa place, mais non pas dans les bonnes grâces de la Reine, qui n'avoit plus aussi la moindre confiance dans toutes les autres personnes qui composoient la Cour.

Cependant la Reine Juliane vivoit de son côté tranquille & seule avec son fils. Le petit nombre de courtisans qui l'entouroient, lui étoient attachés plutôt

par leurs charges, & les appointemens qui en dépendoient, que par un sentiment intérieur; les deux Reines se voyoient rarement, & quand cela arrivoit, la froide réserve avec laquelle elles se traitoient, étoit bien faite pour rejeter encore plus loin l'espoir d'une réconciliation.

Ces circonstances fixerent l'attention des courtisans; mais elles n'avoient pas encore acquis un caractère d'immuabilité assez déterminé, pour qu'ils osassent établir là-dessus un plan fixe. D'un côté, la chute totale du crédit de la Reine douairière, de l'autre, ce caractère trop peu connu encore de la jeune Reine, ne leur laissoit espérer aucun appui capable de les soutenir, s'ils se déclaroient soit pour l'une, soit pour l'autre. Le Roi, à l'époque de son départ, n'avoit encore témoigné ni les sentimens d'un fils respectueux, ni les égards d'un époux rendre; & de tous les hommes d'Etat qui avoient part au Gouvernement, pas un seul ne paroissoit être auprès de lui dans

une faveur marquée & constante. L'amitié des Courtisans, qui, ordinairement ne s'établit pas sans des vues d'intérêt particulier, & ne se soutient pas sans des avantages marqués, ne trouvoit encore aucun objet capable de fixer son choix, & il continuoit à régner une méfiance pleine de réserve & d'irrésolution. L'un observoit les pas de l'autre; celui-ci cherchoit à pénétrer les vues d'un troisieme; aucun n'avoit un plan fixe, mais tous desiroient également deviner les projets des autres, pour ne pas perdre le moment de les faire avorter.

Les trois Ministres chargés pendant l'absence du Roi des affaires de l'Etat, étoient les Comtes de Thott & Moltke, & M. de Rosenkrantz. Le premier avoit l'intérieur du Royaume, le second occupoit la place de Ministre des Affaires Etrangères, vacante par l'absence du Comte de Bernstorff, & le troisieme étoit à la tête du Département de la Guerre. Celui de la Marine avoit, peu de tems

auparavant, perdu son digne Chef par la démission du vieux Comte de Dannechiold; le Comte de Lauerwig lui avoit à la vérité succédé, mais ne l'avoit pas remplacé. De ces quatre personnes, M. de Rosenkrantz étoit le seul sur qui pussent jetter les yeux ceux qui cherchoient un chef de parti. C'est un homme du monde accompli : un air noble, des manières aisées, un ton gracieux & aimable, un esprit pénétrant, beaucoup de penchant à l'intrigue, une souplesse pleine d'adresse : voilà les principales qualités de cet homme, qui, dans ce moment, n'étant revêtu d'aucune charge, passe la plus grande partie de l'année dans ses terres, mais qui peut-être jouera encore un grand rôle en Danemarck, si jamais il vient un tems où l'on y redoute moins les gens de sa trempe. D'ailleurs, il étoit encore trop tôt pour songer à un parti. Les commencemens du regne actuel fournissoient trop d'exemples de gens tombés subitement du plus haut degré de faveur,

dans la disgrâce la plus profonde , pour que personne pût avoir une confiance certaine soit en son propre bonheur , soit en celui d'un autre. Les trois autres , dont nous venons de parler , regardoient les intrigues de la Cour comme des artifices au - dessous d'eux ; le Comte de Thott , galant homme , homme de Lettres , avoit en lui-même , & dans ses connoissances , une source abondante de consolations contre tous les coups du fort. On le vit dans toutes les conjonctures demeurer constamment le même , & ne jamais démentir son mérite ; il reçut sans orgueil les faveurs de la fortune , & les perdit sans foiblesse : un tel homme n'est pas né pour parcourir la carrière tortueuse de la politique. Le Comte de Moltke avoit , sous le regne précédent , joué un brillant rôle. Il avoit eu la prudence & l'adresse de profiter si bien des circonstances où il s'étoit trouvé alors , qu'il s'étoit assuré pour le reste de ses jours une prospérité constante ; il jouis-

soit dans tout le Royaume d'une telle
 considération, qu'on pouvoit croire avec
 raison que seul il trouveroit en lui-même
 des ressources capables de triompher de
 tous les orages qui pourroient s'élever à
 la Cour contre lui. A la vérité, l'on con-
 noissoit son ambition ; on savoit qu'il
 regardoit l'éclat comme faisant essentiel-
 lement partie du bonheur ; mais aussi l'on
 réfléchissoit en même-tems, qu'il y a un
 âge où l'aiguillon de l'ambition s'émousse,
 & où l'on n'aime plus à sacrifier le doux
 repos d'un bonheur tranquille à des avan-
 tages incertains & imaginaires. Le Comte
 de Lauervig n'avoit que les connoissan-
 ces & les manieres qu'on acquiert par
 l'usage du grand monde ; aussi avoit-il en
 tout tems sacrifié sa réputation à son
 plaisir, & dans quelques occasions, il
 l'avoit fait d'une maniere si inconsidérée,
 qu'il avoit fini par perdre entièrement l'es-
 time générale, dont il jouissoit avant ces
 fautes. Avec de pareils principes, l'on
 n'avance pas beaucoup dans la carrière.

de l'ambition. Ainsi de ces trois hommes, il n'y en avoit pas un seul sur qui l'on pût compter pour diriger les intrigues qui se tramoient à la Cour.

La Nation Danoise étoit extraordinairement mécontente des inconvéniens qu'entraînoit le système actuel de la Cour. Elle avoit déjà vu avec humeur la continuation de la capitation, qu'on ne lui avoit imposée dans le moment où alloit commencer la guerre avec la Russie, qu'avec promesse de la retirer bientôt. L'emploi qu'on en faisoit l'affectoit plus encore que l'impôt lui-même. Les Norwégiens sur-tout furent outrés & se répandirent en plaintes dont le ton parut sérieux. A peine ce mécontentement fut-il passé, à peine eut-on commencé à porter plus patiemment ce fardeau, qu'il s'ouvrit pour la Nation une nouvelle source de chagrin & d'humeur : ce fut le voyage dispendieux du Roi. Il épuisa ses finances, & nécessita la cessation des dépenses qui auparavant soulageoient le peu-

ple, la confection des chemins, l'entretien des châteaux du Roi, l'augmentation projetée des forces de terre, tout fut suspendu par ce voyage : le numéraire sortit du pays ; le cours du change sur Hambourg monta au plus haut ; le commerce tomba en décadence, & le crédit fut perdu.

Voilà le triste état où le Roi à son retour trouva son Peuple. Son esprit frivole, incapable de se fixer sur rien qui n'eût trait aux niaiseries, dont il s'occupoit habituellement, l'empêcha de réfléchir combien les circonstances actuelles étoient fâcheuses, & étouffa en lui tous les sentimens qui auroient pu le porter à y donner une attention sérieuse.

Les changemens avantageux que la Reine régnante apperçut dans le reste de sa conduite lui fit concevoir la douce espérance que le Roi lui témoigneroit plus d'égards & plus de confiance que dans les derniers tems qui avoient pré-

cédé son départ. Mais quand même les sentimens intérieurs du Roi auroient flatté cet espoir, les principes de corruption que lui inspiroit son favori Holk, auroient été bien propres à détruire entièrement toute espérance de cette nature. Le Roi resta aussi froid & aussi réservé vis-à-vis tout le reste de sa famille.

A l'égard de ses Ministres, il se conduisit de la même manière; mais d'abord ils s'en embarrassèrent peu, & virent sans peine que le jeune Roi abandonnoit les soins du Gouvernement, pour être tout entier à ses plaisirs. Pour lui, cela le mettoit à l'abri de tout souci, & pour ceux qui étoient une fois en possession d'un rang & de quelque influence, cela les mettoit à même de se maintenir d'autant plus sûrement dans la possession de ces avantages. Autour du Roi fourmilloit sans cesse une foule de jeunes gens, qui faisoient l'impossible pour diminuer l'ennui qui le poursuivoit au sein

de sa famille, & dans son oïssiveté, ils savoient par-là se rendre toujours nécessaires à lui. Le jeune Comte de Holk étoit de tous le plus précieux pour le Roi.

Pendant que les choses étoient sur ce pied à la Cour, l'on vit s'élever petit à petit dans le silence, mais avec d'autant plus de sûreté, à la faveur d'un commerce particulier & familier avec le Roi, un homme dont l'influence absolue devoit bientôt régler à son gré le sort des Favis, des Ministres, de la famille royale, & même de toute la Nation Danoise. Cet homme, c'est Struensée. L'histoire de son élévation, de ses entreprises, de son bonheur, de sa chute & de sa fin tragique, se trouvera identifiée pendant un certain espace de tems, avec l'histoire de tout l'Empire Danois. Pendant quelque tems il va gouverner le Ministère, le Roi lui-même; il va donner à tout l'Etat Danois une forme nouvelle & meil-

leures; mais la foiblesse de son caractère, mais une suite de fautes majeures d'accord avec un destin contraire, le mèneront à sa perte; enfin il donnera à l'humanité un exemple des plus frappans & à jamais mémorable de l'inconstance du bonheur de ce monde. Il convient de tracer ici quelques traits relatifs à sa naissance, à son caractère; ils répandront beaucoup de lumière sur l'histoire qui va suivre de ce qui lui est arrivé.

Jean Frédéric Struensée est né à Halle, l'an 1737; son pere, Adam Struensée, étoit alors Pasteur d'une des premières églises de cette ville. Il s'éleva par son mérite & ses connoissances. En 1757 il fut appelé dans les Etats que le Roi de Danemarck possède en Allemagne, nommé Prévôt & Principal Pasteur à Altona, & trois ans après Supérieur ecclésiastique des Duchés de Schleswig & de Holstein. Sa mere étoit fille unique du Médecin du Roi de Danemarck.

Jean Samuel Carl. Ainsi le fameux Struensée doit le jour à de simples bourgeois. L'orgueilleux lui reproche sa naissance ; mais l'homme sensé l'en estime & l'honore davantage , parce qu'il fait que le mérite peut se trouver dans tous les états , & que dans tous les états il mérite nos hommages. C'est précisément sa condition bourgeoise qui procura à Struensée l'avantage de pouvoir passer ses premières années sous les yeux d'un père tendre & attentif : c'est à elle qu'il est redevable d'une éducation exemplaire , d'un grand nombre de connoissances utiles , & d'un jugement sain & éclairé. Dès sa plus tendre enfance il fut accoutumé à penser , & son instruction fut réglée d'après un plan bien combiné. La nature lui avoit donné une figure agréable , beaucoup de pénétration , un esprit ardent , & nombre d'autres avantages précieux ; mais à ces dons heureux elle en avoit ajouté d'autres dangereux. C'est ainsi

que l'on remarqua de bonne heure en lui les indices d'un esprit inquiet & entreprenant, & une ambition démesurée. Cette observation fit naître à son digne pere des sollicitudes bien fondées, lorsque la renommée lui apprit sa prompte élévation. Mon fils, disoit-il à un de ses amis, ne pourra supporter les faveurs de son Roi. — Ce peu de mots renferme toute l'histoire de Struensée. — Outre cela il avoit constamment montré un goût trop vif pour le plaisir, une morale trop relâché, & trop peu de respect pour la Religion. Ordinairement ces défauts prennent un essor sans bornes dans l'ivresse du bonheur. Ce sont les plus dangereux pour un homme dont le sort fixe l'attention générale, ils l'entraînent à des fautes majeures, & ne fût-ce que par politique, tout homme d'état devrait s'en garantir avec soin.

Quand Struensée eut atteint l'âge de choisir un état, il se voua à celui de Médecin. Il avoit déjà le grade de Docteur,

lorsque son père fut appelé à Altona ;
 il l'y accompagna , & ne fut pas long-
 tems sans y acquérir de la réputation &
 de l'estime. Entr'autres personnes , il fit
 connoissance avec deux hommes qui eu-
 rent part , chacun différemment , à son
 destin à venir ; c'étoit le Comte de Ran-
 zau Aschberg & M. de Brandt. Tous
 deux devinrent ses amis , mais l'un fut
 dans la suite le principal instrument de
 sa chute , & l'autre le compagnon mal-
 heureux de sa perte. Il fut aussi se conci-
 lier la bienveillance de madame de Ber-
 kenthien à Pinneberg. Elle étoit femme
 du ci-devant Grand-Maitre de la Maison
 de Frédéric V , & le recommanda d'a-
 bord à la Cour. En 1768 il fut nommé
 Médecin ordinaire , & en même-tems
 désigné pour accompagner le Roi dans
 son prochain voyage. De ce moment il
 s'attacha tout-à-fait au Roi , ou plutôt
 se livra entièrement au desir d'obtenir ses
 bonnes grâces. Le bonheur seconda si
 bien ses efforts , qu'il parvint bientôt à

un point de grandeur auquel le caprice
seul le plus extraordinaire de la fortune
pouvoit l'affermir.

Il avoit déjà fait quelques pas dans
cette carrière, lorsqu'il revint à Co-
penhague avec le Roi. On commençoit à
découvrir une certaine fermentation par-
mi les Courtisans, & les premiers indices
de cabales naissantes. Le parti qui paroîs-
soit se vouer au jeune Comte de Holk,
étoit le plus nombreux & le plus consi-
dérable. On y comptoit les premières
personnes de l'Etat, les Ministres. Ils
n'avoient rien à craindre de ce favori fri-
vole, qui ne visoit qu'à l'éclat, qu'au
plaisir; ils redoutoient seulement l'in-
fluence de la Reine régnante. Ils pré-
voyoient que si une fois elle prenoit le
dessus, ce seroit un coup décisif & peut-
être très-dangereux pour eux. Holk con-
firmoit le Roi dans des principes faits
pour déplaire souverainement à son
épouse, & la tenir éloignée de lui.
Ainsi, pour des hommes qui n'avoient

autre chose à faire qu'à conserver leur crédit, leur pouvoir, rien ne pouvoit être plus à desirer que la durée de la faveur où Holk avoit su se mettre, Le petit nombre de partisans de la Reine douairière partageoit avec elle l'obscurité & le silence de l'Etat auquel elle se trouvoit réduite. Quelques jeunes gens, qui croyoient voir dans les charmes, dans l'esprit de la Reine régnante des moyens capables de ramener vers elle avec le temps beaucoup de partisans, & peut-être même, dans d'autres circonstances, les goûts du Roi, parurent se ranger de son côté; mais c'étoit des gens sans bien, sans relief, & dénués de l'expérience si nécessaire dans les intrigues de Cour. Aussi la jeune Reine ne mit-elle aucune confiance dans un appui si foible, & elle s'étoit déjà tracé un plan plus propre à la mener à son but.

Cette jeune Princesse avoit dans le caractère quelque chose de résolu, d'agissant, qui faisoit qu'elle ne pouvoit
rester

rester dans l'inaction. Elle étoit très-humiliée du triste rôle qu'elle jouoit à la Cour; elle sentoit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour elle de recouvrer la considération due à son rang, que de regagner la confiance du Roi. Elle étoit convaincue qu'elle n'y réussiroit jamais, tant que Holk seroit son favori; elle ne pouvoit non plus se résoudre à se confier à aucun des Ministres, & avoit de l'éloignement pour tous, & sur-tout pour le Comte de Bernstorff, qu'elle craignoit. Elle n'avoit encore alors aucune raison d'appréhender que la Reine douairière, parvînt à se procurer du crédit, de l'influence dans les affaires. Elle se proposa donc seulement de parer les traits qu'elle craignoit de la part des Ministres, & de perdre le favori dominant. Ses premiers pas furent une complaisance pleine d'attentions pour le Roi, une application infatigable à chercher en tout ce qui pouvoit lui plaire. Un concours bien rare de circonstances favorisa le projet

de la Reine. Holk qui ne devoit qu'au caractère du Roi la faveur dont il jouissoit auprès de lui, qui n'avoit aucun des talens au moyen desquels un favori versé dans la connoissance du monde, exercé dans les intrigues de la Cour, brave souvent toutes les contrariétés, ce frivole Comte de Holk ouvrit lui-même à Struensée, dont les vues artistement cachées étoient au-dessus de la pénétration de Holk, le chemin qui le mena à la confiance du Roi. Lui-même le conduisit souvent chez le Monarque; il fut lui-même cause que le Roi prit souvent Struensée avec lui, en allant voir la Reine. Holk avoit remarqué que Struensée devenoit aussi odieux à la Reine, qu'il l'étoit lui-même, & trouvoit ainsi du plaisir à la mortifier souvent par cette désagréable compagnie. Mais cela ne tarda pas à prendre une tournure bien différente, & qui peint parfaitement la pénétration de la Reine & l'inexpérience du favori.

Elle crut remarquer à quelques discours du Roi un changement envers Holk , & plus d'égards pour Struensée. Il ne lui échappa pas que celui-ci devenoit de jour en jour plus agréable & plus nécessaire au Roi, que l'empire qu'il prenoit sur lui, ne s'étendoit pas seulement sur les secrets peu importans de sa vie privée, mais encore sur les affaires de l'Etat. Elle distingua bientôt sa conduite envers elle, des manieres cavalieres du Comte de Holk. Struensée ne se renfermoit pas seulement dans les bornes d'un respect convenable, mais encore il paroissoit intérieurement touché d'être obligé souvent d'offenser la Reine par sa présence. Cette conduite qu'elle interpréta à l'avantage de son caractère, diminua petit-à-petit sa répugnance pour lui. Elle s'accoutuma à le voir, & lui trouva de l'esprit & de la pénétration. Le goût du Roi pour lui augmentant, fixa de plus en plus son attention; enfin, les choses en vinrent au point qu'elle lui accorda en

peu de tems une estime & une bienveillance qui ne tarderent pas à être remarquées.

A la vérité ; ces premiers pas ne furent pas apperçus , ou peut-être furent-ils méprisés des Ministres , & du Comte de Holk qui les avoit lui-même facilités. Mais ils ne furent pas long-tems sans effets , & la jeune Reine ne dut sa victoire qu'à cette seule circonstance. Le Roi s'ennuya de la vie qu'il menoit , & par conséquent devint froid & réservé envers Holk. Au contraire , Struensée parut gagner de plus en plus sa confiance ; cette double circonstance n'échappa pas à la Reine ; elle vit combien il étoit puissant & résolut de ne pas se donner de repos qu'elle n'eût exécuté son plan contre Holk.

Plusieurs autres circonstances favorables appuyerent cet heureux commencement. Le Comte de Bernstorff avoit dû , au retour du Roi , être élevé à la dignité de Grand Chancelier , mais cette idée

étoit restée dans l'oubli, & il perdoit d'une manière très-marquée les bonnes graces du Roi.

Ce fut dans ce même tems qu'on résolut de faire inoculer le Prince Royal ; cette opération fut confiée à Struensée au mois de Mai 1770. En même-tems la Reine déclara qu'il resteroit ensuite chargé de son éducation. L'inoculation réussit le plus heureusement du monde, & les récompenses accordées à Struensée répondirent pleinement à son succès. Il fut nommé Conseiller de Conférence & Lecteur du Roi & de la Reine, avec un traitement de quinze cents écus ; cette nouvelle place lui donnoit le droit d'être toujours à la Cour, & de renoncer à la pratique de la Médecine.

Struensée, pendant l'inoculation, s'étoit gagné décidément les bonnes graces de la Reine. Cette Princesse, pleine de sensibilité, aimoit son fils de l'amour le plus tendre. Elle ne put prendre aucun repos du moment qu'on eut inséré à ce

fils chéri une maladie qui , quoique
 traitée avec tout l'art & toute l'expé-
 rience possible , ne laisse pourtant pas que
 d'être sérieuse. Cette tendre mere ne
 permit à personne de la remplacer auprès
 du jeune Prince ; elle-même lui servit de
 garde , elle-même veilla auprès de lui ,
 & elle voulut elle-même épier l'instant
 de son réveil pour lui prodiguer ses
 soins. Struensée devoit l'assister dans ces
 fonctions maternelles ; elle ne lui per-
 mettoit pas de détourner les yeux de
 dessus le bien-aimé de son cœur ; cela lui
 fournit l'occasion de passer bien des heu-
 res en sa compagnie. Il avoit de l'esprit
 & des connoissances : sa conversation
 étoit instructive & agréable , & tout son
 être avoit quelque chose de séduisant ,
 qui devoit infailliblement faire impres-
 sion sur le cœur de la Reine. Elle trouva
 d'abord de la consolation & bientôt du
 plaisir à être avec lui ; sa conversation
 avec lui devint tous les jours plus in-
 téressante , plus confiante. Elle crut enfin

être pleinement assurée de son dévouement , & avoir trouvé en lui l'homme qui pouvoit lui être d'une grande utilité. Pour l'exécution de son plan elle lui accorda une confiance sans réserve , & lui découvrit ses plus secrètes pensées. Struensée connoissoit trop bien le Roi , & avoit trop de confiance dans sa propre influence , pour n'avoir pas dû espérer lui-même & promettre à la Reine les plus heureux succès , & s'ouvrir par-là un nouveau chemin à sa faveur. Il se voua entièrement à ses vues , & elle eut effectivement en lui un homme qui , avec de la pénétration & de la prudence , la conduisit à son but de la manière la plus prompte. Le Roi fut pleinement gagné , il changea du tout au tout sa conduite vis-à-vis de la Reine , & lui témoigna une confiance dont elle fut bientôt tirer parti. Le premier effet qui en résulta fut la disgrâce du Comte de Holk. Les Ministres se réveillèrent enfin de

leur assoupissement, & prirent vivement l'alarme sur les changemens que tout éprouvoit à la Cour. Ils voulurent éloigner le Gentilhomme de la Chambre, Warnstatt, à qui l'on donna la place de Holk, mais il sut éluder leurs projets. Ils chercherent à renverser Struensée, mais le Roi ne les écouta pas, parce que la Reine s'étoit rendue maîtresse de son esprit. On commença à remarquer entr'elle & Struensée une intelligence qui donna lieu à bien des soupçons malins, mais qui fit voir en même-tems l'impossibilité de rien entreprendre contre lui avec espérance de succès. Un homme qui portoit dans son cœur une double rancune contre ce favori, si vite parvenu, proposa aux Ministres de les soutenir puissamment contre lui. Cet homme étoit le Ministre de Russie, Philophow. La politique & l'amour-propre lui rendirent Struensée également odieux. Il savoit qu'il faisoit l'impossible pour persuader au Roi de se sous-

traire à la dépendance où il étoit de la Cour de Russie. Puis Struensée lui avoit enlevé la faveur d'une Dame à qui il étoit très-dévoué , & il s'en étoit vengé par la mortification d'un affront public , ce qui avoit trahi l'impétuosité de son caractère , & la violence de sa colere. Struensée avoit dû faire comme s'il ne s'étoit pas apperçu de la dureré de son procédé ; mais il en conservoit un ressentiment d'autant plus vif. Philosophow favoit au contraire combien le Comte de Bernstorff étoit voué à la Cour de Russie ; il chercha à augmenter l'ombrage que ce Ministre prenoit de l'agrandissement rapide , & tous les jours augmentant de Struensée. Il lui représenta avec énergie , la nécessité instante d'éloigner de la Cour cet homme dangereux , & lui promit d'engager sa Souveraine à les assister de toute son influence , en faveur d'un plan commun. Alors il étoit peut-être tems encore d'employer avec succès contre Struensée

ce moyen puissant ; mais Bernstorf & ses amis n'accepterent pas la proposition du ministre de Russie. Leur amour-propre leur cacha le véritable état des choses , & leur orgueil méprisa un ennemi qu'ils trouvoient si peu fait pour s'élever au-dessus d'eux. Cette indolence insouciance est d'autant plus surprenante de la part du Comte de Bernstorf que déjà depuis long-tems , en présence de quelques amis , il s'étoit déchaîné contre le caractère de Struensée , contre les vues qu'il démêloit en lui , & par-là il avoit suffisamment montré , qu'avec la pénétration qui lui étoit propre , il avoit étudié & approfondi la façon de penser de cet homme , & en avoit tiré des conséquences peu faites pour le rassurer.

La Cour , sur ces entrefaites , fit un voyage à Schleswig. Bernstorf , Holk & Schimmelman accompagnerent le Roi comme dans le voyage précédent. Warnstatt & Struensée furent aussi de la suite.

Ces deux partis opposés l'un à l'autre paroïssent fort inégaux , mais la présence de la Reine , devenue si puissante , fut faire pencher la victoire du côté de ces derniers. Bernstorf prit quelques précautions qu'il crut nécessaires pour sa sûreté ; le Ministre de Russie vouloit faire un voyage à Aix-la-Chapelle , mais il lui persuada de ne pas aller plus loin que Pirmont , pour être plus près de la Cour ; il obtint du Roi , que pendant son absence de Copenhague personne ne seroit nommé à sa place de Ministre des des affaires étrangères. Le porte-feuille auroit dû être remis au Comte de Moltke , mais il ne se fioit plus aux dispositions de cet ancien ami , parce que depuis quelque temps il l'avoit vu entrer en relation intime avec M. Rosenkranz , que Bernstorf regardoit avec raison comme son ennemi secret , & cela l'avoit rendu soupçonneux envers Moltke. Les Ministres étrangers furent requis , dans les affaires qui pourroient se présenter , de

s'adresser par écrit au Comte de Bernstorff absent ; mais le parti de la Reine obtint bientôt un autre avantage. Struensée lui conseilla de redoubler d'efforts , pour mettre dans ses intérêts un homme qui lui paroïssoit propre à rétablir de son côté la prépondérance qu'avoient usurpée les Ministres. C'étoit le Comte de Rantzau Aschberg , qui avoit été ci-devant enveloppé dans la disgrâce du Comte de Saint-Germain. Le Roi s'étoit toujours plu dans sa société ; il étoit alors l'ami de Struensée , & n'aimoit , ni Bernstorff , ni la Cour de Russie. Voilà pourquoi il parut l'homme qu'on pouvoit employer utilement. La Reine paroïssoit ne pouvoir jamais être tout-à-fait tranquille , tant que Holk seroit à la Cour. Struensée tira parti de cette sollicitude en faveur de son autre ami M. de Brandt , qui avoit été jadis un favori du Roi , & il lui destina la place de Holk , dont la perte fut alors résolue. La Reine adopta ce plan , & à sa priere le Roi rappella ces

deux hommes près de sa personne. Leur présence ne tarda pas à avoir de l'influence sur l'histoire de la Cour. On remarqua dans le Roi quelques avant-coureurs du triste état où son esprit tomba dans la suite. Le Comte de Bernstorff, qui auroit pu le porter à une conduite plus décente, perdit tous les jours de son crédit auprès de lui. Sa complaisance pour la Reine, la faveur qu'il témoigna à Struensée dégénérèrent en une condescendance où la foiblesse avoit plus de part que la conviction. Cette foiblesse, qui le fit tomber jusques dans l'asservissement à Struensée, & dans des liaisons dangereuses avec le Comte de Rantzau, fit sur la Reine des impressions fâcheuses. Elle parut perdre cette noble décence, cette modestie charmante qui séduisoient plus encore que sa beauté. Elle se livra à des exercices, à des dissipations qui d'ordinaire étouffent aisément ces vertus. Sa jeunesse ne connut pas de retenue, son bon cœur l'empêcha de craindre le

monde , & [la vivacité de son caractère l'entraîna au-delà des bornes qu'elle n'auroit jamais dû franchir , si sa bonne réputation lui avoit été chère.

Holk devenoit tous les jours plus indifférent au Roi , & les forces réunies de ses ennemis finirent par le priver entièrement des bonnes grâces de son maître , & donner à la volonté de celui-ci une inflexion décisive. Cela se montra plus sensiblement dans les changemens qui eurent lieu au retour du Roi de son second voyage , tant à la Cour , que dans le Conseil d'Etat , dont le système général fut bouleversé de fond en comble.

Les premiers coups tomberent sur le Comte de Holk , sur sa sœur , Mad. de la Lühe , grande gouvernante de la Reine ; ils furent l'un & l'autre exilés de la Cour. M. de Brandt succéda au Comte de Holk dans les bonnes grâces du Roi & dans la place de Directeur du spectacle & des menus plaisirs. Cet événement fut un avis pour le Comte

de Bernstorff ; mais il sentit trop tard avec quelle imprudence il s'étoit conduit , & combien sa position étoit devenue critique. L'appui de la Russie lui parut être son unique ressource ; il manda au Ministre de cette Cour tout ce qui venoit de se passer , & celui-ci revint sur le champ ; mais les tems de sa prépondérance étoient passés , & il vint seulement fournir à son plus grand ennemi un témoin honteux de son triomphe. Ils étoient passés ces tems où la Russie maîtrisoit à son gré la Cour de Danemarck ; où la seule menace de révoquer l'échange du Holstein , faisoit trembler le Roi & ses Ministres ; où un Saldern tout puissant créoit ou cassoit , suivant l'intérêt de sa Cour , les Officiers de celle de Copenhague , recevoit des honneurs qui n'avoient jamais été accordés à aucun Ministre étranger , & régloit le voyage du Roi contre le gré de tous ses Ministres ; où enfin un Philosophow avoit l'audace d'écrire à ce faible Mo-

narque, dans une lettre adressée directement à son auguste personne, au moment où il venoit de nommer le Comte de Gorz, l'ami du Comte de Saint-Germain, à une place importante dans ses troupes : » J'ai reçu ordre de ma Cour de quitter la vôtre, & de rompre toute liaison, plutôt que de permettre que cet homme dangereux & intrigant reste à votre Cour ».

Struensée, dont l'influence commençoit à s'étendre sur toutes les affaires de l'Etat & de la Cour, avoit inspiré au Roi d'autres idées. La Cour resta peu de tems en ville, & se rendit bientôt au château de Hirsch-Holm, où il ne vint que les partisans de la Reine. Bernstorff ne pouvoit plus enfin se dissimuler que ses ennemis étoient venus à bout de lui ôter tout-à-fait la confiance du Roi. Les idées les plus sérieuses l'occupèrent désormais, & il étoit indécis s'il devoit attendre tranquillement le coup qui le menaçoit, ou s'il devoit prévenir

prévenir l'orage. Le premier parti lui parut plus digne de son honneur & de sa réputation ; d'ailleurs , dans sa chute , il se flattoit encore de pouvoir compter sur l'opinion publique. Il savoit que la partie la plus sensée du public le jugeroit , non pas sur l'apparence des événemens , mais sur le mérite intrinsèque & bien pesé de ses actions. Le coup qu'il avoit prévu ne se fit plus longtemps attendre. Il se disposoit à consacrer quelques heures au bien de l'Etat , lorsqu'il reçut une lettre du Roi , qui lui demandoit sa démission. Son premier sentiment fut douloureux , mais il reprit bientôt courage. Je reçois ma démission , dit-il avec tranquillité à un valet seul témoin de ce moment douloureux ; puis élevant au Ciel des yeux pleins de larmes , Dieu tout puissant ! bénissez ce pays & son Roi. Ainsi tomba ce grand homme d'Etat , dans la personne duquel le Danemarck a eu un Ministre éclairé & constamment occupé du bien de

l'Etat ; & dont la mémoire sera toujours chere & en vénération.

Rosenkranz , que nous verrons bientôt avoir le même sort , fut le premier qui rendit suspect à la Reine cet ancien serviteur de l'Etat ; Brantzau acheva de le noircir , & Struensée dirigea toute cette mine. Ce grand événement fut le signal des changemens qui devoient le suivre. D'après une pareille disgrâce , personne désormais n'étoit plus sûr de son sort , & l'on vit bientôt que cette sollicitude générale n'étoit que trop fondée. L'Amiral , Comte de Lanerwig , le vieux Comte de Holk , Président de la Chambre , le jeune Comte de Bernsdorf , premier Député du département des douanes , reçurent successivement leur démission. Peu de tems après , les trois Ministres éprouverent le même sort , savoir , les Comte de Holk & de Thott , & M. de Rosenkranz. La place de Président du College de guerre fut ôtée au Général Hauch , & donnée

au Comte de Ranzau. Le Comte de Lanerwig , dont la fille , peu de tems avant le retour du Roi , avoit épousé le ci-devant favori Holk , perdit la place d'Amiral , & le département de la Marine fut confié au Vice-Amiral Romling. Le Comte de Ranzau entra au Conseil d'Etat , avec le Général Gobler , & le Baron de Schakrathlou , alors premier Député au Collège des finances ; mais ce dernier n'y resta pas long-tems. Sans fortune , sans espoir de se pourvoir convenablement lui & sa famille , accoutumé à une existence plus aisée , il eut le courage de s'élever contre quelques entraves que l'on voulut mettre au pouvoir de ce Conseil , de donner sa démission , de se retirer sans pension à la campagne , pour y vivre de sa fortune médiocre , & y jouir en repos de son excellente réputation. Ainsi M. de Schimmelmann fut le seul qui fut échapper au sort commun à toutes les personnes employées alors au Gouvernement. Il

dût ce bonheur , non pas à une grace particuliere, mais à l'habitude qu'il avoit, lorsqu'il craignoit quelqu'un , de le flatter aux dépens même de sa considération personnelle , & à la précaution qu'il prit de se retirer , pendant ces circonstances critiques , à Hambourg , pour y vaquer aux fonctions de son poste de Ministre , & à ses affaires particulieres , dans une tranquillité sans prétention. On ne nomma personne à la place de Ministre des affaires étrangères , & on signifia aux Membres du Corps Diplomatique de s'adresser directement par écrit au Roi pour toutes les affaires de leurs Cours. Le principal but de cette innovation fut de couper au Ministre de Russie tout chemin à l'intrigue , par lequel il eût pû contrarier l'exécution des arrangemens projetés. Ce motif ne lui échappa pas , il fut outré , & sa colere se répandit en plaintes & en réflexions des plus amères. Il menaça publiquement du ressentiment de sa Cour , & il y expédia un courier

avec une relation détaillée des événemens inopinés dont il avoit été témoin dans l'espace de quelques semaines. Le Roi, de son côté, avoit envoyé à Pétersbourg l'Adjudant Général Warentatt, pour informer la Cour de Russie de tout ce qui s'étoit passé. Cette commotion générale qui n'épargna aucune classe de gens en place & renversa les plus considérables, réveilla dans tous les cœurs une crainte inexprimable. La Reine douairière jeta de loin un coup d'œil tranquille sur cet orage effrayant. Le mécontentement qu'elle en ressentit étoit aussi irrésolu que peu signifiant; elle tâcha seulement de combler en toute occasion, de témoignages d'intérêt & d'amitié, ceux qui avoient été les victimes de ces coups funestes.

Cependant la jeune Reine & son fortuné Conseiller jouissoient, de leur côté, des fruits de la supériorité qu'ils avoient obtenue. Le calme & l'union pleine de confiance dans laquelle ils vi-

voient, étoient embellis par les dissipations les plus agréables, & ils couloient des jours fortunés dans les jouissances les plus délicieuses. Ils n'oublierent pourtant pas de s'assurer de la continuation de cet état; & dans cette vue, ils suivirent pied à pied un plan fort bien combiné. Struensee, dont les vues étendues alloient jusqu'à s'emparer, entre la Reine & lui, de toute l'autorité royale, sentoit que ce seroit impossible, tant que cette autorité ne seroit pas réunie dans un seul centre, dont ils pussent être sûrs, & ce centre étoit la personne du Roi. En conséquence, ils l'isolèrent de toute société, parce qu'ils savoient que ses résolutions étoient l'ouvrage de ceux qui l'entouroient; Brandt fut chargé d'imaginer tout ce qui pouvoit faire passer au Roi son tems d'une maniere agréable. Ce genre de vie frivole avoit trop d'analogie avec les goûts du Roi, pour qu'il n'eût point dû y trouver un plaisir singulier. C'étoit une préparation à une grande démarche

la plus importante de toutes celles qu'aient fait la Reine & Struensée. Elle obtint du Roi qu'il ne travailleroit plus avec ses Ministres, mais qu'il leur ordonneroit de lui remettre tous les Papiers d'affaires, & d'attendre ensuite ses résolutions. D'après tout ce que j'ai dit, on voit clairement toute l'importance de cet ordre.

Dans cet intervalle, l'Adjudant général Warenstott & le Courier du Ministre de Russie revinrent de Pétersbourg. On ne se fioit pas à la discrétion du premier; on savoit d'ailleurs qu'à la Cour de Russie on l'avoit traité avec des égards extraordinaires & tout-à-fait suspects. En conséquence, dès qu'il fut arrivé, on lui donna les arrêts les plus rigoureux, sous prétexte qu'il avoit été trop long-tems en chemin, & qu'il s'étoit arrêté quelques jours à Stockholm sans permission; on chargea un Officier de confiance de le garder, avec ordre de le tenir très-étroitement, & de ne le laisser parler à

personne. Ces mesures extraordinaires produisirent des effets fâcheux, & l'on répandit, sur le contenu de la réponse de la Cour de Russie, des bruits fort équivoques. La Cour, comme on pouvoit s'y attendre, tint des discours bien différens, & le Comte de Ranzau, qui avoit l'habitude de penser tout haut, disoit publiquement, & avec les expressions fanfaronnes d'un orgueil satisfait, que la Cour avoit enfin secoué le joug de la Russie, qu'elle avoit, à sa honte, porté trop long-tems. (V.) Il paroît pourtant que la Russie n'avoit envoyé à son Ministre aucune instruction pour détruire ce qui avoit été fait. L'esprit de ce Ministre étoit, depuis quelque tems, dans un triste désordre; aussi sa Cour acquiesça à sa demande d'être rappelé.

Il sollicita avant son départ une audience particuliere du Roi; mais elle lui fut refusée, & il reçut pour toute réponse, qu'il pouvoit voir le Roi dans les appartemens, & là, prendre congé de Sa

Majesté ; il s'en excusa sous le prétexte de sa santé , & il partit sans avoir pris congé d'aucune des personnes de la Famille Royale. Dans ce même tems , la place de Ministre des Affaires Etrangères fut , au grand étonnement de tout le monde , confiée au Comte de Osten , qui fut , à cet effet , rappelé de Naples , où il résidoit en qualité de Ministre. On ne pouvoit pas trop concilier cette démarche avec les dispositions qu'on témoignoit dans tout le reste pour la Russie ; car le dévouement du Comte de Osten à cette Cour étoit généralement connu. (VI.) A peine installé , il fit un pas qui dénote au parfait son caractère. Il voulut flatter la Cour de Russie , sans pourtant déplaire au parti qui dominoit à la sienne. Il envoya à la première une espece de justification sur les grands changemens qui avoient eu lieu à sa Cour , & cette justification étoit faite avec une éloquence infiniment adroite. Cet écrit eut à Pétersbourg un meilleur sort que la

lettre du Roi, & y trouva beaucoup d'approbation. Il est bien à soupçonner que la Cour de Russie, dont l'orgueil n'avoit pas été blessé de la perte de son influence dans les affaires du Danemarck, fut bien-aïse de se venger du Roi par cette petite mortification, & de pouvoir sortir de toute cette affaire avec une apparence d'honneur.

A l'approbation de cet écrit du Comte de Osten, on ajouta la déclaration, que tant que la Reine, le Comte de Ranzau & Struensée conserveroient une prépondérance décidée, la Cour de Russie n'auroit jamais de confiance dans les dispositions du Danemark.

L'année 1770 se termina par une révolution remarquable, par laquelle la forme actuelle du Gouvernement, entièrement changée, & la puissance royale, affranchie de toute influence suspecte à la Reine & à Struensée, leur assurèrent une autorité sans bornes dans toutes les affaires de l'Etat. Par un Edit du Roi, en bonne &

due forme; en date du 22 Décembre, entièrement écrit de la main du Roi, ce Conseil privé d'Etat fut supprimé, & en sa place erigé une Commission privée de conférence, composée des Chefs de différens départemens, dont l'autorité devoit être restreinte dans les bornes les plus étroites. Les Membres de cette Commission ne devoient s'assembler qu'à de certaines époques. On leur ouvroit la carrière la plus vaste pour les délibérations, mais en leur ôtant tout pouvoir exécutif. Ils n'obtinrent aucun titre particulier, aucune prééminence de rang, & cela formoit ainsi une Commission dépourvue de toute considération, de toute influence, & qu'on pouvoit à chaque instant, sans beaucoup de bruit, casser & supprimer. On n'avoit pas eu la même facilité dans la dissolution du Conseil d'Etat: ce Conseil avoit toujours été le premier corps de la Nation. Il lui revenoit, d'après la capitulation de Frédéric III, une préséance effective &

éclatante, le gouvernement de l'Etat, en cas de minorité du Roi, de concert avec les tuteurs légaux. Il avoit aussi toujours entretenu la plus haute idée de son rang, & s'étoit toujours placé, intérieurement à côté du Sénat Suédois. Il se regardoit comme l'unique Corps de la Nation, qui eût résisté seul à l'influence, si humiliante pour elle, des grands changemens opérés dans l'Etat en 1660. Il croyoit être, en quelque sorte, le représentant & l'intermédiaire, entre les droits du peuple & l'autorité royale; lui seul avoit droit de prononcer dans les affaires de la Noblesse; aussi la Noblesse danoise étoit fière, & non pas sans raison, de son ancien droit de siéger dans ce Conseil. Elle regarda cette suppression comme un attentat à ses prérogatives, à ses privilèges. Dès ce moment, elle regarda de mauvais oeil les opérations de Struensée, dont, jusques-là, elle s'étoit peu inquiétée, & lui jura une haine implacable. Ces sentimens prirent également nais-

sance à cette occasion dans le cœur d'un homme qui se trouva aussi enveloppé dans la chute du Conseil d'Erat, & qui, par-là, perdoit tout son relief. C'étoit le Comte de Ranzau, que nous avons vu quelque tems à la tête du parti de la Reine, & qui ne put jamais lui pardonner cet acte d'ingratitude.

On prit encore quelques autres mesures pour consolider ce grand œuvre. On fut aussi persuader au Roi de confier à Scruensée le rapport des affaires. (VII.) Le Secrétaire de Cabinet du Roi, Panning, qui ne devoit sa place qu'à la protection du Ministre de Russie, fut remercié. Warenstatt, qui s'étoit rendu suspect par quelques propos inconsiderés contre le Roi, fut renvoyé. Les partisans du précédent Ministre furent petit-à-petit & sans bruit éloignés des différens Colléges. Le Comte d'Ahlfeldt, homme de beaucoup de mérite, redouté à la Cour, aimé du Peuple, perdit sa place de Commandant de la garnison, & fut envoyé en la même

qualité à Oldembourg ; le Colonel Sur-
ne , dont on n'avoit rien à craindre , eut
le commandement par *interim*.

Tout désormais fut réglé par le Roi ,
on plutôt par son Conseiller. Désormais
l'autorité royale fut libre de tout frein ,
& devint , entre les mains de ceux qui
la dirigeoient à leur gré , une puissance à
laquelle rien ne pouvoit résister. Une
jeune Princesse de vingt ans , un homme
d'une basse extraction , quelques jeunes
gens sans considération , avoient entre-
pris ce grand ouvrage , l'avoient , en peu
de mois , amené à sa perfection , exemple
frappant du caractère de foiblesse & d'in-
constance , qui est imprimé profondé-
ment & d'une manière ineffaçable aux
plus grandes opérations de l'homme.

Voilà maintenant le sort du Dane-
marck entièrement entre les mains de
Struensée , mais il ne conservera pas long-
tems ce pouvoir extraordinaire. Un coup
foudroyant , dans un moment terrible ,
va le lui arracher avec violence ; mais

dans le peu de tems qu'il le conservera ;
 ses opérations d'Etat seront neuves , éten-
 dues , grandes , hardies & audacieuses.
 Voilà la carrière où nous devons le
 suivre ; il est seulement à propos de je-
 ter auparavant encore un coup d'œil
 sur l'état où se trouvoit alors le Dane-
 marck , & sur le plan que Struensée
 avoit conçu pour l'amélioration de cet
 Etat. Cet homme extraordinaire com-
 mençoit beaucoup de choses & ne finissoit
 rien. Ainsi , à ne considérer que ses opé-
 rations d'Etat , on le prendra pour un
 homme pétulant, égoïste , sans but, pour
 un coupable perturbateur du repos d'un
 Royaume dont lui seul régloit toutes
 les affaires , & cela d'une maniere ab-
 solue. Un tel jugement sur Struensée
 pouvoit être taxé de beaucoup d'erreur ,
 & par conséquent ne méritera jamais
 la sanction de l'homme sage & raison-
 nable.

La politique extérieure du Danemarck
 étoit depuis long - tems réglée tour-à-

tour par l'influence des Cours de Versailles & de Petersbourg , & par la position des affaires de Suede. Les subsides de la France , l'échange du Holstein , la crainte que la fermentation , qui régnoit en Suede , ne prît une tournure fâcheuse , tout cela fixoit principalement l'attention de la Cour de Danemarck. Pendant le regne de Frédéric V , la France avoit pris le dessus ; mais toute son influence s'étoit perdue depuis la mort de ce Prince. Le Danemarck lui avoit proprement vendu son amitié , cette amitié se refroidit dès que cette Couronne parut n'être plus d'humeur à la payer plus long-tems. Une alliance avec la Cour de Russie en prit la place ; celle-ci cadroit mieux avec les idées du Comte de Bernstorff , qui dans les commencemens du regne actuel , administroit les affaires de l'Erat avec une influence décidée. Dans les deux cas , les Ministres de ces deux Cours obtinrent successivement à celle de Danemarck une prépondérance

dérance qui dégradoit la Majesté du Roi. L'Envoyé de France, Ogier, & les Ministres de Russie, Saldern & Philosophow étoient accoutumés à ne se voir rien refuser. La discrétion du premier, & son goût pour le Danemarck renfermoient ses prétentions dans des limites convenables; mais la fierté des deux autres ne connoissoit pas de bornes. Leurs demandes étoient des ordres, & la moindre représentation étoit reçue par eux avec hauteur & menace. Le jeune Roi avoit souvent senti vivement cette mortification, & plusieurs fois Bernstorff l'avoit trouvée dégradante pour son Maître. Mais la Russie seule pouvoit le maintenir au gouvernail de l'Etat, & sans l'assistance de cette Cour, le Danemarck devoit renoncer à son projet favori.

Quant à la politique intérieure, le Royaume étoit dans un triste état; les Ministres s'étoient fait un principe de tenir le Roi éloigné de la connoissance

des affaires , & de l'empêcher de prendre du goût pour le travail. Le caractère frivole du Monarque favorisoit trop leurs vues pour que l'événement n'ait pas dû y répondre parfaitement. L'influence sur les affaires de l'Etat étoit partagée entre quelques individus qui étoient entr'eux autant d'ennemis. L'un tâchoit de s'élever au-dessus des autres , & comme le Roi se trouvoit sans pouvoir personnel , il se forma une espèce d'anarchie , qui jettoit dans les délibérations la confusion la plus funeste. La faveur & l'intrigue étoient les moyens sûrs d'arriver aux places , d'obtenir des récompenses au préjudice du mérite réel. Les finances étoient dans le plus grand désordre ; les dépenses énormes de la Cour , l'entretien couteux de fabriques , dont il ne résul-
toit aucun avantage , un exercice forcé des Arts , des entreprises de Commerce manquées , l'emploi de sommes im-

menfes à des projets de politique qui ne profitoient point à la constitution de l'État , & un nombre prodigieux d'emplois ; voilà quelles étoient les principales sources du désordre actuel. Le Peuple étoit mécontent des nouveaux impôts , & plus encore de leur emploi. Il éclata en plaintes ameres , perdit tout attachement pour le Roi , & désira ardemment d'être débarrassé d'un fardeau sous lequel il paroissoit succomber.

Struensee , en habile homme d'Etat , reconnut ces vices de la situation politique , tant intérieure qu'extérieure , & conçut le vaste projet de les détruire de fond en comble.

Quant à la politique extérieure , son plan réussit en ce qu'il délivra sa Cour de l'influence tyrannique de celle de Russie , sans pourtant rompre l'alliance avec cette Puissance. La maniere dont se traitoit l'échange du Holstein , le parti que la Russie savoit en tirer pour faire

faire au Danemarck les choses qui lui répugnoient le plus , par la seule menace de rompre cette négociation ; tout cela lui parut être un fardeau pesant & humiliant pour son Roi. Il résolut de ne pas perdre de vue cette affaire , dont il sentoît bien toute l'importance pour le Danemarck , mais à en poursuivre la conclusion avec plus de dignité & de fermeté. Il étoit plus prudent & plus discret que Ranzau ; il ne disoit pas tout haut qu'il étoit honteux pour le Danemarck de porter le joug de la Russie ; il avoit aussi plus d'activité & plus de fermeté que Bernstorf , & il cherchoit à changer une dépendance humble en une noble condescendance , que la politique rendoit nécessaire , mais qui ne faisoit perdre à l'Etat rien de sa dignité.

Ses mesures répondirent à ce sage système. Il se répandit , & non pas sans apparence de fondement , le bruit qu'une

escadre russe alloit faire voile pour Copenhague , dans le dessein de forcer le Roi à renvoyer Struensée. Les préparatifs les plus prompts suivirent cette nouvelle ; trois vaisseaux de ligne & deux frégates furent armés , & bientôt en rade. Il ne parut pas un seul vaisseau russe , & les Danois rentrèrent au port. Une résistance si résolue montra que la Cour de Danemarck avoit bien changé de principes. Struensée nourrit des idées envers la Russie qu'aucun Ministre danois avant lui n'avoit seulement osé concevoir. L'état trompeur de cette Cour ne l'éblouit pas , & il ne se laissa pas donner le change sur la véritable étendue de sa puissance , par le ton fier & impérieux dont cette Cour avoit coutume de s'expliquer dans toutes les affaires. Il savoit qu'elle étoit presque épuisée par la guerre contre les Turcs , par les fermentations intérieures , par son luxe effréné , par sa magnifi-

cence sans bornes , & qu'ainfi il ne lui étoit pas aisé de se jouer de l'amitié des autres Puiffances du Nord. C'est d'après ces principes que devoit désormais se régler la politique du Danemarck , & non pas d'après la sollicitude puiffillanime qui avoit fait regarder l'amitié de la Russie comme fa seule & unique reffource , & facrifier toute autre confidération à celle-là. Du côté de la Suede , Struénfée conçut auffi des idées de paix fort fages ; il pensoit que cette Cour devoit rester fidele aux liaifons fort convenables qui s'étoient formées entr'elle & la Russie , qu'il falloit reffreindre dans fes justes bornes ce principe (fource 'de querelles) , que la Suede est l'ennemie néceffaire du Danemarck , renoncer petit à petit à se mêler des affaires intérieures de ce Royaume , ce qui ne caufoit que beaucoup d'embarras , & fur-tout de n'y plus consacrer des fommef confidérables.

Struensée étoit encore d'avis de ne plus traiter la France avec ce froid repoussant qu'on lui avoit témoigné , mais au contraire de tâcher de regagner la bienveillance de cette Puissance par des démonstrations d'amitié. Aussi les Ministres de France & de Suede , le Marquis de Plosser , & le Baron de Sprengporten , furent de tous les Ministres étrangers ceux à qui Struensée , pendant sa faveur , témoigna le plus d'égards ; même ils furent les seuls qui s'assembloient chez lui. Au reste , Struensée avoit pour principe , qu'un Roi de Danemarck ne doit chercher à se mêler des affaires des autres Cours , qu'autant qu'elles peuvent intéresser le commerce de ses sujets , & qu'il doit , par contre dans ses propres affaires , s'affranchir de toute influence étrangere , & en envoyant des Ministres dans les autres Cours , tâcher plutôt d'en retirer des avantages réels pour son Royaume , qu'un vain éclat.

L'ensemble de ce plan annonce une pénétration & des connoissances , que la partialité la plus décidée peut seule méconnoître.

Mais l'autre plan , que Struensée parut s'être tracé , relativement à la politique intérieure du Royaume , n'approchoit nullement de cette perfection. Quelques parties de ce plan font honneur à son Auteur , mais il y a aussi bien des côtés foibles. Pourquoi s'en étonner ? Ici toutes les passions humaines eurent un champ libre ; trop souvent la réputation du Roi , l'honneur de l'Etat , furent sacrifiés à l'intérêt particulier , à la considération personnelle.

Struensée se trouvoit cependant dans une position singulière vis-à-vis de son maître. Il n'y avoit pas deux manières de lui faire faire ce qu'on vouloit ; il falloit le subjuguier impérieusement , ou bien renoncer à toute entreprise dans les af-

fares de l'Etat. Auprès de lui les conseils étoient perdus. Qui vouloit exécuter quelque chose en son nom , devoit l'emporter par son propre ascendant. Dans cet état des choses , Struensée eut l'idée des changemens suivans. La décision finale dans les affaires fut attribuée au Roi seul ; les demandes devoient lui être adressées par écrit , & il donnoit de même sa réponse. Dans le cas où le Roi désireroit sur une affaire plus de détails que n'en renfermeroit la demande portée , le Département seul , auquel appartien-droit cette affaire , seroit consulté. Les affaires seroient traitées & terminées d'après des regles fixes. Les plus grands projets de Struensée étoient relatifs aux finances , & les plus importans étoient de ne conserver qu'un seul college de finance , de rejeter tout plan qui n'eût pas un rapport immédiat à l'économie , de verser tous les revenus du Roi dans une seule caisse générale , afin que le

Roi pût mieux en surveiller la situation , de diminuer les impôts , de convertir en redevance d'argent les impositions qui se payoient en nature , afin de détruire les abus sans nombre qui en résultoient , & ranimer l'industrie du cultivateur ; de refuser tout secours , toute protection aux fabriques ou aux entreprises mercantiles qui , par leur nature , ne tendant pas au bien du pays , n'auroient pas bien pû se soutenir , de réduire les pensions & les appointemens exclusifs ; de supprimer nombre de dépenses inutiles de la Cour ; de cesser beaucoup de bâties & d'embellissemens commencés aux châteaux royaux ; & enfin de déterminer pour chaque espece de dépenses une somme fixe par an , qui ne pourroit jamais être outrepassée. Struensée avoit aussi conçu des améliorations , non moins importantes , dans le département des Tribunaux ; elles consistoient principalement à réduire la Cour de Justice , & à établir

pour base fondamentale , qu'aux yeux de la Justice , tout homme , de quelque état & de quelque qualité qu'il fût , ne feroit regardé que comme un simple bourgeois , à supprimer les épices , & abréger les procédures. — La Marine devoit être mieux tenue , mais non pas augmentée. Quant aux troupes de terre , Struensée s'étoit aussi proposé des réformes fort épineuses.

Les grandes vues que renferme ce plan vaste , sont bien faites pour donner la plus haute idée du génie & de la capacité de Struensée. Pour connoître , aussi bien qu'il est possible , cet homme , qui par un caprice rare du sort a joué à la Cour de Danemarck un rôle aussi brillant que court , il faut que nous le considérons aussi par son côté foible. On le trouve dans quelques principes purement accessoires , qu'il inspira au Roi relativement à la politique intérieure du Royaume ; ils fournissent beaucoup de traits qui dé-

cèlent son caractère , son ambition & ses vues personnelles. A l'égard de la Noblesse , il persuada au Roi qu'il étoit pernicieux d'attirer beaucoup de monde à la Cour par l'espoir d'y trouver le bonheur , parce que la Noblesse a bientôt épuisé sa fortune par un train dispendieux dans la Capitale , qu'il ne reste plus d'argent dans les Provinces , & que les coffres du Roi finissent par en souffrir. Bien plus encore, il chercha à persuader au Roi , qu'il étoit plus sûr pour sa personne & pour ceux à qui il confioit l'exécution de ses ordres , que la Noblesse fût dispersée , & occupée à l'administration de ses terres, que de la voir fourmiller dans la Capitale , & employer ses loisirs à scruter méchamment toutes les parties de l'administration.

(VII.) Il vouloit même que les jeunes gens de famille s'accoutumassent à travailler dans les grades inférieurs , pour s'élever ensuite aux emplois plus élevés , & qu'ils ne crussent pas avoir des droits

aux premières places uniquement par leur naissance , ou par la considération de leurs parens. Il vouloit aussi supprimer toute survivance aux emplois , toute franchise qui blessait les droits des citoyens , tout titre sans charge & tout passe-droit. Il tâcha d'amener le Roi à n'avoir égard , dans la nomination des emplois , à aucun placet ou recommandation particulière , mais à s'en rapporter entièrement à la proposition des différens départemens. Des mesures si prévoyantes , & qui portoient d'une manière si marquée sur la Noblesse , dénotent en Struensee un homme qui avoit peu de confiance en lui-même , & qui étoit plus capable de former de grands projets , que de les exécuter. Un homme d'Etat montre son côté foible , lorsqu'il laisse appercevoir en lui de la crainte pour la classe de ses concitoyens la plus à portée de juger sainement ses opérations. Dans les mains d'un Administrateur sage , d'un Ministre

sensé, les services de la Noblesse doivent
 être les plus fermes soutiens de l'Etat ,
 & non pas l'objet d'une basse sollicitude.
 Struensée insistoit fortement auprès du
 Roi pour détruire le luxe dans la Capi-
 tale , & faire revivre les arts & l'industrie.
 Il vouloit qu'on s'efforçât de rendre la
 vie aussi agréable que possible tant aux
 étrangers qu'aux régnicoles , afin d'at-
 tirer des étrangers aisés. Sur l'article des
 mœurs publiques, il avoit des principes
 aussi étranges que dangereux , dans un
 pays où la Nation est accoutumée à
 l'ordre extérieur, il vouloit à cet égard
 abolir la rigueur des Ordonnances de
 Police , vû qu'il regardoit comme con-
 traire à la liberté naturelle de l'homme,
 de vouloir mettre des entraves à ses ac-
 tions morales qui n'ont pas une influence
 directe sur le repos & la sûreté de la
 société. Ainsi pensent tous ceux qui ne
 pésent pas assez mûrement l'influence de
 la morale sur le bien d'un Etat , qui ne

puissent leurs principes ni dans la raison , ni dans la vertu , & qui , sous la fausse apparence de respect pour les droits de la société , ouvrent la porte aux plus grands désordres.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter sur les vues de Struensée , est suffisant pour en bien embrasser toute l'étendue & les dangers. Suivons-le maintenant dans l'exécution. Le commencement de ses opérations est brillant ; mais cet éclat ne sera pas de longue durée ; une suite de fautes majeures va rendre illusoires ses plus beaux plans , & fournir à ses ennemis tous les moyens de le perdre. La disposition naturelle de son esprit semble avoir porté avec elle le germe de ce malheur. La Nature lui avoit donné beaucoup plus de génie & de pénétration qu'il ne lui en falloit pour gouverner le Royaume , relativement à l'état où se trouvoient en Danemarck les sciences & les lumières. Il connoissoit les hommes ,

& possédoit l'art de feindre : il ne lui manquoit aucune des qualités qu'une longue théorie peut procurer à un esprit sain & exercé à penser ; mais il ne possédoit pas celle qu'on n'acquiert que par une longue pratique , même par des fautes. L'homme qui a la théorie enfante les meilleurs projets ; mais l'homme d'expérience seul peut juger si ces projets conviennent aux circonstances de lieu , de tems & de personnes ; comment Struensée auroit-il eu de l'expérience ? Son élévation étoit un de ces coups étonnans de bonheur , dont la promptitude ne lui avoit pas laissé le tems de s'y préparer. D'ailleurs , cette élévation se faisoit dans une carrière , où ceux qui y étoient le plus exercés rencontroient difficultés & périls à chaque pas un peu important. Struensée montra aussi qu'il n'avoit jamais mûrement pesé combien est fort l'empire du préjugé sur les hommes , empire qui , souvent dans les petites entreprises

treprises ; suscite de grands obstacles ; sur-tout lorsqu'il s'agit d'un objet qui intéresse toute une Nation. Il n'avoit jamais réfléchi qu'il existe des préjugés qu'on détruit facilement , mais d'autres dont l'extirpation demande la plus grande prudence, & les moyens les plus adroits, & d'autres enfin tellement identifiés avec une Nation , qu'ils sont sacrés , & qu'on ne sauroit les attaquer sans le plus grand danger. Ce défaut d'expérience & son excessive ambition furent la source de son malheur ; il avoit les meilleurs principes , mais il manquoit du vrai talent de les mettre à exécution.

Les premières opérations ministérielles de Struensée , dès qu'il fut venu à bout d'affranchir l'autorité royale de toute autre influence que de celle de la Reine & de la sienne propre , regarderent les Finances. La nécessité d'introduire à la Cour & dans tout le Royaume une administration plus sage , étoit urgente. On

se mit à l'œuvre avec autant d'activité que de lumières. Les gages de toutes les personnes attachées au service de la Cour, éprouverent quelques changemens. La plupart des pensions furent réduites, & quelques-unes même entièrement retirées. Le grand Maréchal Comte Friedrich de Moltke, quelques Dames d'honneur, & Pages, reçurent leur congé. Le nombre des valets & des gens d'écurie fut diminué. On ôta aux Chancelleries les épices pour les donner au Trésor Royal. (VIII.) Les Collèges de l'Amirauté & des Finances, de la Douane & du Commerce furent supprimés & réunis en une seule Commission. Par un ordre du Cabinet du 3 Avril 1771, on démit le Magistrat de la Ville, au lieu duquel on créa deux places de Bourguemâtres. L'Assemblée des Trente-deux fut supprimée par un ordre pareil. (IX.) Les franchises des Ministres étrangers furent considérablement restreintes; les Gardes-

du-Corps à cheval réformés; ils étoient composés de trois cents hommes des plus beaux. Leurs Officiers furent incorporés dans d'autres régimens; mais les soldats restèrent sans service, parce qu'ils ne voulurent point en prendre dans un autre Corps. Trois cents dragons remplacèrent cette garde. (X.) Le nombre de chevaux destinés aux haras, fut fixé à cent; le surplus fut vendu peu de tems après, & l'on n'en tira que trente mille écus. Tant de réformes si considérables ôtent nécessairement le pain à nombre de gens; de pareilles Ordonnances sont toujours bien dures; & un Etat est à plaindre, quand il ne peut acheter le bonheur général de la Société, que par le malheur de beaucoup des individus qui la composent.

Une autre circonstance rendit encore ces réformes plus sensibles à Copenhague; un froid excessif & d'une durée extraordinaire, causa une cherté extrême; la mer fut fermée de toutes parts;

le transport des comestibles par-tout interrompu ; l'on n'entendit plus que les cris plaintifs de la misere dénuée de secours ; on ne vit plus que les scènes les plus tristes de douleur. Heureusement pour l'Etat que le courage abattu de la Nation se ranima à-peu-près dans le même temps , à la vue d'un astre bienfaisant qui vint luire sur les campagnes ; je veux dire qu'on supprima presque entièrement les corvées , ce fardeau malheureux dont tout le poids porte sur la classe la plus industrieuse & la plus active. On laissa aux payfans la culture de leurs terres pour leur propre compte , & l'on restreignit la corvée dans des bornes modérées & certaines. On commença cette utile opération dans les Domaines de la Couronne , & ce bon exemple fut bientôt suivi dans quelques Seigneuries. Les réglemens y relatifs furent faits avec tant de modération , avec une équité si heureuse entre le droit des propriétaires & les facultés

des payfans, que peu de tems après leur proclamation, diverses Communautés qui appartenoient à des Seigneurs humains, & qui avoient vu avec joie, à cause de sa nouveauté, introduire cette loi, renoncèrent pourtant au droit qu'elle leur donnoit, & se remirent volontairement à la discrétion de leurs Seigneurs. Mais les autres, dont les Seigneurs ne méritoient pas la confiance, trouverent dans la nouvelle loi un refuge contre leurs vexations. Les payfans virent dans cet utile règlement le présage heureux de l'abolissement total de la servitude. Les vues de Struensée s'étendirent aussi sur cette œuvre d'humanité; mais les réclamations sans nombre des Seigneurs terriens l'empêcherent alors de l'exécuter. Bientôt le bruit de cette grande opération se répandit au loin, & elle reçut dans les pays étrangers des éloges d'autant plus empressés, que là on ne la jugea que d'après le bien général qui en

résultoit pour tout le Danemarck : dans des innovations aussi importantes, la considération seule des avantages qui en résultent, n'agit que sur l'esprit de ceux qui ne s'y trouvent pas compromis. Ainsi, Struensée s'acquît par là un nom dans toute l'Europe. Au commencement de cette importante entreprise, il s'étoit vu forcé de demander au Roi le renvoi du Secrétaire de Cabinet du Roi, nommé Schumacher, & il l'avoit obtenu. Cela choqua tout le monde, on s'en plaignit hautement, l'on cria à l'injustice, & non pas sans quelque apparence de fondement, puisque Schumacher étoit généralement connu pour un homme d'honneur, de talent & de mérite. Il avoit d'ailleurs un esprit tranquille, & paroissoit content de son état. Ainsi, l'on ne pouvoit comprendre pourquoi Struensée lui avoit ôté sa place. Cet étonnement général résultoit de l'incertitude sur la vraie cause de sa disgrâce; & même de-

puis la révolution, peu de personnes en ont été instruites : mais le concours des circonstances fut tel, que Struensée y fut forcé. Nous avons déjà vu par quelles entreprises épineuses il avoit débuté dans l'administration; tous les ordres qui y étoient nécessaires étoient expédiés dans le Cabinet du Roi, & de là envoyés directement au département qui devoit les exécuter. Pour prévenir toute représentation & toute difficulté, Struensée avoit pris la précaution que personne ne pût rien apprendre du contenu de ces ordres avant qu'ils ne fussent signifiés. Mais dès le commencement, cette précaution ne réussit pas, & le coupable fut bientôt découvert. C'étoit un Commis en qui Schumacher avoit mis toute sa confiance, sur qui il se reposoit souvent d'une partie de son travail, parce que dans la foule de ses occupations, il manquoit souvent de tems, ou bien de l'activité nécessaire. Cet homme révéloit tout; il

fut chassé & puni ; le Secrétaire reçut sa démission , & dut remettre tous ses papiers à Struensée.

Le rappel du Comte de Saint-Germain , de sa retraite obscure & paisible à Worms , fut encore une suite du plan d'économie de Struensée. L'opinion générale fut , qu'en cela son dessein étoit de faire rentrer le Comte dans le Conseil de guerre pour y contrebalancer le crédit décidé du Comte de Ranzau : mais on se trompa. Saint-Germain , en quittant le service de Danemarck en 1768 , avoit obtenu une pension viagère de sept mille écus , avec permission de la manger où bon lui sembleroit. Il lui étoit également libre d'entrer au service d'une autre puissance ; mais il s'obligeoit de rentrer en Danemarck dès qu'il seroit mandé. Struensée rappella donc le Comte dans l'idée qu'il tâcheroit d'éluder , & qu'il sacrifieroit peut-être une grande partie de sa pension pour en être dispensé. Mais

Saint-Germain , qui , pour lors , n'avoit pas d'autre perspective , trompa son attente , & revint à Copenhague. On le reçut à la Cour avec beaucoup d'égards , mais on ne lui donna pas le département de la Guerre. Sa seule ressource , pour se donner une sorte de considération , fut de s'efforcer constamment de gagner l'amitié de Struensee. Aussi fut-il , de tous les Chevaliers de l'Eléphant , (ordre très-consideré en Danemarck) le seul qui , pendant son Ministère , lui ait fait une cour marquée & assidue.

Dans ces entrefaites , il se passoit à la Cour des choses , dont le récit est nécessaire à l'ensemble du tableau de ces tems remarquables. Le jour de naissance du Roi fut célébré par l'institution de l'Ordre de Mathilde. Personne ne l'obtint , que ceux qui possédoient la plus haute faveur de la Cour.

Le Baron de Schimmelmann donna à cette occasion , dans son hôtel , une fête

superbe , que la jeune Reine , avec sa suite ordinaire , honora de sa présence. L'Adjudant Général Falkenschiold , un des zélés partisans de Struensée , obtint le régiment du Roi. La Cour , dès que la saison le permit , se rendit au château de Hirschholm ; Brandt , le medecin ordinaire , Berger , & quelques confidens l'y suivirent. Ceux-ci devoient sans cesse être autour du Roi & éloigner soigneusement d'auprès de lui toute personne suspecte. Ce jeune Prince oublia de plus en plus sa dignité ; il chercha à s'étourdir par des dissipations fort au-dessous de lui , resta dans la plus grande insouciance sur tout ce qui se passoit à la Cour , & parut perdre de plus en plus toutes les facultés de son ame. Les dames de Gohler & de Schimmelmänn , le mari de la première , mademoiselle Euben , dame d'honneur , le colonel Falkenschiold avoient l'honneur d'être la compagnie ordinaire de la Reine. Struensée partageoit ses heures

fortunées entre le soin des affaires , la société charmante de la Reine , & l'éducation du Prince-Royal. Il avoit fait venir son frere aîné , très-habile homme , qui enseignoit les mathématiques à Leibnitz , à l'académie des Nobles Prussiens , & qui s'étoit fait connoître par un excellent ouvrage sur l'art des fortifications , & il l'avoit placé en qualité de Député , au nouveau college de finances. Son frere cadet avoit également obtenu par sa protection une place au service. Un autre événement , & le plus important de tous , eut lieu dans ce même tems. La Reine accoucha le 7 Juillet d'une Princesse. Struensée , assisté du medecin ordinaire , Berger , l'accoucha , sans qu'il fût appelé aucun autre medecin. Cela réveilla les discours méchans , & les observations malignes , dont on s'étoit déjà depuis long-tems entretenu , & qui devinrent si forts , que , comme on l'apprit ensuite , on les entendit souvent à Friedensbourg ,

où la Reine Douairiere & le Prince Friederich avoient leur Cour. Là, ces bruits ne pouvoient conserver le caractere de simples satyres, au-dessus desquelles il est aisé de se mettre : là, ils étoient répétés & aggravés par des personnes qui n'avoient que trop de plaisir à les entendre, & dans la bouche desquelles ils devenoient des armes dangereuses ; là ils cessent d'être les discours insignifiants d'une multitude impuissante ; & ils pouvoient donner lieu aux conséquences les plus sérieuses. Combien ils méritoient qu'on y fit attention ! combien il eût été heureux pour la jeune Reine de régler d'après cela sa conduite ! Cette Princesse avoit encore bien d'autres motifs d'inquiétude : dans le sein même de sa Cour, parmi les Dames attachées à sa personne, elle entendit des propos qui devoient lui être fort suspects. Tout lui donnoit lieu de craindre que le secret de son cœur n'eût été découvert. Elle trembloit, se

méfioit d'elle-même, & ne se croyoit plus capable de le renfermer en elle-même. Elle craignoit qu'on n'apperçût en elle une sorte de crainte, & qu'on ne l'interprétât à son désavantage. Elle chercha un cœur dans lequel elle pût épancher ses peines, les cacher au monde entier; elle mit à l'épreuve les Dames attachées à sa personne, & crut enfin avoir trouvé parmi elles une confidente. C'étoit Mlle. de Euben, une de ses Dames d'honneur. C'est dans l'épanchement le plus absolu d'un cœur passionné; c'est avec la sollicitude la plus vive d'un cœur inquiet pour la sûreté d'un homme adoré, autant que pour la sienne propre, qu'elle lui découvrit le déplaisir que lui causoient les propos si expressifs qu'elle entendoit; & les bruits qu'on semoit derrière elle. Elle ne lui dissimula pas combien elle craignoit les suites de ces propos. Elle la conjura donc de soutenir son courage chancelant, dans des circon-

tances si alarmantes. Cette Dame reçut les confidences de cette Reine si intéressante, qui se livroit à elle sans réserve, avec les témoignages les plus touchans d'y prendre le plus vif intérêt; elle chercha à la consoler, & lui jura une discrétion à toute épreuve, & une fidélité inviolable.

Cependant la Reine Juliane n'ignoroit pas le peu de repos qui régnoit à Hirschholm; elle ne fit pourtant semblant de rien, & accepta, avec tous les dehors de l'amitié, l'invitation de tenir sur les fonds la Princesse nouvellement née. Cela calma les soucis de la jeune Reine, mais ne suffisoit pas pour rétablir dans son cœur une tranquillité parfaite. Elle en fit part à Struensée, qui, en partageant vivement ses sollicitudes, ne les justifioit que trop. Il régla sa conduite en conséquence, & s'interdit la vue de la Reine. Mais une conduite si sage ne dura pas plus que les bruits qui l'avoient dic-

tée. La méchanceté fatiguée se tut, la prudence rassurée s'endormit, & la passion impatiente reprit une nouvelle vie. Dans ces entrefaites, arriva à Copenhague le nouvel envoyé d'Angleterre, M. de Keith.

Nous voici maintenant à la nouvelle faute essentielle de Struensée, au malheureux moment où, aveuglé par une ambition inconsidérée, il se dégoûta du bonheur le plus parfait, par l'unique raison qu'il étoit tranquille & qu'il lui paroissoit obscur, s'arracha follement de l'asile sûr d'un état que personne ne molestoit, & s'éleva dans une sphere où le suivit Pœil envenimé de l'envie & de la malveillance.

Jusques-là il avoit dirigé seul le Gouvernement entier du Danemarck, & il s'en étoit acquitté avec habileté & avec gloire; mais son ardeur de devenir plus grand, fit voir qu'il n'étoit pas capable de trouver en lui-même sa véritable

grandeur. Struensée fut annobli, & reçut le titre de Comte, qui fut également accordé à M. de Brandt, son ami. Son ambition ne s'en contenta pas; il voulut un titre qui répondît à son grand pouvoir. Aucun de ceux usités jusqu'alors ne pouvoit exprimer proprement ce qu'il étoit en effet. On créa donc une nouvelle qualification, &, par un ordre du Cabinet, daté du 14 Juillet, il fut déclaré *Ministre secret du Cabinet*. Le pouvoir sans bornes que le Roi y joignit, étoit aussi nouveau que le titre; il fut autorisé à prendre verbalement les ordres de son maître, & d'après l'interprétation qu'il jugeoit à propos de leur donner, sans la signature du Roi, & sous le simple sceau privé du Cabinet à les expédier aux divers départemens. Le lendemain, ceux-ci reçurent un ordre exprès du Roi de suivre en tout point les ordres expédiés de cette manière, autant qu'il ne se trouveroit pas d'ordonnances royales qui y fussent

fussent contradictoires ; & dans le cas où il y en auroit , les départemens devoient pour lors adresser leurs représentations au Cabinet royal.

Le Monarque conféra également à son nouveau Ministre l'expédition de tous les ordres, qui, sur les représentations d'un Collège quelconque , devoient être transférés à un autre , & en même-tems il leur interdit l'expédition & la communication d'aucun ordre , d'un Collège à un autre. Le Ministre devoit toutes les semaines présenter au Roi , pour être approuvés , un extrait de tous les ordres qu'il avoit expédiés ; par cette formalité , ils acquerroient la même sanction que si le Roi les eût effectivement signés. Combien une telle conduite de la part du Roi & de son Ministre étoit inconsiderée ! Le cerveau ébranlé du Roi faisoit qu'on pouvoit aisément lui faire faire toutes sortes de fautes , mais cela montrait d'une maniere d'autant plus frappante l'extravagance du Ministre. N'étoit-ce

pas un moyen aussi superflu qu'indiscret , de révéler le secret du Cabinet du Roi à toute la Nation , & de la choquer sans aucun avantage. Cet arrangement pouvoit-il ajouter à la considération , au pouvoir & à la réputation du Ministre ? N'étoit-ce pas ravaler publiquement l'autorité royale , & en même tems lui faire empiéter d'une manière dangereuse sur les droits de toute la société , qui a remis tout son pouvoir entre les mains de son Chef , & lui a confié ses intérêts , mais qui ne peut supporter patiemment l'idée qu'un autre s'empare & abuse d'un si beau privilège ? Combien Struensée tomba par là dans l'esprit de ceux qui jugeoient sainement ses actions ! L'aveuglement prit chez lui la place des lumières , & l'insolence celle des vertus d'un homme d'Etat.

Une autre faute essentielle suivit cette démarche importante ; Struensée , avide de gloire , voulut répandre son nom dans toute l'Europe autant qu'il étoit fameux

en Danemarck , & crut que le moyen le plus sûr d'y parvenir , étoit d'accorder une liberté de presse illimitée. Il se laissa séduire en cela par l'éclat des principes de théorie dont il n'avoit pas assez médité les conséquences , & dont il ne connoissoit pas tout le danger ; il n'y vit que l'extension des connoissances , l'élevation des sciences , l'encouragement du génie , l'instruction de la Nation entière ; il se vit d'avance l'auteur d'un tel chef-d'œuvre , & crut par là seul rendre son nom immortel. Les observateurs ordinaires jugerent tout de même cette opération ; ils virent avec étonnement la liberté sortir du sein même du despotisme ; ils éleverent aux nues cette Ordonnance , & le nom de son auteur. Struensée , à leurs yeux , étoit le génie tutélaire de la Nation Danoise ; n'auroit-il pas dû plutôt être regardé comme un homme d'Etat dont les vues étoient bornées , & qui sacrifioit par orgueil son propre avantage à une plate

vanité? Je n'entre pas ici dans l'examen du pour ou du contre de la liberté de la presse ; c'est une question qui dans tous les tems & dans tous les pays mérite beaucoup de réflexions. Je crois qu'elle devient de jour en jour plus inutile , parce que l'esprit humain s'éclaire plus par une extension de connoissances sagement restreinte, que par des lumieres trop hardies, & qu'avec le secours de l'expérience la raison prend toujours la place du préjugé. Au reste la religion , la morale & la politique, à qui seules il appartient de régler les actions des hommes , n'entreront jamais sur ce point en parallele avec ce que nous appellons aujourd'hui la connoissance du monde. Je ne considere ici la liberté de la presse , que relativement aux circonstances où se trouvoit le Danemarck ; la Cour & Struensée lui-même , dans le moment où il donna cette ordonnance remarquable.

Tous trois se trouvoient dans un état

de crise qu'on peut assez apprécier d'après tout ce que j'ai rapporté ; & c'est dans de telles circonstances , que Struensee permet à qui voudra de faire connoître librement sa façon de penser à ce sujet. Lui se trouvoit par-là exposé à un plus grand danger que l'auteur de la fermentation générale. Alors le tems n'étoit pas encore venu , où il auroit dû souhaiter que les Danois examinassent la nature de son administration , & pénétrassent le secret de ses vues. Il suscita à son pouvoir des attaques dont il n'avoit pas calculé la force ; il ne réfléchit pas que l'accord le plus parfait unit les différentes classes de citoyens ; que les mouvemens des plus basses ne sont pas sans influence sur les plus élevées ; il ne considéra pas combien il s'attiroit de nouveaux ennemis ; le nombre en étoit déjà si grand ; comment pouvoit-il attendre de la modération de leur part ? Ils oublioient cette modération , il devoit donc ou révo-

quer l'édit , & avouer publiquement sa bévue , ou bien se mettre au-dessus de tout , ravir à ses ennemis la liberté , en augmenter le nombre , & leur mettre lui-même à la main des armes contre lui. Struensée éprouva bientôt les effets fâcheux de son imprudence. Chaque jour vit paroître de nouvelles satyres , de nouveaux libelles contre lui. Il les méprisa , & ne se donna même pas la peine de s'informer du nom de leurs auteurs ; autre faute non moins inconsidérée que la première ; l'on s'en apperçut , & l'audace de ses ennemis ne connut plus de bornes. Leur ressentiment long - tems contenu se répandit en satyres des plus amères ; leur rage alla si loin , que le Roi & la Reine y furent attaqués de la manière la plus insolente. La dignité royale ravalée si bas , devint pour toute la Nation un objet de mépris & de raillerie ; le mal devint au comble , il fallut les moyens les plus extrêmes pour y remédier. Les peines les plus rigou-

reuses furent prononcées contre les auteurs de pareils pamphlets , & les mesures les plus sérieuses prises pour découvrir les coupables. Cela fit peur : tout rentra dans l'ordre , & un calme parfait parut succéder à la tempête la plus furieuse. Mais c'étoit trop tard & le coup étoit déjà porté ; les esprits une fois soulevés restèrent aigris contre Struensee. L'attention générale avoit été trop tendue pour cesser ; ses admirateurs se refroidirent , & ses partisans devinrent méfians & craintifs. Le peuple s'accoutuma à mépriser son nom & son pouvoir ; tout cela rendit sa position bien embarrassante : le préjugé étoit désormais contre lui ; plus que jamais il avoit besoin de toute la force de son ame , & précisément elle sembloit lui manquer dans ce moment.

On ne s'en apperçut que trop dans un événement qui eut lieu vers la fin de Septembre. Trois cents matelots avoient été mandés de Norwege pour une expédi-

tion projetée depuis long-tems contre la République d'Alger. D'après les Réglemens établis, les marins n'étoient payés qu'à compter du jour de leur embarquement. Ceux-ci se trouvoient à Copenhague depuis six semaines, & ne recevoient pas un sol de l'Amirauté. Sans travail, sans paye, ces malheureux manquèrent bientôt de tout. Leur misere, leurs plaintes, leurs murmures ne leur firent obtenir aucun secours; ils virent enfin qu'il ne leur restoit d'autre ressource qu'une résolution violente. Ils conjurerent ensemble, & députerent un grand nombre d'entre eux à Hirschholm, où étoit la Cour, avec serment de ne pas revenir sans soulagement ou vengeance. Les conjurés partirent de la Capitale avec une ardeur menaçante; on n'osa pas les retenir, mais la nouvelle de leur émeute vola devant eux à la Cour. Le Roi étoit à la chasse, ainsi que la Reine; un Aide-de-Camp reçut les mécontents, & leur demanda le sujet de leurs plaintes. Nous

voulons voir notre pere (c'est ainsi que les Norwégiens appellent leur Roi), il faut qu'il nous entende, qu'il nous secoure. Il avança des dragons; cet appareil d'autorité, qui annonçoit plus d'opposition que de grace, irrita encore plus leur colere; ils montrerent des armes, de la résolution, & menaçerent d'en venir eux-mêmes aux voies de fait. L'Officier les traita avec une fermeté pleine de modération, les radoucit, & les amena ainsi à exposer leurs plaintes. L'exposition fut courte & fiere; il la reçut avec dignité & bonté, leur promit ce qu'ils demandoient, & les engagea à retourner à la ville. On leur tint parole, & le calme fut pleinement rétabli. La conduite de Struensée, dans cette occasion-ci, auroit mérité toute approbation, s'il avoit porté le Roi, après cet acte de bonté, que la prudence avoit nécessité, à montrer autant de grandeur que de justice. Ces marins avoient manqué, mais les réglemens avoient été trop rigides

envers eux : ainsi , une punition sévère , & une ordonnance plus mitigée , auroient sauvé la dignité du Roi , tout en montrant sa bonté ; mais le Ministre agit ici d'après des principes tout-à-fait différens. L'ordonnance n'éprouva aucun changement , & le Contre-Amiral de Rhumor perdit sa place de Commandant de la flotte. Cette punition étoit aussi contraire à la prudence qu'à la justice , puisque cet Officier avoit agi d'après la lettre des Ordonnances ; les matelots en conclurent que la Cour avoit approuvé leur émeute , & cela les porta bientôt à de nouveaux actes de violence contre leurs Chefs ; ils ne s'enhardirent qu'en voyant qu'on n'osoit pas les punir. Il en résulta parmi eux des factions , des complots ; les travaux du chantier cessèrent , & les matelots , ne connoissant plus de subordination , se livrerent à toute sorte d'excès , demanderent avec rumeur qu'on améliorât leur traitement , & menacerent d'un soulèvement général. Cela mit la

Cour dans un grand embarras. La Reine & Struensée eurent peur que ce feu naissant ne s'étendît beaucoup davantage, & sentirent que si on ne l'étouffoit pas bien vite, ils avoient tout à craindre. On ne vit d'autre moyen que de distraire les mécontents, & de les porter à d'autres idées par quelques momens de joie : il fut résolu de donner une fête aux matelots, & ces réjouissances si extraordinaires, relativement aux circonstances qui y donnoient lieu, se célébrèrent à Friedrichsbourg avec la magnificence & le luxe le plus dispendieux. Les marins jouirent brutalement de ce qu'on leur donna à dépenser, & s'en retournerent chez eux l'esprit plus tranquille : mais l'aigreur n'étoit pas radoucie ; la Noblesse & une partie de la Bourgeoisie avoient été témoins de cette scène, & en avoient tiré des conséquences fâcheuses pour Struensée. Il étoit clair pour lors qu'il connoissoit le sentiment de la crainte.

Que cette découverte fut intéressante pour ceux qui avoient juré sa perte ! Combien cela ranima le courage de ceux qui craignoient tant son crédit, son pouvoir ! Dès-lors on vit renaître l'espérance à Friedensburg ; dès lors on commença à penser aussi sérieusement que secrètement à perdre Struensée & la Princesse, dont la faveur étoit pour lui un appui si puissant. La Reine douairière, & par son induction le Prince héréditaire, se mirent à l'œuvre, mais pourtant avec beaucoup de prudence. Ils sentoient qu'un seul pas trop précipité pourroit faire évanouir tous leurs desseins. Ils s'occupèrent seulement du soin d'aigrir les esprits contre la jeune Reine & Struensée, & à se gagner au contraire la confiance, à se faire des partisans, & à radoucir leurs ennemis. Ils ne laisserent pénétrer leurs vues à personne ; ils cherchèrent seulement à découvrir parmi les ennemis du parti dominant ceux à qui ils pouvoient les communiquer avec sû-

reté, & avec certitude d'en être bien servis. Le vieux Comte de Thott, le Comte de Osten, & le Comte de Ranzau-Aschberg, étoient ceux dont la Reine douairiere mit les sentimens à l'épreuve autant qu'il lui fut possible. Quant au premier, elle crut ne pouvoir se promettre que de n'avoir rien à redouter de lui; mais son âge, son caractère, le repos & le contentement qu'il goûtoit loin de la Cour & des affaires, ne lui promettoit aucun secours de sa part. Le second étoit déjà mécontent de Struensée : déjà il avoit demandé deux fois sa démission, mais sans l'obtenir. On chercha donc à fortifier en lui ce sentiment, & l'on se flatte de n'avoir pas perdu ses peines. La Reine douairiere le craignoit trop pour vouloir l'avoir contre elle; mais elle le connoissoit trop bien aussi pour lui confier rien d'important. Le troisieme étoit proprement l'homme que cette Princesse desiroit se gagner. Elle connoissoit son esprit inquiet, son goût

décidé pour les aventures; & séduite par son ton toujours fanfaron, elle lui supposoit de l'énergie & de la résolution. La chute du Comte de Bernstorff, l'élévation subite du parti de la Reine, avoient montré précédemment ce dont il étoit capable; mais un orgueil excessif, l'esprit le plus inconstant, une indiscretion naturelle, & un mélange singulier des sentimens les plus opposés les uns aux autres, le rendoient suspect. Il étoit, à la vérité, outré contre ceux qu'il avoit ci-devant rendu si heureux; mais on devoit craindre qu'il n'eût des vues qui ne s'accordassent pas plus avec l'esprit de despotisme de la Reine Juliane & du Prince Friedrich, qu'avec l'autorité de Struensée. On s'attacha donc simplement à le flatter, & l'on eut le plaisir de voir que son mécontentement augmentoit de plus en plus.

Tous ces mouvemens devoient nécessairement occasionner des bruits; tout vagues, tout insignifiants qu'ils étoient,

ils ne laisserent pourtant pas de faire beaucoup d'impression sur l'esprit de Struensée. Les rumeurs sérieuses que le soulèvement des matelots avoit occasionnées , & la nouvelle (sans fondement) de complot contre sa vie , porterent ses inquiétudes au comble. Jusques-là on l'avoit vu hésitant & irrésolu , mais seulement au moment d'entamer une grande opération , puis il finissoit par reprendre courage , & s'exciter lui-même à passer bravement à une autre ; mais cette fois son ame avoit plié ; désormais il n'étoit plus capable de supporter le poids accablant de ses soucis. Il se jeta aux pieds de la Reine , y épancha sa reconnoissance , sa douleur & ses peines , & la pria instamment de lui permettre de quitter une Cour & un pays où il ne se voyoit entouré que d'ennemis , où la malveillance générale paroissoit prête à l'accabler ; il ajoutoit que dans une situation si critique il ne pouvoit plus rendre aucun service , & qu'il étoit

menacé de tous côtés de la fin la plus malheureuse. Il lui représenta encore plus vivement le danger qu'elle couroit elle-même , si elle l'obligeoit à rester , & vouloit le protéger contre le pouvoir de leurs ennemis communs qui prenoient si évidemment le dessus. Il lui fit sentir de la maniere la plus expressive , qu'elle ne pouvoit espérer aucun appui de la part de son époux , si une fois ses ennemis nombreux se réunissoient en une conjuration contre elle , & si par des événemens , qu'on ne pouvoit prévoir , ils pouvoient trouver moyen d'exécuter la vengeance si long-tems tramée contre elle ; la Reine rejetta ses représentations avec autant de feu qu'il en avoit mis à les lui faire. De nouvelles objections s'opposèrent à ses prieres instantes , & sa victoire demeura indécise jusqu'à ce qu'un coup imprévu la lui assurât. Restez , lui dit-elle , ou vous me forcerez à une démarche qui décidera de ma destinée ou de ma perte. Struensée connoissoit son courage

courage , & se soumit aux volontés de la Reine , à qui il jura de renoncer pour jamais à la proposition qu'il venoit de lui faire. La Reine douairiere , pour les vues de laquelle chaque incident , chaque tournure nouvelle que prenoit la position des affaires , étoient singulièrement importants , observoit avec la plus vive attention tout ce qui se passoit à Hirschholm , & ne négligeoit aucun moyen de s'en procurer les nouvelles les plus circonstanciées & les plus sûres. Tout ce qu'elle apprit augmenta l'espoir qu'elle avoit de voir bien réussir ses projets , qui , par des circonstances si imprévues , avoient acquis tout d'un coup un degré de maturité. Les trois cents dragons , aux ordres de M. de Numfen , qui composoient la garde du Roi , furent de nouveau rassemblés , & des gardes nombreuses constamment postées dans le château. C'étoit une chose nouvelle pour les Danois , qui n'avoient jamais vu leurs Rois se faire garder si soigneuse-

H.

ment dans leurs châteaux de plaifance ; toutes les fois que la Cour vint en ville , on ne fut jamais d'avance par quelle porte elle entreroit ; l'ordre n'en fut constamment donné , qu'au moment de monter en voiture. Les matelots Norwégiens furent au plus vite renvoyés chez eux. Dans la politique extérieure , Struensée parut tenter toutes les voies de se rendre agréable à la Cour de Russie ; dans la politique intérieure , on le vit tremblant , irrésolu , rétrograder sur des changemens entrepris , ne pas mettre à exécution des démissions ordonnées , radoucir le ton des ordonnances , caresser des gens qu'il avoit traités avec mépris , en flatter d'autres qu'il craignoit , recourir aux moyens les plus petits pour gagner le peuple de la capitale , & perdre enfin toute sa considération en laissant entierement dégrader la dignité & la Majesté de la puissance royale. Dans ce cahos , dans l'incertitude où étoit son ame , il se

flatta pourtant qu'au moins son pouvoir personnel seroit à l'abri de toute attaque sérieuse , tant qu'il réussiroit à éloigner ses ennemis de toute particularité avec le Roi. Il connoissoit trop bien le cœur de ce Prince , pour ignorer qu'il n'aimoit personne , & que sa faveur n'étoit autre chose qu'une crainte ou un goût dépourvu de sentiment pour ceux qui favoient , ou le maîtriser ; ou le flatter , en prenant part à ses passe-tems puérides. Il voyoit trop bien le dérangement extrême de sa tête , pour ne pas juger que rien n'étoit plus aisé que de changer ses idées dans un moment , du tout au tout , & de le porter aux extrémités les plus fâcheuses contre ceux-là même dont il suivoit habituellement les conseils. En conséquence le séjour à la campagne fut prolongé ; les confidens de la Reine & du Ministre ne quitterent pas un instant le Roi ; ils lui souffloient tout ce qu'il avoit à dire , il n'osoit pas sortir sans les avoir

prévenus; nommément le Comte de Brandt & le Médecin Berger, n'osoient pas le perdre de vue. Un jeune negre & une petite négresse de dix ans, étoient déjà depuis long-tems sa société ordinaire; dans leurs jeux bruyans aucune statue des jardins, aucune fenêtre du château, aucun meuble des appartemens n'étoient en sûreté.

Rassuré du côté du Roi, Struensee recommença à soigner les affaires de l'Etat; mais ce fardeau étoit trop pesant pour son esprit abattu par tant de soucis. Il se proposa de le partager avec son frere, de le tirer du College dont il l'avoit fait membre, pour l'élever à la dignité de Ministre des finances, & de lui abandonner entièrement ce Département d'un si grand détail. Mais ce projet demeura sans exécution. Struensee fit aussi dans la Capitale quelques arrangements qui ne donnoient que trop souvent à ses ennemis le prétexte de lui susciter la haine & le mépris de la Nation. Il

renversa presque entièrement le système de la Police , réforma beaucoup de réglemens , & à leur place en introduisit de nouveaux , en petit nombre. Il se proposoit de suivre exactement le plan de la Police de Paris. Sous bien des rapports il ne pouvoit choisir un meilleur modèle ; mais beaucoup d'autres articles , très-convenables aux mœurs d'un peuple vif & fort enclin au plaisir , à l'ensemble d'une ville où fourmille une foule innombrable d'étrangers des quatre coins du monde , étoient fort déplacés parmi les habitans tranquilles & phlégmatiques de Copenhague. On leur facilita les moyens les plus ruineux de vivre commodement , & l'on mit les mœurs publiques dans le plus grand danger. Le peuple étonné vit ces innovations de mauvais œil ; il les regarda comme autant de violations des usages constamment établis. Des plaintes , des satyres se firent entendre de toute part , & les propos pu-

blics prirent la tournure la plus féroce.

Alors la saison avancée obligea la Cour de quitter le château de Hirschholm ; mais la Reine & Struensée ne se hasarderent pas encore à rentrer dans la ville où se trouvoient la Reine douairière & le Prince héréditaire Friedrich. Ils persuadèrent au Roi de s'établir pour quelque tems au château de Friedrichsburg , situé tout près de la ville. C'est qu'ils vouloient , avant de se risquer dans un lieu où se trouvoient réunis pour lors tous leurs ennemis , attendre l'exécution d'un projet grand & des plus importants ; d'un projet , qu'on peut regarder comme ayant porté le dernier coup au pouvoir de la Reine , & au crédit de Struensée. Ce projet étoit la suppression des Gardes-du-Corps à pied , qui fut décidée par un ordre du cabinet , en date du 21 Décembre , & exécuté deux jours après.

Les circonstances & les suites de cette

opération , font un tableau bien vrai de l'état de foiblesse où se trouvent réduits le pouvoir & le crédit, quand , sans l'appui de l'approbation publique , ils s'attaquent à des objets qu'une Nation est accoutumée de regarder avec estime , & une forte de respect.

Les cinq compagnies de ce Corps superbe , & composé entièrement de Norwégiens , furent assemblées , & un Officier leur notifia les ordres du Roi , portant la réforme de ce régiment , & l'incorporation des soldats dans d'autres Corps. Un murmure menaçant parcourut les rangs ; un mot , un signe suffit à tous pour s'entendre ; un cri général demanda ou un congé absolu , ou la formation d'un nouveau corps dont aucun ne voulut être séparé. Les Officiers eurent la prudence de leur représenter avec bonté la nécessité d'obéir au Roi. Leurs exhortations ne produisirent que de l'aigreur. Les mécontents renouvelèrent avec impétuosité leurs premières demandes ; les Of-

ficiers prirent un ton sérieux , les soldats en prirent un insolent ; les premiers menacèrent , les autres devinrent furieux ; enfin rien ne fut plus capable de les retenir , & ils se séparèrent avec des clameurs effrayantes. Les gardes voisines furent appelées à la hâte , & envoyées à leur poursuite ; ce fut alors que leur colere ne connut plus de bornes. Ils reçurent ce détachement le sabre à la main , tomberent sur eux avec une fureur effroyable , les renverserent , & firent couler de toutes parts des flots de sang. Le tumulte , l'effroi devinrent général , peuple tremblant fuyoit devant les furieux , & personne n'osoit s'approcher du champ de bataille. On donna ordre à la garnison de prendre les armes , les gardes éloignés se réunirent ; on recommença le combat ; un petit nombre de mécontents fut forcé de se rendre , mais une compagnie s'échappa & courut vers la porte du Nord. La garde ne put les retenir ; ils passerent & allerent droit

à Friedrichsbourg où étoit la Cour. Les autres se rendirent à leur poste , dans le château de Copenhague , & là se retranchèrent du mieux qu'ils purent. Le Commandant expédia en toute diligence au Comte Struensée avis d'une révolte si sérieuse , & la consternation où cela jetta la Cour fut au-dessus de toute expression. Le moment étoit décisif , & il falloit nécessairement céder pour rétablir le calme. Struensée dresse en toute hâte un decret par lequel le Roi promet aux mécontents tout ce qu'ils demandent , & un Officier est envoyé avec cela à leur rencontre. Il les trouve déjà aux portes du château , ils demandent avec impétuosité à parler au Roi lui-même , à obtenir de lui justice. Une garde entière , qu'ils voyent sous les armes , ne les effraye pas , leur ton est menaçant & déterminé. L'Officier reçoit avec prudence & patience le premier effort de leur colere aveugle ; il leur parla avec bonté , & finit par les convaincre que le Roi

leur accordoit tout ce qu'ils desiroient , & de leur persuader de reprendre le chemin de la ville. Tous retournerent au château , ne trouverent plus de résistance sur leur route , & porterent aux autres la bonne nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remportés. Cela releva leurs espérances , mais ne put les satisfaire entièrement. Ils ne se fierent pas aux promesses qu'on leur avoit faites , demeurèrent d'accord entre eux , que , sans un congé dans les formes , il n'y avoit pour eux point de sûreté , & se lierent par les sermens les plus effroyables , de mourir plutôt que de s'abandonner les uns les autres. Trois régimens d'infanterie , & trois escadrons de cavalerie furent rassemblés autour du château ; ils l'apprirent , mais rien n'étoit plus capable de leur faire abandonner leur résolution. Leurs Officiers seuls osoient approcher d'eux , les négociations durèrent tout le jour & une partie de la nuit. Enfin à une heure du matin ils mirent bas les

armes , & se séparèrent , mais ce ne fut qu'après avoir obtenu une victoire complète. Ils reçurent tous un congé absolu , bien en forme , & signé de la propre main du Roi , trois écus , la conservation de leur uniforme complet , & la quittance des avances que leur avoit faites la caisse de la guerre. Chacun d'eux se retira paisiblement chez lui , avec ses trophées , & le reste de la nuit se passa sans bruit. Le lendemain de bonne heure environ quatre cents d'entr'eux partirent ; ils firent dans toutes les rues des adieux touchans à leurs concitoyens , & ce spectacle fit une vive impression sur le peuple qui se porta vers eux en grand nombre ; la foule augmenta de plus en plus , les Bourgeois jetterent de l'argent aux soldats pour les consoler , les matelots coururent çà & là , & toutes les rues retentirent de leurs cris brutalement joyeux. Ce brouhaha échauffa les esprits , l'on n'entendit par-tout que plaintes , que juremens , tout menaça d'un soulèvement.

Le Général Major Gude , Commandant de la ville , se montra , accompagné de nombre d'Officiers , & voulut calmer le peuple ; mais on l'arracha de dessus son cheval , & on le jeta dans la boue. Les Officiers furent maltraités , quelques-uns meme blessés. Les soldats réformés ne prirent aucune part à ces excès , & sortirent enfin de la ville. La frénésie du peuple dura encore quelques heures , & ce ne fut que vers le soir qu'elle se calma ; on se sépara , & dans la nuit le calme fut entierement rétabli.

Un événement si grave auroit dû être une bonne leçon pour le Comte de Struensée , & le porter à suivre d'autres erremens ; mais il ne fit sur son esprit qu'une impression malheureuse. Il s'abandonna toujours plus à l'irrésolution , à la crainte , & sa position devint aussi triste que dangereuse. Cette situation critique n'échappa pas à la pénétration du Ministre d'Angleterre , Keith , qui avoit les plus vives allarmes sur la conduite

de la Reine régnante, & sur la tournure que tout prenoit, & qui craignoit singulièrement la chute prochaine de Struensée, mais sur-tout l'influence qu'elle auroit sur le sort de la Reine. Il en conclut qu'il étoit d'une nécessité indispensable, pour la sûreté de cette Princesse, que Struensée quittât la Cour. Il savoit qu'il avoit déjà formé cette résolution, mais que la Reine lui avoit défendu de l'exécuter. Il crut que le manque d'argent avoit été un obstacle, & fit offrir à Struensée une somme considérable. Mais le sentiment de la Reine prévalut encore au mépris d'un parti si sage. Struensée avoit pourtant trop de jugement & de pénétration, pour ne pas sentir qu'il étoit pour lui de la plus grande importance de dérober soigneusement aux regards de ses ennemis les soucis qui le rongeoient, & d'épier lui-même toutes leurs démarches. Il crut en conséquence que le retour de la Cour à sa résidence ordinaire ne devoit pas être différé plus long-tems. Ce plan

déplut fort à la Reine; il sembloit qu'elle eût un secret pressentiment du sort terrible qui l'y attendoit. Elle se rendit enfin, mais à contre-cœur, aux représentations de son Conseiller, & le retour à la ville fut résolu. Struensée ne put cependant se dissimuler qu'il couroit le plus grand danger, s'il s'élevoit une nouvelle émeute; & dès qu'il fut en ville, il prit les mesures les plus sérieuses, pour prévenir le moindre bruit. Toutes les gardes postées autour du château & de l'arsenal qui y est attenant, furent doublées, nombre de canons mis en état, & six mille cartouches distribuées à l'Etat-major de chaque régiment. Ces précautions firent un mauvais effet; elles trahirent de plus en plus une ame craintive, une conscience bourrelée de tout le mal fait à toute la Nation. On vit aussi que le Ministère renonçoit à tous les plans qu'il avoit formés, & régloit toutes ses mesures d'après les sollicitudes actuelles. La Majesté Royale tomba dans

le mépris, l'autorité devint un objet de dérision. La grandeur de Struensée parut un rêve fort agité, mais bientôt passée; on plaignit le Roi, on voulut haïr la Reine, mais il suffisoit de la voir, pour oublier tout ressentiment, toute colere. On crut voir dans l'éloignement s'élever un fantôme de salut de délivrance; mais un sentiment de mépris secret souleva les esprits pensans à la source qui devoit le produire. Ces fermentations occupèrent toute la Nation, mais elles se firent principalement sentir dans la Capitale, quoiqu'on ne vît pas encore le but auquel elles tendoient; il ne se montroit encore personne qui parût capable d'en tirer parti; on entendoit bien des propos, mais point de résolution; on voyoit bien de petites fédérations, mais point de conjuration formée; beaucoup d'aigreur & point de courage; beaucoup d'idées & point de plan fixe. Les ennemis de Struensée étoient nombreux, mais point liés entre eux; chacun d'eux au-

roit volontiers perdu l'autre du moment où il n'auroit pas eu besoin de son secours. La haine remplissoit les cœurs, mais la crainte mettoit un frein à cette haine. On murmuroit, mais l'on obéissoit.

Les projets de la Reine douairière se mûrissent de plus en plus, & elle trouva dans ces entrefaites un partisan qui donnoit à son parti de la consistance, une nouvelle vie, qui, à lui tout seul, étoit déjà capable d'amener à bien ce grand œuvre qu'elle méditoit; cet homme étoit le Colonel Koller, dont le régiment faisoit partie de la garnison de Copenhague. Une mortification que Struensée avoit faite quelque temps auparavant à un Officier de son Régiment, (le seul ami qu'il eût) l'avoit tellement aigri contre ce Ministre, qu'il lui avoit juré une haine implacable. Personne n'étoit plus propre que lui à agir d'après un pareil sentiment. Un esprit hardi & résolu, un caractère dur & inflexible, une fermeté inébranlable,

inébranlable, une tête chaude, une ambition démesurée, une âme qui paroîs-
soit faite pour les sensations violentes,
une rodomontade inépuisable : un air
noble, une taille vigoureuse, telles
étoient les qualités distinctives de Koller.
Les dispositions de la Reine douairiere
ne lui avoient pas échappé. Quelques
jours avant le nouvel an, plein de mé-
contentement & de ressentiment, il se
présente à cette Princesse, lui ouvre son
cœur, la conjure de venir à son secours,
à celui de l'Etat entier, & lui offre ses
plus dévoués services. Combien une telle
proposition fut agréable à la Reine Ju-
liane ! Combien elle répondoit à ses
vœux ! Elle la reçut avec les expressions
les plus vives de satisfaction & de bien-
veillance, l'assura d'une protection sans
bornes, & même lui découvrit ses vues,
qui donnerent au Colonel la perspective
de la vengeance la plus complete. Il les
saisit avec toute l'impétuosité de son ca-
ractere, jura à la Reine une fidélité in-

violable, exigea d'elle qu'elle ne découvrit à qui que ce fût leur commun secret; la Reine le lui promit, & tint parole. Elle n'oublia pas non plus de s'assurer du Comte de Ranzau. Sans lui faire la moindre confidence sur ce qu'elle avoit concerté avec Koller, elle ne lui cacha pas qu'elle ne pouvoit supporter plus long-tems l'état où se trouvoient actuellement la Cour & tout le Royaume, ce pouvoir d'une Princesse avec laquelle elle étoit brouillée d'une manière irréconciliable, la grandeur d'un Ministre, qui régloit tout dans l'Etat, non pas comme étant lui-même sujet, mais un maître, l'éloignement des affaires où il tenoit la Noblesse, & enfin l'état d'humiliation où elle & son fils, le Prince Héréditaire Friedrich, languissoient. Elle chercha à séduire son esprit ardent par les images les plus séduisantes, par les éloges les plus flatteurs, & à embraser son cœur de rage & de vengeance contre son ennemi. Mais sa fierté, sa soif ar-

dente de commander , quelque apparence même de vues qui donnerent beaucoup de soupçons à Ranzau , ne purent échapper à ce Courtisan , malgré les belles expressions qui les masquoient. Il n'avoit dans le cœur qu'un sentiment profond d'aigreur contre la Reine régnante & contre Struensée , & un vif mécontentement de l'état présent des choses.

Il avoit mis une fois dans des mains étrangères le pouvoir & la grandeur , mais cette fois il n'étoit plus curieux d'en faire autant. La source de l'autorité dont Struensée abusoit d'une façon si choquante , lui déplaisoit plus encore que l'autorité elle-même. Il forgea là-dessus des idées qui étoient au-dessus de son cœur foible , & aussi embrouillées que son esprit. Dans le plus profond de sa rêverie politique il voulut affranchir sa patrie , non-seulement du pouvoir actuel , mais encore de la possibilité de jamais s'y retrouver asservie.

Il jeta les yeux sur une nation voisine, dont il espéra de l'appui.

Enfin des projets sans nombre occupèrent cet esprit inquiet. D'un autre côté son amour-propre ne pouvoit non plus supporter plus long-tems l'idée humiliante d'être encore une fois l'instrument d'une vengeance étrangère. La Reine jugea par le ton & la nature de sa réponse, qu'elle pourroit bien faire de lui un partisan du moment, mais jamais un serviteur fidele. Cela lui suffit, elle dissimula, & chercha seulement à le fortifier de plus en plus dans sa haine contre Struensée. Elle ne négligea cependant rien pour préparer petit à petit les esprits à la grande scène qu'elle méditoit. Elle chercha particulièrement à augmenter l'éloignement des Grands pour la Reine régnante, & leur haine pour Struensée, & ses partisans furent chargés de répandre des bruits qui devoient de plus en plus exciter le peuple contre l'un & l'autre. Quelque secrets que furent ces

mouvemens, ils ne purent pourtant échapper entièrement à des yeux accoutumés à tout pénétrer. Quelques Ministres étrangers conçurent des soupçons d'après ce qu'ils voyoient. De ce nombre, celui de France, & celui de Suede méritent surtout d'être remarqués. Le Marquis de Blosset, qui joignoit un esprit mûr à un caractère franc & loyal, & l'œil perçant d'un spectateur exercé, au sang-froid exact d'un observateur tranquille, & le Baron de Sprengporten, qui avoit pris à Copenhague l'habitude d'une observation constamment en activité, & dont les jugemens étoient aussi profonds, que ses recherches zélées, crurent prévoir des scènes bien importantes. Rantzau & Koller leur devinrent suspects; ces deux hommes avoient depuis quelque tems dans leur maniere d'être quelque chose d'inquiet, & il leur échappoit des observations ameres. On les voyoit fort affairés autour du petit nombre des principaux de la Noblesse restés en ville. Il

n'importoit à personne plus qu'au Ministre de Suede de découvrir le vrai de l'affaire; aucune Cour n'auroit pû tirer un avantage plus réel que celle de Suède de l'avortement des projets de la Reine douairiere. Struensée étoit très - porté pour la Suède, qui se méfioit autant que lui-même de la Cour de Russie. Mais Gustave ne faisoit que de monter sur le trône; ses propres Etats étoient dans des circonstances qui méritoient toute son attention; il nourrissoit lui-même un projet dont l'exécution demandoit tout son crédit, tout son pouvoir. Ce n'étoit donc pas le moment de se mêler lui-même & d'engager son Royaume dans une affaire étrangere. Le Baron de Sprengporten se conduisit en zélé serviteur de son maître, & en habile homme d'Etat. Ranzau lui témoigna beaucoup de confiance; il lui parla souvent de l'état actuel du Danemarck, & même avec effusion de cœur des circonstances où se trouvoit la Cour. Il chercha même à

mettre ce Ministre dans son parti , & à le convaincre de la solidité de ses projets. Il lui protesta souvent qu'il étoit fort porté pour la Suède , qu'il en aimoit le Roi & la Nation , & qu'il ne se sentoit , au contraire , que de la haine & du mépris pour la Cour de Russie. Le Ministre de Suède étoit trop sensé , pour attacher beaucoup de prix aux rêveries de Ranzau. Il tâcha de profiter de la confiance que le Comte lui témoignoit , pour rétablir le calme dans sa tête exaltée ; à cet effet , il ne se contenta pas de faire jouer les ressorts d'un habile politique , mais il eut recours encore aux représentations touchantes d'une amitié tendre , pour le détourner de projets qui pouvoient entraîner de nouveaux troubles & de nouveaux malheurs. Il s'efforça de lui mettre en évidence les avantages qu'on pouvoit tirer de pareilles circonstances , en cherchant à ramener dans le bon chemin , ceux de qui tout dépend , non par l'ai-

greur , mais par le sentiment ; non par des menaces , mais plutôt par des exhortations touchantes. Il lui donna à entendre , qu'il étoit fort aisé de juger dans quelles mains tomberoit le pouvoir , s'il venoit à y avoir un bouleversement général. Il exhorta le Comte à ne pas se laisser entraîner par la séduction de la flatterie , entre les mains de nouveaux ennemis. Ranzau fut ému par cette considération , & il promit à son ami de lui donner la preuve la moins équivoque de sa reconnoissance , en suivant son conseil.

Ranzau tint parole ; mais il prévoyoit que cette démarche seroit inutile. Quelques jours après le nouvel an , il fit une visite à Struensée & fit tomber la conversation sur l'état des affaires. L'entretien fut long , & auroit pu devenir très-intéressant , & peut-être même décisif , si Ranzau avoit eu effectivement envie d'émouvoir Struensée , & qu'il eût été homme à lui inspirer quelque confiance. Il fit voir à Struensée

le côté foible de quelques-unes de ses opérations, il appuya sur les circonstances actuelles, & lui en montra les dangers & les conséquences. Struensée reçut ses ouvertures avec remerciemens, & comme une suite de sa franchise; mais quant à ses exhortations, il les reçut avec le sourire insignifiant d'un homme qui ne voit pas loin, & qui sacrifie toute autre considération aux rêveries de l'amour-propre & de l'orgueil. Si cet infortuné Ministre eût écouté le Comte, s'il eût réfléchi seulement de sang-froid & sans prévention aux circonstances de cette visite extraordinaire, au sens de cet entretien singulier; s'il eût reconnu ses fautes, & témoigné réellement le désir de les réparer, dès-lors celui qui bientôt après devint un des chefs du parti contraire, se seroit rangé de son côté; dès-lors la victoire fût devenue son partage, & le malheur celui de ses ennemis.

A combien peu de choses peut tenir,

dans des momens de troubles , le sort de toute une Nation !

Plus Ranzau avoit dû faire d'efforts sur lui-même pour en venir à cette dernière démarche vis-à-vis de Struensée , plus il fut piqué de n'avoir pas réussi. Il vit que désormais il n'avoit plus rien à attendre de cet homme trop accoutumé au bonheur , & qu'il ne pouvoit plus espérer d'amélioration des choses qu'il ne pouvoit supporter plus long-tems. Il sentit aussi qu'il devoit renoncer au plan de devenir chef de parti , puisqu'il n'avoit aucune des qualités propres à se faire des amis & des partisans ; & en conséquence il prit la résolution de se jeter dans le parti de la Reine Juliane.

Cette Princesse étoit pour lors entièrement d'accord avec Koller ; elle fit venir le Comte de Ranzau pour lui découvrir tout son plan. Elle fut bien agréablement frappée des changemens qu'elle apperçut dans tout son être ;

elle le trouva tout prêt à exécuter ses ordres , & à se charger de prendre les mesures les plus efficaces pour le succès de la conjuration. La Reine connoissoit trop bien le Comte , pour ne pas sentir qu'il n'étoit plus besoin que de mettre tout de suite la main à l'œuvre , pour être sûre jusqu'au bout d'être secondée par lui. Tout excitait en elle le même souci à l'égard du Colonel Koller. C'est pourquoi sans se permettre le moindre délai, elle communiqua ses vues à l'homme qu'elle avoit choisi pour jouer le troisieme rôle dans la conjuration , c'étoit le Colonel Eichstadt , homme qui n'avoit que des qualités fort médiocres , mais qui commandoit les dragons de la garnison , & qui par là pouvoit être d'autant plus utile à la sûreté de toute l'entreprise , qu'on ne pouvoit pas du tout compter sur les autres Chefs des troupes , qui devoient tous leurs places à la protection de Struensée. Eichstadt , jusques à ce moment également ignoré

de la Cour & de la Noblesse , à qui l'occasion de jouer un rôle paroissoit un songe , qui par l'idée seule qu'il pouvoit être utile à une Reine , fut tellement transporté au-delà de la sphere ordinaire des ses idées , qu'il fut incapable de voir les conséquences de la proposition qui lui étoit faite ; cet Eichstadt , dis-je , se soumit aveuglement aux volontés de la Reine , promit tout ce qu'on voulut , & voilà comme toutes les mesures furent enfin concertées & irrévocablement arrêtées.

Le 17 Janvier 1772 fut le jour marqué pour l'exécution de cet affreux complot , qui devoit arracher au Roi son épouse & ses amis , l'assujettir à jamais à la tutelle la plus dure , faire passer sans retour son autorité entre les mains de son demi-frere , qui ne le méritoit ni par son cœur , ni par son esprit ; priver irrévocablement de son Etat , des jouissances de Reine , d'épouse & de mere une Princesse jeune & digne à tous égards d'un

meilleur sort ; souiller la terre du Dane-
marck d'un sang innocent , précipiter
dans le malheur des membres de l'État ,
exempts de crime ; donner l'exemple le
plus dangereux de révolte & de cruauté
à une Nation qui en connoissoit à peine
le nom , & déshonorer à jamais les
Annales Danoises, par l'exemple effrayant
d'une vengeance insatiable. C'est du sein
d'une joie trompeuse , que devoient être
immolées les victimes prédestinées. C'est
ainsi que le serpent caché sous les fleurs
mord la main imprudente qui veut les
cueillir ; le poison se précipite dans toute
la masse du sang , & une mort inévitable
est le partage du malheureux , qui n'a
péché que par ignorance & précipita-
tion.

Un bal donné à la Cour , facilita l'exé-
cution des projets tramés contre la Reine
& son protégé. Le lendemain de bonne
heure , les habitans de la ville apprirent
avec étonnement que la Reine régnante ,
que le Comte de Struensée , Ministre du

Cabinet, que son frere, Député des Finances, que le Comte de Brandt & tous leurs amis avoient été arrêtés. On ne fauroit exprimer la stupeur, l'effroi que cette nouvelle répandit dans toute la ville. La promptitude avec laquelle cet effroyable complot avoit été tramé, préparé & exécuté, excite aussi un juste étonnement lorsqu'on remonte à la foible origine d'une pareille entreprise. Une Princesse, que tout le monde regardoit comme foible & pusillanime, & un Officier mécontent enfantent ce plan; un courtisan, homme d'esprit, il est vrai, mais aussi étourdi & indiscret, un autre Officier à qui l'on ne connoissoit ni pénétration, ni talent, un homme obscur, (XI) concourent à l'exécution de ce plan, obtiennent le succès le plus complet, & cela contre une Reine & un parti qui, jusques au dernier instant, ont eu toute l'autorité en main. C'est assurément une des révolutions les plus rares que l'histoire offre à nos observations.

Avant d'entrer dans les détails de cet événement mémorable, il est bon d'observer que tous les ordres que le Roi donna dans tout le cours de cette affaire, lui furent extorqués par ruse ou par force. Dès le premier moment de cette révolution, on peut regarder le Roi de Danemarck comme un fantôme de l'autorité royale, tout le pouvoir fut réellement entre les mains seules de la Reine douairière & du Prince Friedrich; ils réglèrent à leur gré toute affaire publique, ils devinrent la source de toutes les grâces, ils donnerent les ordres, & le Roi ne fit que les signer, & même les moindres actions de ce Prince dépendirent absolument d'eux. Leurs vœux se feroient encore portés plus loin; mais heureusement pour le Roi, le cœur de son demi-frère étoit aussi foible que haïeux contre lui, & la Reine, dans toute sa conduite, aussi soucieuse pour son propre fils, que dénaturée envers le Monarque. Cette Princesse prévoyante sentit qu'elle

& son fils conserveroient effectivement bien plus de pouvoir, en laissant le Roi jouir tranquillement d'une apparence d'autorité; elle ne se dissimula pas non plus que parmi tous les ennemis du parti renversé, elle & son fils n'avoient pas un seul ami; elle regarda la chute de ce parti comme une bonne leçon, & résolut de jouir avec son fils toujours tremblant des avantages qu'elle avoit obtenus, avec une apparence de modération, à la faveur de laquelle elle espéroit dérober aux yeux de toute la Nation ses véritables desseins.

Mainrenant, commençons l'histoire de la révolution elle-même. Le Régiment, aux ordres du Colonel Koller, le plus zélé & le plus hardi des conjurés, devoit, le 16 Janvier, monter la garde tant au château que dans les alentours, & le même jour, il devoit y avoir bal public à la Cour. Dans toute la garnison il n'y avoit pas de corps sur lequel la Reine douairière & ses partisans pussent mieux

mieux compter pour appuyer l'exécution de ses projets, & le bal fournit la meilleure occasion de tout disposer en conséquence. La Reine sentit tout l'avantage de cet arrangement, & ne voulut pas le manquer. Elle convint de tout avec les conjurés, & elle attendit le moment d'exécuter, avec une mortelle impatience. Les heures s'écouloient trop lentement à son gré; d'un côté, elle voyoit s'approcher le moment d'une vengeance si ardemment désirée; de l'autre, en pensant à l'orage affreux qui alloit fondre sur elle, le caractère lâche de son fils, l'ardeur bouillante du Colonel Koller, la légèreté du Comte de Ranzau, le courage non éprouvé du Colonel Eichstadt; tout cela remplissoit son cœur de trouble & d'angoisse. Enfin, la nuit arriva, & le bal commença. On remarqua depuis, comme une chose sans exemple, que de tous les Ministres étrangers, celui d'Angleterre seul s'y trouva. La Reine Mathilde, sans aucune sollicitude,

se livra; avec l'abandon d'une entière confiance, aux dissipations que la circonstance offroit. A une heure après minuit elle dançoit encore, pour la clôture du bal, avec le Prince Friedrich. Les principaux de ses partisans avoient encore l'honneur de faire la partie du Roi; dernière jouissance de ces infortunés! Le bal finit, chacun alla se coucher; cependant on préparoit à la Reine régnante & à son parti le plus affreux réveil.

Trois heures sonnerent, c'étoit le signal de l'exécution de la conjuration. Un profond silence régnoit dans tout le château; le Colonel Koller va à la grande garde, prend avec lui les Officiers, les mène au corps-de-garde du Château; il leur déclare que le Roi l'a chargé d'arrêter la Reine régnante & ses partisans, & leur ordonne de le suivre chez la Reine douairière. L'effroi d'un ordre si grave, l'air imposant du Colonel, la dignité qu'il donnoit à son maintien, le sang-

froid, le ton artiftement affecté avec lequel il prononça ce peu de mots, étourdirent tellement tous ces Officiers, qu'aucun d'eux ne demanda l'exhibition de l'ordre du Roi. Si un seul d'entr'eux eût eu la présence d'esprit de faire cette demande toute naturelle, pour lors, le Colonel confondu & convaincu du plus infâme mensonge, n'eût plus été aux yeux de ses Officiers un fidele sujet, mais un conjuré coupable. Leur devoir auroit été de s'assurer de sa personne, & le coup étoit entièrement manqué. Mais Koller fut aussi heureux que hardi; il se rendit avec son escorte chez la Reine douairiere. Le Prince Friedrich, le Comte de Ranzau (XII), & le Secrétaire-privé du Prince Friedrich, un certain Guldberg (ci-devant Maître d'écriture), qu'on avoit employé à mettre sur le papier tout le plan de la conjuration, & dresser l'ordre d'arrêt, entrèrent en même-tems dans son appartement. Pendant ce tems-là, le Colonel Eichstade

faisoit prendre les armes à ses dragons ; les postoit autour du château , pour empêcher que personne n'entrât , & pour recevoir les prisonniers. Les différens rôles furent bientôt distribués. Le Comte de Ranzau fut chargé d'arrêter la Reine, & le Colonel Koller le Comte de Struensée. Quant au Comte de Brandt , au frere du Ministre & aux autres partisans de la Reine , ce furent de simples Officiers qui eurent commission de s'assurer également de leurs personnes. Koller courut à l'appartement du Comte de Struensée ; les Officiers se partagerent ; la Reine douairiere , le Prince Friedrich , le Comte de Ranzau , & le Secrétaire Guldberg , qui guidoit leurs pas à la lueur d'une bougie, se rendirent à la chambre à coucher du Roi. La porte étoit fermée, & aucune des clefs dont on s'étoit muni , ne pouvoit l'ouvrir ; les instans étoient précieux , on ne vouloit pas en perdre un seul. Ranzau court au lit du valet-de-chambre de service , fait grand bruit ,

prend l'air effrayé, & lui ordonne, en mots entrecoupés, de venir auprès du Roi. Ce valet court vers son maître, & trouve la Reine & le Prince Friedrich avec Ranzau; on lui ordonne d'ouvrir la chambre du Roi; l'heure indue, les personnes qu'il voit, le trouble, l'agitation extraordinaire qu'il remarque en elles, tout lui est suspect; il refuse ce qu'on lui demande. L'embarras de la Reine est inexprimable; ce Prince tremble, Ranzau & Guldberg qui, de frayeur, laisse tomber la lumière, n'ont pas le courage de prendre de force la clef au valet-de-chambre; c'étoit un homme vigoureux & résolu, puis on ne vouloit pas faire de bruit. On chercha donc à l'effrayer, on lui conta que tout le peuple s'étoit révolté, que les rebelles vouloient entrer de force dans le château, que la garde ne pouvoit résister à leur fureur, que la vie du Roi étoit dans le plus grand danger, & qu'il n'y avoit pas un moment à

perdre pour le sauver. La Reine & le Prince parurent fort inquiets pour le Monarque. Le valet-de-chambre est ému, il s'effraie lui-même, & la promesse d'une bonne récompense achève de donner la dernière impulsion à sa volonté chancelante. Il se rend, & introduit la Reine avec sa suite, dans l'appartement du Roi qui dormoit. On arrache avec violence les rideaux de son lit, il s'éveille en sursaut, il s'effraie; Ranzau lui annonce malheur, désastre, il offre à son imagination mille images plus lugubres les unes que les autres; ses paroles trompeuses portent avec elles la crainte & l'effroi; elles peignent un peuple soulevé, révolté contre l'autorité du Roi & celle de Struensée, qui a juré leur perte qui, par ses cris, demande vengeance, à qui il faut des victimes pour l'appaiser, & qui est prêt à se livrer à tous les excès si on ne les satisfaisoit pas. Quel malheur! — où fuir? — s'écrie

avec la voix la plus angoissée, le Roi effrayé. Au secours, ---- sauvez-moi, ---- que faire ? ---- signer cet ordre, cria Ranzau, en redoublant d'ardeur, & je sauve mon Roi, son palais & son peuple. Le fatal papier étoit déjà sur la table de nuit du Roi (c'étoit Ranzau qui lui avoit tendu ce piège), & la Reine douairière, tenoit déjà la plume cruelle qui devoit tracer l'arrêt des victimes de sa vengeance. Le Roi prend froidement la plume, & la rejette avec violence dès qu'il voit sur le premier papier le nom de sa Machilde. Il sembloit que ce nom, jusques-là si indifférent pour lui, rendit à son esprit l'énergie qu'il avoit perdue depuis si longtemps, il veut à toute force se lever, & de force on l'en empêche. Un nouvel orage vient fondre sur lui. Ranzau entasse de nouveau les mensonges les plus effroyables; voilà le peuple aux portes du château, le fer & le feu à la main, la rage dans le cœur; il n'y a plus de

salut. Dans un moment le château sera la proie des flammes; dans un moment le Roi va être la première victime de la multitude furieuse. L'esprit foible du Monarque ne peut résister à ce nouvel assaut, la frayeur le subjugue, ses pleurs coulent, la main tremblante dans laquelle il se trouve déjà une plume sans qu'il en sache rien, signe l'ordre qui est devant lui, & Ranzau vole en hâter l'exécution?

Cependant le Colonel Koller s'étoit rendu chez le Comte de Struensée sans attendre l'ordre du Roi pour l'arrêter. Il laissa dans l'antichambre les Officiers qui l'accompagnoient, & entra seul dans l'appartement du Ministre Struensée, qui s'éveilla au bruit que le Colonel fit en entrant; il le reconnut avec surprise & avec effroi, lui demanda en quelle qualité il venoit chez lui à une heure aussi indue, Vous allez voir, lui répondit brutalement le Colonel; levez-vous; & en même-tems il le prend au collet,

& le secoue jusqu'à le mettre entièrement hors de lui-même. Le foible Struensee se déconcerra tout-à-fait, céda à la force, & fut emmené à la Citadelle, dont on avoit déjà préparé la prison pour le recevoir lui & ses amis. Si l'infortuné eût seulement eu plus de courage; qu'il eût, par la moindre résistance, obligé les Officiers de la suite de Koller d'entrer dans sa chambre, & que là, en leur présence, il eût exigé que le téméraire Colonel exhibât l'ordre du Roi, pour lors Koller n'eût pas été aussi heureux cette fois qu'il venoit de l'être au corps-de-garde, & auroit peut-être été lui-même victime de son audace & de sa témérité. Le frere aîné de l'infortuné Ministre, le Comte de Brandt, le général Gobler & sa femme, le Colonel Falkenschiold, le Médecin ordinaire, Berger, le général Hude, Commandant de la ville, le Baron de Bulow, le Secrétaire d'Etat Joga, & quelques autres partisans de Struensee furent l'un

après l'autre, & dans le plus profond silence, conduits dans différentes prisons. Il restoit encore à exécuter le plus affreux de ces coupables attentats. Le Comte de Ranzau, avec le Colonel Eichstadt & divers Officiers, se rendit à l'appartement de la Reine régnante. Elle entend du bruit dans son antichambre, & appelle ses femmes; elles accourent, la Reine voit sur leur visage la pâleur de l'effroi; elles restent muettes & comme sourdes à ses questions. La Princesse alarmée se leve & veut apprendre la cause de leur trouble; enfin l'une d'elles lui dit, que le Comte de Ranzau est dans son antichambre, avec quelques Officiers, & demande à entrer de la part du Roi. Ranzau de la part du Roi! s'écria-t-elle: vite, qu'on courre chez Struensée: — on lui répond qu'on s'est déjà assuré de sa personne, qu'il est arrêté. Trahis! perdus! à jamais perdus! s'écrite-elle avec la douleur la plus vive: pourtant — qu'ils entrent: les traitres!

qu'ils entrent. Je suis prête à tout. — Elle s'avance d'elle-même au devant d'eux à demi-habillée & sans se déconcerter. Ranzau lui adresse la parole, & lui lit l'ordre du Roi. Elle l'écoute avec fermeté & sans réplique, & veut le lire elle-même. Ranzau lui tend le papier; elle le lit d'un bout à l'autre, sans faire appercevoir le moindre effroi; le jette à terre avec mépris, & s'écrie: je reconnois bien là les traitres & le Roi. Ranzau la prie de se conformer aux ordres du Roi: ses ordres! répond-elle, avec un rire moqueur; ses ordres! dont lui-même ne fait pas un mor, & que la plus lâche perfidie a surpris à son imbécilité. Non! à de pareils ordres une Reine n'obéit pas. Ranzau insiste, & lui dit, que la commission dont il est chargé, ne souffre pas le moindre délai. Avant que je n'aie vu le Roi, s'écrie-t-elle, on n'exécutera pas un tel attentat contre ma personne; qu'on me laisse aller vers lui: je dois, je veux lui parler. Elle

avance quelques pas vers la porte ; Ranzau la retient , il n'est plus maître de son impatience ; il change ses prières en menaces. Malheureux ! lui dit-elle , tout hors d'elle-même : est ce-là le ton d'un sujet vis-à-vis de sa Souveraine ? vas , le plus traître des hommes ! le plus infâme ! tu n'es pas capable de m'inspirer de la crainte. Le fier Ranzau s'aigrit , il fait à ses Officiers un signe de la plus sinistre signification. Le plus osé d'entre eux s'avance , & veut saisir la Reine ; elle s'arrache de ses mains , & crie , au secours , de toutes ses forces. Mais personne ne vient. Seule contre des gens armés , enflammée de colere , entraînée par le désespoir , cette infortunée Princesse court à une fenêtre , l'enfonce avec violence , & veut se précipiter. Un Officier la retient ; c'est alors que sa fureur ne connoît plus de bornes , elle le saisit aux cheveux , le terrasse ; elle lutte contre un second avec le même courage , la même vigueur. Un spectacle si tou-

chant , si effroyable , qui auroit fait tomber le poignard des mains d'assassins même , ne fit pas la moindre impression sur Ranzau & son escorte. Ils réunirent leurs efforts cruels contre cette généreuse Princesse. Elle tomba enfin épuisée de forces , sans respiration , & presque sans connoissance dans les bras d'un Officier. Quand elle revint à elle , & qu'on vit qu'elle n'étoit plus en état de résister à la force de ses cruels ennemis , on l'obligea de s'habiller dans une chambre voisine , & Ranzau assez lâche , assez impudent pour la braver encore par les expressions les plus outrageantes , la fit monter dans une voiture , qui la mena à la Citadelle de Cronenburg. Un Capitaine de Cavalerie , nommé Cartenschiold , & un autre Officier , encore d'un moindre grade monterent après elle dans la voiture. Le premier garda tout le tems l'épée nue à la main, la quatrième place fut occupée par une des dernières femmes du service de la Reine. Etrange compagnie pour

une Reine. Voilà cette infortunée Princesse livrée non pas seulement au malheur, mais encore au mépris le plus amer & à la cruauté la plus raffinée. Cela alla jusqu'à chercher parmi les personnes de sa maison celles qui pouvoient lui déplaire, pour les charger spécialement de la servir à Cronenburg. Trente dragons entouroient la voiture où étoit la Reine, une autre suivoit, dans laquelle étoient la petite Princesse Louise, une Dame d'honneur. Accablée de douleur, la Reine garde le plus profond silence. La vue du château de Cronenburg l'arrache tout d'un coup de cette espece de stupeur. Grand Dieu ! s'écrie-t-elle avec feu, ç'en est fait de moi. mon Roi m'abandonne. Voilà les plaintes de son cœur rempli d'amertume, & elle succombe sous le poids de sa douleur. Ses genoux plient, elle tombe sur l'escalier, on la porte, on la traîne dans son appartement; elle voit un lit, elle recule. Loin, loin d'ici, dit-elle, il n'y a pas de repos pour

les malheureux , plus de repos pour moi. On la met dans un fauteuil. Des soupirs entrecoupés sortent avec peine de sa poitrine oppressée ; tout son corps paroît accablé par la douleur , elle trouve enfin des larmes. Dieu soit loué ! dit-elle , avec une ferveur touchante , c'est de toi seul , grand Dieu ! que vient la consolation , ce seul bien que mes ennemis ne puissent pas m'arracher. Elle entend la voix de sa fille , elle vole à elle ; & toi aussi , tu es ici , innocente & chere créature ! ta pauvre mere n'est donc pas tout-à-fait malheureuse ? Déjà elle tient dans ses bras cet enfant chéri ; déjà mille & mille baisers se mêlent à un torrent de larmes bienfaisantes qui inondent ses joues. — Cette délicieuse extase dérobe quelques instans au chagrin. — Si elle eût pu seulement rester toujours dans cette douce extase !

La Reine douairiere & le Prince Friedrich ne quitterent pas le Roi , avant d'avoir avis que la Reine étoit arrêtée &

emmenée. Ils craignoient qu'un moment de sensibilité ou d'irrésolution de la part du Comte de Ranzau, ne fît manquer tout d'un coup tout le plan de leur vengeance. Ils ne savoient que trop que si le Roi seulement voyoit la Reine, sa colere, qu'ils avoient eu tant de peine à exciter, retomberoit sur eux-mêmes; personne n'avoit, autant que cette jeune Princesse, le don d'émouvoir, & le Roi haïssoit de tout son cœur sa belle-mere & son demi-frere. On trouva après cela qu'il étoit nécessaire de tromper le peuple, de faire jouer sous les yeux du Roi des scenes, dont le but étoit de l'étourdir & de le convaincre que tout ce qui s'étoit passé combloit les vœux de la Nation entiere. Cela ne coûta pas beaucoup de peine. La nouvelle effrayante des coups d'autorité qui venoient d'être frappés à la Cour & ensuite dans la ville, ne fut pas plutôt répandue, que la populace inonda les rues, plus par curiosité que par faveur, plus disposée à la débauche

débauche qu'aux clameurs, sans pitié pour les opprimés qui lui déplaisoient, sans affection pour les vainqueurs qu'ils n'avoient jamais aimés, ils s'attroupoient comme des essaims sauvages, se portoiens de côté & d'autre, sans savoir proprement ce qu'ils devoient faire. Des bouteux payés se partagerent parmi ces bandes errantes çà & là, en réunirent plusieurs ensemble, & les menerent enfin devant le château. Le Roi, la Reine douairiere & le Prince Friedrich parurent sur un balcon. Des voix payées poufferent un cri de joie, & des matelots apostés y mêlerent leurs brutales acclamations. On entendit les noms de Friedrich & de Juliane, mais on n'entendit pas le peuple les répéter. La scene étoit froide & inanimée. A un autre endroit, il s'en passoit une autre plus conforme au goût de la populace, plus faite pour l'occuper. Pas loin du château étoit la maison d'un particulier, grande & arrangée avec magnificence & goût pour des

assemblées , des bals publics & toutes
 sortes de fêtes. Struensée avoit donné
 le plan de cette maison , & le Roi avoit
 fourni du trésor l'argent nécessaire pour
 l'exécuter. Les matelots effrénés profi-
 terent de la circonstance de fermenta-
 tion générale, enfoncerent les portes ,
 fondirent dans la maison , & pillèrent
 tout ce qui leur tomba sous la main ;
 le peuple les suivit , entra en foule ,
 emporta les chaîses , les tables , arracha
 les tapisseries & se livra à tous les excès
 possibles. Cette scène , toute brutale
 qu'elle étoit , se passa pourtant avec une
 sorte de tranquillité bien extraordinaire ,
 on n'entendit ni injures , ni juremens ;
 chacun emportoit paisiblement chez lui
 tout ce qui , dans le pillage , lui étoit
 tombé en partage ; aucune garde ne
 se mit en devoir de rétablir le bon ordre.
 Cette indulgence n'échappa pas au peu-
 ple , & l'encouragea à de nouveaux
 excès ; il courut d'une maison de dé-
 bauche à une autre , se porta en foule

partout où il put entrer, vola tout ce qu'il put, & vuida entierement diverses maisons. Ce tapage, cette fermentation répondoit trop bien aux vues des auteurs de la révolution, pour qu'on cherchât à les arrêter. On en tira bon parti pour échauffer les esprits, & pour donner à ces affreux excès l'air d'être l'affaire de toute la Nation; c'est sur tout aux yeux du Roi qu'il falloit leur donner cette apparence. A midi, au milieu du tumulte & de la cohue d'un peuple frénétique, à travers les excès les plus indécens, l'infortuné Monarque fut forcé de se remontrer au public, revêtu de ses habits les plus riches, couvert de ses joyaux, dans une voiture de gala, attelée de six chevaux, dans l'odieuse société de son demi-frere, de rouler dans toutes les rues, & d'être pendant tout ce temps témoin d'un spectacle deshonorant pour lui, pour son autorité, pour sa Majesté & pour la dignité de toute la Nation. Quelques

canailles gagées firent semblant de vouloir traîner sa voiture ; le Roi regardoit tout fixement , & en ricanant , & le Prince Friedrich s'efforçoit de faire à tout le monde des signes de bienveillance & de protection. Pendant ce tems-là la Reine étoit occupée à calmer l'étonnement des personnes attachées à la Cour , & à tâcher de convaincre le public de la Cour , de la nécessité de la révolution qui venoit de se faire , & des actes d'autorité qui l'avoient accompagnée. Elles les prenoit tous l'un après l'autre en particulier , & n'oublia rien pour leur peindre la pureté de ses intentions , la droiture de ses sentimens pour le Roi & son zèle pour le bien de l'Etat. Elle témoigna à chacun le plus vif désir d'être à même de lui donner des preuves de sa bienveillance , & le quitta avec l'assurance la plus forte , qu'il trouveroit toujours en elle une protectrice , une amie.

Ces expressions flattées de bonté, ces témoignages de bienveillance donnés avec effusion de cœur, étoient tellement mêlés avec le sentiment, qui avoit constamment germé en elle, d'un pouvoir, désormais prépondérant, avec la jouissance orgueilleuse d'une ambition satisfaite, que tout le monde pénétra ses véritables sentimens. On vit qu'elle alloit être désormais la source de toutes les grâces; on vit l'autel où devoient s'immoler à l'avenir les victimes de la faveur & du despotisme; & il étoit trop tard pour résister à une puissance qui venoit de s'élever par la victoire la moins prévue. Un seul homme, plus grand par son caractère que par son rang, plus exercé aux vertus tranquilles d'un Citoyen qu'aux intrigues de Cour, osa rappeler le Comte de Bernstorff au souvenir de la Reine, dont le cœur lui paroissoit susceptible de tout sentiment noble; il osa même former des vœux ardens pour qu'un Ministre de tant de mérite fût rappelé sur la

théâtre du Gouvernement ; mais un changement soudain sur le visage de cette Princesse, quoiqu'elle cherchât à le cacher, le ton froid & composé de sa réponse, ne fit que trop clairement comprendre à ce galant homme, que la noble simplicité de son cœur l'avoit bien induit en erreur.

Ce jour de trouble & d'effroi, on n'oublia rien de ce qui pouvoit tracer d'une manière avantageuse aux yeux du peuple les grands événemens arrivés à la Cour. La religion même fut mise en jeu pour aveugler le peuple sur ce qui s'étoit passé, & cela d'une manière peu séante à sa grandeur, à sa dignité. Mais cette conduite coupable fit connoître les principes d'après lesquels avoient agi les auteurs de la conjuration. On fit des prières publiques ; les voix gagées de prêtres criminels mêlerent aux louanges de l'Être suprême les mensonges payés de la calomnie. On accusa publiquement un membre malheureux de la Société des

plus affreux desseins contre son Chef. Struensée fut déclaré régicide, & le peuple trompé remercia Dieu d'avoir sauvé le Monarque d'un danger qui n'avoit jamais existé; le nom de la Reine régnante fut, sans ordre du Roi, omis dans les prières publiques; & il fallut que cette même Reine régnante fût calomniée de la manière la plus noire & la plus fausse, dans le sanctuaire même de la vérité, que dans toutes les chaires elle fût déclarée ennemie du repos & de la félicité publique. Pour exercer contre elle une basse vengeance, on oublia jusqu'à la majesté du lieu, où l'on parloit d'elle; pourquoi s'en étonner? Le fanatisme & l'intérêt étoient conjurés contre elle, & ces deux passions ne connoissent pas les bornes de la modération. La nuit vint, & avec elle l'heure de la réflexion, moment redoutable pour quiconque a sujet de dérober ses actions à l'examen public. On ne négligea pas cette consi-

dération ; on imagina de distraire le peuple en faisant illuminer la ville ; cela produisit son effet sur la populace. La foule erra long-tems çà & là ; ses cris bruyans furent donnés pour des cris de joie , mais peu de personnes s'y tromperent. A la Comédie , le signal de cris de de joie fut donné , mais foiblement répété. Le peuple qui , pour lors , n'étoit pas gai , & qui , de long-tems encore , ne fut pas tranquille , prit , quelques jours après , au théâtre de la Cour la part la plus vive à une scene (XIII) qui n'étoit en elle-même que risible , mais qui , par un hasard malheureux , devint bientôt sérieuse , & montra bien que les esprits étoient dans la plus grande fermentation , & qu'on avoit peu sujet de compter sur les dispositions du peuple.

Le lendemain de la révolution fut consacré à récompenser ceux qui avoient joué un rôle dans les événemens de la veille , à prendre les premiers arrange-

mens à l'égard des victimes de la vengeance triomphante, & à faire quelques dispositions qui avoient pour but de déguiser encore plus & de consolider ce qui avoit été fait. Le Comte de Ranzau obtint l'Ordre de l'Eléphant, & la place de Général de l'infanterie, Koller fut décoré de l'Ordre de Dannebrog, élevé au grade de Lieutenant - Général & anobli. On ajouta à ce nom celui de *Banner*, qu'avoit autrefois porté une ancienne famille Danoise, pour lors éteinte. Eichstadt fut fait Lieutenant - Général, & tous les Officiers qui avoient eu part à l'exécution de la conjuration, avancés d'un grade. Le Comte de Osten reçut ordre de mettre les scellés sur tous les papiers & effets des personnes arrêtées, & de s'en assurer. Schumacher, qui ci-devant sous Struensée avoit été démis de la place de Secrétaire de Cabinet du Roi, fut rappelé, & nommé pour assister le Comte de Osten dans l'exécution de cette commission. Une autre

disposition, la plus essentielle de toutes ; la source des autres , suivit de près ces premiers arrangemens, & fit tomber toute l'autorité Royale dans les mains du Prince héréditaire Friedrich , & de sa mere.

Ce moment décisif pour le sort du Roi , & pour la forme que prit ensuite le Gouvernement du Royaume , est trop intéressant , pour négliger de peindre ici les personnes qui furent en profiter pour s'élever au plus haut degré de considération , & à l'influence la plus puissante sur toutes les affaires de l'Etat.

Le Prince Friedrich n'a reçu de la nature aucun autre avantage que celui de la naissance ; il a un extérieur désagréable, nul esprit & le cœur faux. Il s'efforce de réparer la disgrâce de son physique , par une parure outrée , de masquer son manque de lumieres , sous la froide réserve de la hauteur , & de cacher son caractère dur , sous les expressions les plus recherchées de bienveillance. Mais il n'atteint son but dans aucun de ces

points. Il est craintif & irrésolu, extraordinairement fier & dédaigneux vis-à-vis de ceux dont il ne craint rien; bas & rampant avec ceux qui lui résistent. Le peu de connoissance qu'il a des affaires, est le fruit de sa mémoire, & non de son esprit. Huldberg l'exerce toujours d'avance au rôle qu'il doit jouer dans le conseil d'Etat. Ce Prince récite péniblement & sans assurance ce que lui a soufflé Guldberg. La moindre objection d'un Ministre lui fait perdre le fil de ce qu'il propose, & pour peu qu'on insiste sur cette objection, il se déconcerte tout-à-fait. Froid à l'égard du mérite, souvent même il en est envieux; il s'aigrit pour la moindre chose, il est vindicatif, détestant le Roi, ingrat envers sa mere, indifférent & jaloux envers sa femme. Voilà le Prince qui devint le Chef d'un nouveau Conseil d'Etat, qui fut nommé Conseiller intime du Cabinet, & qui va désormais regler à son gré toutes les affaires de l'Etat.

Le vieux Comte de Thott, le Baron de Scakbathlou (qui fut rappelé de ses terres), le Comte de Osten, le Comte de Ranzau, & le Général Eichstadt furent nommés Membres de ce Conseil. On procéda également à la formation d'un Conseil pour le Département de la guerre, qui fut composé de Ranzau, Eichstadt & Koller-Banner. Le Comte de Osten invita les Ministres étrangers à se rendre chez lui, leur communiqua les changemens opérés à la Cour, & leur déclara, au nom du Roi, que ces événemens ne regardoient que la famille royale & l'intérieur du Royaume, & n'auroient aucune influence sur les dispositions de son maître envers les autres Cours.

Tous reçurent cette déclaration avec les remerciemens les plus froids, & du ton de la plus grande réserve. En effet, un galant homme eût-il été capable de témoigner d'autres sentimens sur ce qui s'étoit passé? Le Ministre d'Angleterre

se conduisit dans une circonstance aussi critique , avec toute la dignité & toute la prudence qu'on pouvoit attendre d'un homme de poids comme lui , d'un homme aussi sage. Toutes ses démarches furent marquées au coin d'une modération & d'une discrétion , que tout le monde admire encore à Copenhague , & auxquelles on donne des louanges unanimes. Il vit sur le champ jusqu'ou s'étendoit son pouvoir , & il fit avec zèle & fermeté tout ce qu'il put pour la sûreté de la Reine. Sa déclaration au Comte de Osten fut noble & précise : il lui signifia , du ton le plus sérieux & le plus important , qu'on eût à respecter la personne sacrée de la Reine Mathilde , & menaça du ressentiment le plus vif de sa Cour , si l'on se permettoit d'exercer contre elle la moindre violence. Il dépêcha tout de suite un courier à Londres , pour informer de tout le Roi son maître , resta constamment chez lui , & ne parut à la

Cour, que lorsque la bienséance l'exigea.

Pendant ce tems-là la Reine infortunée étoit seule, abandonnée, rongée de chagrins, & tourmentée des inquiétudes les plus affreuses sur son propre sort; ses pleurs, la vue de sa fille qu'elle avoit sans cesse sur ses genoux, & la triste jouissance de pouvoir se livrer à sa douleur, sans craindre des témoins importuns, étoient sa seule consolation. Ce ne fut que le troisieme jour que ses femmes tremblantes pour sa vie purent obtenir qu'elle prît quelque nourriture, & qu'elle se couchât. Cette Princesse étoit déjà oubliée de son époux. La Reine douairiere & le Prince Friedrich, qui ne quittoient le Roi que le moins possible, cherchoient à l'entretenir dans ces dispositions. Ils n'étoient pourtant pas sans inquiétude, & sans crainte qu'au moment où on s'y attendroit le moins, il ne lui prît, aussi bien qu'une de ses autres fantaisies, une idée de com.

passion pour la Reine , & que dans un tel moment il ne donnât secrètement des ordres qui leur suscitassent beaucoup d'embarras. Mais ce qu'ils redoutoient bien plus encore , c'est qu'il ne se trouvât quelqu'un d'assez hardi & d'assez heureux (comme ils l'avoient eux-mêmes été) pour extorquer de pareils ordres du Roi , & les livrer au même sort dans lequel ils avoient précipité leurs ennemis. Leur usurpation sur l'autorité royale étoit déjà poussée trop loin , pour ne pas tenter tout ce qui pouvoit contribuer à leur sûreté. Ils firent passer au Gouverneur de Cronenburg une instruction portant que tous les ordres (qu'il pourroit recevoir , relativement à la Reine Mathilde) , dans le cas où ils seroient simplement signés du Roi , devoient rester sans exécution & être renvoyés au Conseil d'Etat , & qu'il ne devoit regarder ces ordres comme valables , qu'autant qu'ils seroient revêtus du seing ordinaire des Membres

du Conseil qui étoient chargés de cette fonction. Une ordonnance si extraordinaire , & si publiquement attentatoire à la majesté du Roi , fut généralement expédiée à tous les corps civils & militaires , à tous les Tribunaux & Bailliages , relativement à tous les ordres que le Roi pourroit donner, (XIV.) on chercha à la couvrir du prétexte de prévenir que quelque téméraire n'imaginât de contrefaire la signature du Roi, pour en faire un abus coupable. N'étoit-ce pas insulter d'une manière bien audacieuse à cet infortuné Monarque ? pouvoit-on l'avilir davantage aux yeux de toute sa Nation ? On crioit contre l'autorité absolue de Struensée ; mais il n'avoit pas été si loin ; jamais il n'avoit appris à des sujets à mépriser la signature de leur Roi ; pendant toute son administration , cette signature du Roi étoit demeurée constamment le sceau public des loix , des ordonnances , des ordres. Mais ici la Majesté se trouvoit

voit blessée dans ses droits les plus sacrés, & dépouillée de tout son lustre, de toute sa force. On ne peut assez s'étonner de l'imprudence qui fit entreprendre une opération si dangereuse, & du bonheur avec lequel on la mit à exécution. Cela nous offre une image frappante du caractère indifférent de cette Nation, & du peu de cas qu'elle fait de son Roi. Un coup plus hardi & en même temps plus d'accord aux yeux de l'univers, avec la majesté du trône & la dignité de la Nation, eût été de déclarer publiquement & formellement le Roi incapable de manier le gouvernail de l'Etat, & de confier solennellement la Régence au Prince Friedrich, comme tuteur, indiqué par les loix, du Prince Royal mineur. Mais sans entrer dans les difficultés d'une telle entreprise, cela eût fourni à la Noblesse l'occasion d'user du privilege déjà reconnu de partager la Régence avec les Régens ou Tuteurs nommés

par les loix, & cela ne s'accordoit pas avec les vues despotiques de la Reine Juliane & du Prince Friedrich; c'est d'ici qu'on peut voir le vrai & unique but de la révolution, & se convaincre par là que le Roi étoit tombé d'une tutelle, dont les apparences étoient fauvées, dans un asservissement qu'on ne se donna pas une seule fois la peine de dissimuler.

XX Cependant on nomma neuf Commissaires pour entendre juridiquement les personnes arrêtées. Le Comte de Struensée, son frere, & le Comte de Brandt; furent chargés de chaînes; le Colonel Falkenschiold fut mis dans une prison étroite & humide, où, jusques-là, on n'avoit enfermé que des matelots. Il lui prit des convulsions qui mirent sa vie dans le plus grand danger. On demanda au Prince Friedrich la permission de le transférer dans une prison moins malsaine, mais il la refusa, ajoutant, avec un rire moqueur : quand on a fait la

guerre aux Turcs, on doit être en état d'endurer un pareil traitement. (XV) Le vieux Général Gude, Commandant de Copenhague, qu'on n'avoit enfermé que dans la crainte qu'il ne fît prendre les armes à la garnison, fut remis en liberté, & Mme. de Gohler, transportée de la citadelle dans sa maison qui lui fut donnée pour prison. Nombre de personnes, de rangs différens, furent bannies, les unes du Royaume, les autres seulement de la Capitale. On doubla la garde auprès des autres prisonniers, & la commission commença l'examen des papiers qu'on avoit trouvés dans leurs maisons. Ce ne fut qu'alors que le Ministre d'Angleterre reçut les premiers ordres de sa Cour; on ne remarqua pas en Danemarck la moindre inquiétude à ce sujet; on se flatta que, quelque vif que fût le ressentiment du Roi d'Angleterre, de la maniere dont la Reine étoit traitée, la Nation angloise ne s'en mêleroit pourtant pas, & qu'ainsi il n'en résulteroit

rien de dangereux pour le Danemarck. Ce Ministre reçut dans le même tems une lettre du Roi son maître pour le Roi de Danemarck. Autant qu'on peut juger de cette lettre & des ordres donnés au Ministre, la Cour de Londres témoigna la plus vive douleur de tout ce qui s'étoit passé, mais son mécontentement n'alla pas jusqu'aux menaces; elle laissa le Roi son maître décider du sort de son épouse, exigea seulement que dans la maniere de la traiter, on ne négligeât aucun des égards dus à sa naissance & à sa dignité, & approuva d'ailleurs la conduite de son Ministre. M. de Keith déclara pour lors au Comte de Osten qu'il avoit ordre de quitter Copenhague, du moment qu'on prononceroit le divorce de la Reine. Cette menace ne fut pas capable d'apporter le moindre changement aux desseins de ses ennemis; déjà ils avoient pris définitivement la résolution cruelle, qui devoit décider de sa destinée; on avoit besoin d'un tribunal pour

prononcer son jugement , mais non pas pour régler son sort. Ses ennemis étoient trop acharnés pour user de ménagemens , trop insensibles pour la plaindre , & trop heureux pour avoir rien à craindre. Il fut seulement résolu que le procès personnel de la Reine seroit séparé de celui des autres prisonniers, discuté dans le secret , & que les actes y relatifs seroient communiqués à la Cour d'Angleterre.

On entama alors sérieusement l'affaire des prisonniers , mais il seroit aussi fastidieux qu'inutile de faire ici le détail de toutes les procédures juridiques. Cependant, avant de faire le récit de la manière dont fut terminé en dernier ressort & sans appel ce grand procès , il est bon de commencer par quelques réflexions sur le chef d'accusation , qu'après un travail long & pénible on intenta enfin contre les Comtes de Brandt & de Struensée. Si j'interromps par-là le fil de l'histoire , c'est uniquement pour répandre sur ce qui suit , d'autant plus

de jour. Le jugement que prononça la Commission, nommée à l'effet d'entendre tous les prisonniers, décida non-seulement du sort de Struensée & de Brandt, mais encore de celui de leurs partisans & amis. Pour punir ces derniers avec une apparence de justice, il falloit convaincre leurs protecteurs d'un crime assez énorme, pour que ce fût un crime d'avoir été seulement lié avec ces deux hommes. On n'épargna donc aucune peine pour amonceler des accusations contre ces deux Comtes, & y trouver matière à une plainte qui emportât peine de mort. Eux & leurs amis furent, à diverses reprises, interrogés, & longtemps entendus. Le Comte de Struensée manqua bientôt de fermeté ; mais le Comte Brandt, & le Médecin ordinaire Berger, montrèrent toujours un esprit tranquille, & une conduite supérieure à toute crainte. Tous ceux qui avoient eu quelques liaisons avec eux, furent entendus juridiquement, & l'on recher-

cha, avec autant d'empressement que de peine, toutes les preuves possibles contre eux. Il en résulta des accusations fausses, de graves, de ridicules contre eux & leurs amis, & enfin ces accusations aboutirent à une Sentence qui doit couvrir à jamais de honte tous ceux qui y ont eu part.

Les principaux points du chef d'accusation contre Struensée étoient,

1°. Un dessein abominable contre la personne sacrée du Roi;

2°. Le projet de forcer le Roi de renoncer au gouvernement de l'Etat;

3°. Un commerce avec la Reine;

4°. La maniere dont il avoit élevé le Prince Royal;

5°. Le pouvoir énorme & l'autorité sans bornes qu'il avoit acquis dans les affaires de l'Etat;

6°. La maniere dont il s'étoit comporté dans l'administration de ces mêmes affaires. — Les deux premiers points étoient sans fondement; aussi n'osa-t-on

pas les insérer dans le résumé général d'accusations que le Fiscal général Wivet dressa contre lui. Le bon sens seul rejette ces deux accusations. Struensée auroit été le plus simple & le plus insensé des hommes, s'il eût formé le moindre dessein contre la personne ou contre l'autorité du Roi; c'étoient les seuls soutiens de sa grandeur, ce n'étoit qu'à l'ombre de la personne & de l'autorité du Roi qu'il faisoit trembler ses plus grands ennemis. — Mais pourquoi s'arrêter à de pareilles preuves? Quiconque compare les circonstances de la révolution avec ces accusations, en démêlera bientôt le fond & le but. Le peuple étoit encore froid & indifférent; de pareils bruits devoient l'exciter, & rien n'étoit capable de donner à ces bruits un air de vérité plus frappant & plus de poids, que si la Commission, nommée pour juger Struensée, faisoit durer quelque tems l'instruction du procès, & y procédoit de manière à faire parvenir ces

bruits à la connoissance de tout le monde. Qui veut persuader la multitude doit l'étourdir. — Les Juges adroits de Struensée surent bien mettre à profit ce principe de politique, pour exciter de plus en plus le peuple contre lui.

Le troisieme point de l'accusation est bien le seul sur lequel Struensée pouvoit paroître coupable aux yeux de la Justice. Cet homme infortuné, accablé sous le poids de la douleur, effrayé de la menace des plus crues tourmens, embrouillé par les questions insidieuses qu'on lui faisoit, peut-être même séduit par l'espoir qu'il lui restoit encore un moyen unique de salut, savoir, d'impliquer dans son affaire la Reine Mathilde, fit, dans l'interrogatoire du 21 Février, avec le trouble d'un esprit angoissé, un aveu qui compromettoit extraordinairement Sa Majesté, & qui répandoit une triste lumière sur une certaine époque de sa vie. Cet aveu fut un nouveau crime, qui souleva contre lui toutes les ames nobles ; mais

dans l'état d'anxiété où étoit son esprit ; il n'étoit plus capable de grandes actions, ni d'une conduite ferme. L'éducation du Prince Royal (pour laquelle Struensee méritoit récompense & non pas punition) lui fut imputée à crime dans le quatrième article de l'accusation ; effet ordinaire du préjugé ! Cependant , quand même un préjugé seroit général , né avec nous , vieilli avec nous , tout homme sage n'en devoit pas moins avoir la force de le secouer , au lieu de sacrifier sans cesse , avec un respect ridicule & une obstination invincible , la raison & la réflexion à l'usage qu'il a hérité de ses peres ; sans quoi chaque effor du génie devient nuisible & dangereux , chaque bonne institution , si elle est neuve , dégénere en abus ; chaque usage , même insensé & nuisible , pourvu qu'il soit ancien , demeure sacré , & l'humanité reste éternellement en proie à l'erreur & aux dangers qui la suivent. C'est une réflexion qu'on peut bien appliquer ici. La maniere

dont le Prince Royal avoit été élevé ;
 étoit effectivement neuve , & faite pour
 paroître singulièrement étrange à cette
 classe d'hommes , que leur paresse , ou
 un malheureux destin tient enchaînés aux
 opinions des siècles passés. Cette classe
 d'hommes est peut-être encore plus nom-
 breuse en Danemarck que dans beau-
 coup d'autres pays. Elle jugea ici sans
 réflexion , jeta un regard mécontent
 sur cette partie des actions de Struensée ,
 & éleva contre lui à ce sujet les plaintes
 les plus graves. Ses juges appartiennent
 à cette classe d'hommes bornés , si c'est
 d'après une conviction intime , qu'ils lui
 ont fait un crime de cette éducation ;
 mais ils appartiennent à une classe bien
 plus basse encore , s'ils ne l'ont fait , que
 pour entasser aveuglément contre lui
 tout ce qui avoit l'apparence d'un tort.
 Les principes sur lesquels portoit l'édu-
 cation du Prince Royal , paroissent fort
 raisonnables , & rien moins que con-
 damnables ou ridicules. (XVI.) La fuite

montra bien mieux encore combien ils étoient sages & solides. Avant qu'on eût adopté auprès de ce jeune Prince ce genre d'éducation, il avoit de la propension à tous les vices, il étoit foible, triste, paresseux, craintif, maladroit, maussade, obstiné, en un mot, le plus sot & le plus méchant enfant qu'on pût voir. Bientôt il devint aussi fort qu'on pouvoit l'espérer de sa constitution, il ne fut jamais malade, son inoculation réussit à merveille, il apprit à se passer de l'aide des personnes chargées de le servir, il devint alerte, adroit & avisé. Il perdit entièrement cette crainte imbécille, qui, dans les enfans, est toujours le triste fruit d'une éducation peu éclairée; il devint de plus en plus éveillé, actif, montra de l'application, & fit des remarques qu'on entend rarement d'un enfant de son âge. Ce récit simple & sans fard rend inutile toute autre réflexion. Une vérité appuyée sur de telles preuves est au-dessus de toute calomnie.

Le crédit & le pouvoir que Struensée s'étoit acquis, & la manière dont il avoit su se servir de l'un & de l'autre, soit dans l'administration des affaires de l'Etat, soit pour son avantage personnel, étoient les deux derniers articles de l'accusation intentée contre lui. Quiconque connoît ses ennemis, ne craindra pas d'avancer qu'il n'en est pas un seul parmi eux qui, dans une position aussi heureuse que la sienne, eût montré plus de lumières relativement aux affaires publiques, & moins d'égoïsme par rapport à son intérêt personnel. Le tableau que j'ai fait de son élévation subite, de ses vues pour mettre le Royaume sur un meilleur pied, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, des principes qu'il adopta en conséquence, & de tout le reste de sa conduite, est plus que suffisant pour le justifier entièrement de cette inculpation.

L'état de grandeur auquel Struensée s'étoit élevé, le pouvoir qu'il avoit acquis, étoient l'effet de la faveur dont

son Roi l'honoroit, de la confiance qu'il avoit dans ses talens. Ainsi cette accusation porte plus sur le Roi, que sur celui qui se trouvoit favorisé de ces marques de sa protection ; c'étoit dans la bouche des Juges de Struensée, une censure téméraire, & peu décente à des sujets de la conduite du Roi ; & par-là ils offensoient publiquement Sa Majesté. C'étoit donc un point sur lequel le seul respect devoit leur imposer le plus profond silence, quand bien même il eût fourni matière au blâme le mieux fondé. Ces Juges étoient trop peu versés dans la connoissance du Gouvernement, pour apprécier & pour juger le mérite ou le démérite de la conduite politique de Struensée. Aussi suivirent-ils dans cet examen la route ordinaire de l'ignorance. Ils portèrent contre l'ensemble de son administration une plainte générale & vuide de sens, & se garderent bien d'en détailler la moindre partie. Au reste, pendant toute l'administration de Struen-

fée, il ne s'étoit rien fait dans le Cabinet que par l'autorité du Roi; les ordres du Cabinet, relatifs à la suppression du Conseil d'Etat, à l'élévation de Struensée; & à tous les changemens considérables qu'on donnoit pour des crimes d'Etat, étoient tous revêtus de la signature du Roi; ainsi, déclarer ces ordres pernicious & criminels, c'étoit déclarer que le Roi n'aimoit pas ses peuples, ou qu'il étoit dépourvu de bon sens, il n'y a pas de milieu. Voilà jusqu'à quel point s'oublièrent les Juges de Struensée, & c'est à de pareils hommes qu'étoit confié le droit de prononcer sur les biens, sur l'honneur & sur la vie des sujets du Roi. Que peut-on attendre de pareils Juges?

Si les Juges de Struensée, par leur défaut de lumières, se trouvoient tellement embarrassés, dans l'examen & le jugement de ses projets, de ses opérations politiques, l'envie & la haine dont ils étoient rongés, avoient au

contraire une carrière d'autant plus libre dans l'examen de sa conduite privée, qui auroit dû tourner à son avantage ; mais dans cette partie ils ne montrèrent pas plus de bon sens que dans l'autre ; ils en firent un corps de délit aussi ridicule & aussi absurde que le précédent ; ils allèrent jusqu'à lui imputer comme crime d'Etat, les moindres dons qu'il avoit reçus de son Maître. Les principaux chefs de cette accusation avoient un caractère bien marqué de noire calomnie, & ce trait seul suffit pour mettre dans son vrai jour le fond de la procédure contre Struensée & ses amis ; il n'est donc pas inutile d'en faire ici un exposé simple & véridique.

Dans le tems que le Roi ne cherchoit qu'à témoigner à la Reine la plus tendre amitié, qu'il honoroit Struensée de la confiance la plus étendue, que Brandt étoit son favori, que le Colonel Falkenschiold jouissoit à la Cour du plus grand

grand crédit, Sa Majesté avoit fait à la Reine un cadeau de dix mille écus, & gratifié Struensée & Brandt de soixante mille écus chacun, & Falkenschiold de deux mille. Brandt, plein de la plus respectueuse reconnoissance, fit ce même jour ses remerciemens au Roi, qui daigna lui répondre : --- il est bien juste que je pense à vous, & que je m'occupe de votre fortune. Les présens qui montoient à cent trente-deux mille écus, furent portés en compte dans la forme requise & accoutumée sur la cassette du Roi, pour les mois d'Avril & de Mai 1771. C'est ainsi qu'on en trouva aussi la note dans l'inventaire des papiers du Comte de Struensée; mais comme il étoit question ici d'une augmentation considérable de fortune pour lui & pour le Comte de Brandt, ses ennemis regarderent cet article comme la vraie source où ils devoient puiser une accusation grave contre lui,

& le moyen de le convaincre d'une infame tromperie. Voici comment on imagina d'arranger toute une histoire à ce sujet. On voulut d'abord que le Roi n'eût donné en tout que dix mille écus à la Reine, six mille à Struensée & autant à Brandt, & cela ne faisoit par conséquent en tout que vingt-deux mille écus. Maintenant voici comment Struensée auroit procédé. Les deux sommes de six mille écus pour lui & pour Brandt, auroient été augmentées chacune d'un zéro; ce qui faisoit, y compris le présent fait à la Reine, cent trente mille écus; maintenant pour convertir adroitement en cette somme les vingt-deux mille écus mentionnés ci-dessus, comme donnés réellement par le Roi, Struensée auroit ajouté un 1. au commencement de la somme, & changé le premier 2 en 3, & pour s'éviter la peine de falsifier également le second 2, il auroit donné les deux mille écus au Colonel Falkenschiold.

En effet, une histoire si singulièrement , & si artistement arrangée , paroïssoit victorieuse aux yeux des juges dominés par la haine , mais aux yeux de tout observateur impartial , parfaitement ridicule. ---- Toutes les preuves citées dans le rapport du Fiscal Général Wivet & dans le jugement qui suivit ce rapport , se réduisent un peu , à ce qu'il paroïssoit incroyable que le Roi eût donné une somme aussi considérable à deux de ses sujets , & sur-tout dans un moment où voulant faire un présent à la Reine , il lui avoit donné une somme beaucoup moindre ; qu'au reste il y avoit lieu de soupçonner , que le résultat primitif de ce compte avoit été falsifié. Struensée qui d'ailleurs montra dans son interrogatoire si peu de fermeté , a constamment nié ce prétendu faux , & personne ne doute que ce ne fût une pure invention.

D'ailleurs quel est l'homme qui trou-

vera surprenant, incroyable même, qu'un Roi qui voit l'homme à qui il a confié l'administration de tout son Royaume, n'avoir qu'une fortune fort disproportionnée avec son état, cherche à le mettre plus à son aise, par le don d'une somme même considérable ? qui trouvera si extraordinaire un présent de soixante mille écus, d'un Monarque à son favori, à qui il dit en propres termes, qu'il se charge de sa fortune ? à qui prendra-t-il bien fantaisie de comparer un cadeau d'amitié d'un Prince à son épouse, avec une grace par laquelle ce même Prince veut jeter les fondemens du bien-être d'un de ses sujets pour lequel il a de la prédilection ? Existe-t-il une seule Reine sur le trône, ou un Ministre sans biens, qui ait besoin d'une faveur insigne ou d'une générosité extraordinaire de son Roi, pour obtenir une fortune proportionnée à son état ? Struensée n'eût-il pas été fou de se procurer par

des voies iniques , ce qu'il pouvoit tous les jours obtenir de son Maître lui-même ? Les faits parloient encore plus contre les Juges de Struensée , que toutes les réflexions possibles. Les remerciemens que Brandt avoit fait au Roi étoient connus ; tous les chiffres des quatre sommes , & la cote relative à Falkenschiold , étoient écrits en lettres absolument pareilles , & avec la même encre. Le Roi avoit l'habitude d'arrêter d'abord tous les comptes , & de les signer au-dessous de la dernière ligne , comme on pouvoit le voir par tous les autres ; ainsi il auroit été impossible d'y insérer après-coup l'article relatif à Falkenschiold. La balance de ce compte avoit été transportée au suivant , & l'emploi de toutes les sommes portées dans celui-ci constaté & approuvé par sa signature. Le Baron de Schimmelmann qui avoit payé cet argent , & à cet effet vendu des actions , avoit également reçu

de Struensée la nouvelle de ce double bienfait , dont il ne lui auroit pas fait confidence , s'il avoit eu à ce sujet quelques reproches à se faire. La preuve la plus forte de toutes , c'est que les mêmes Juges qui vouloient convaincre en ceci Struensée de friponnerie , firent un crime à Brandt de s'être fait donner par le Roi soixante mille écus. Ces Juges seuls étoient capables d'allier ce bienfait du Roi , avec de la fraude de la part de Struensée en faveur de son ami. Ils imaginèrent encore une autre preuve par laquelle ils comptoient rendre leur accusation triomphante.

On mit sous les yeux du Roi ce compte , en lui observant qu'une marque de faveur si extraordinaire vis-à-vis de simples sujets étoit incroyable , & ce Prince répondit qu'il ne se souvenoit pas d'avoir fait ce don considérable.

Quiconque juge d'après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent , du triste état où

Étoit l'esprit du Roi, sentira facilement combien une telle déposition auroit peu prouvé contre Struensée aux yeux d'un tribunal équitable ; mais ici il n'étoit pas question d'équité , on ne s'attachoit qu'aux formes.

Voyons maintenant quel étoit le principal chef d'accusation intenté contre le Comte de Brandt. Si je voulois l'analyser dans toutes ses parties , je tomberois dans des descriptions qu'il seroit difficile de concilier avec la gravité de mon sujet, tant il étoit ridicule sous tous les rapports possibles.

Les griefs dont on chargeoit le Comte de Brandt , étoient indéterminés ; on lui reprochoit de ces choses insignifiantes non prouvées, & qui sont plutôt propres à tout le genre humain qu'à un individu particulier. Elles portoient plus sur les sentimens qu'on lui supposoit , que sur des faits réels. On lui reprochoit trop de dévouement à Struensée, un soin conf-

tant d'éloigner du Roi tous ceux qui déplaissent à ce Ministre, des manières fieres envers tout le monde, une conduite peu respectueuse & même mal intentionnée envers le Prince Friedrich, en ce que, en sa qualité de Surintendant de la Comédie, il avoit donné à ce Prince une loge différente de celle du Roi; enfin, de s'être fait donner les soixante mille écus sus-mentionnés. Toutes ces choses étoient, aux yeux de ses juges, autant de crimes d'Etat. Il eût cependant été difficile de le condamner à mort d'après cela, sur ces seuls griefs; aussi, à toutes ces accusations en ajouta-t-on une autre qu'on donna pour un crime de leze-Majesté au premier Chef. De ce moment, la perte du Comte de Brandt fut résolue. De toutes les circonstances de cette révolution, dont tout l'enchaînement est si singulier & si bizarre, celle-ci est bien la plus remarquable.

« Un jour Brandt, jouant avec le

» Roi comme de coutume , avoit mordu
 » le doigt de Sa Majesté. Voilà en quoi
 » consistoit tout cet horrible attentat ;
 » mais ce ne fut pas ainsi que la Commis-
 » sion exposa le fait. Avec l'emphase
 » ampoulée de mots vuides de sens , elle
 » le peignit des couleurs les plus noi-
 » res : c'étoit une conjuration entre
 » Struensée & Brandt , contre la per-
 » sonne sacrée du Roi , pour venger
 » l'honneur du favori , d'une expression
 » ironique de Sa Majesté. Struensée y
 » avoit excité Brandt , celui-ci avoit
 » éloigné tous les valets , & attaqué
 » son maître ; il l'avoit saisi au collet ,
 » & avoit commis contre sa personne
 » sacrée le plus abominable attentat. »
 Voici les propres expressions de l'article
 de la condamnation , relatif à ceci ,
 & telle qu'elle a été imprimée après
 l'exécution des deux Comtes.

« Le Comte de Brandt , excité par
 » quelques expressions piquantes du Roi ,

» a formé le dessein de se venger. Il s'en
 » est ouvert au Comte de Struensée, &
 » a concerté avec lui le plan pour exé-
 » cuter sa vengeance, ils sont convenus
 » du tems & de la maniere d'attaquer le
 » Roi; il a même préparé des armes à
 » cet effet; mais après une réflexion plus
 » mûre, il a jugé plus à propos de n'en
 » employer aucune. Struensée est venu
 » l'avertir que le Roi étoit seul; Brandt
 » a ordonné à tous les valets de sortir de
 » l'antichambre, il est entré chez le Roi,
 » & a fermé la porte au verrou; il a
 » adressé au Roi des paroles injurieuses,
 » lui a manqué de la maniere la plus ou-
 » trageante; enfin, a porté la main sur
 » lui, l'a blessé au col & mordu au
 » doigt ».

Une telle accusation indigna tout le
 monde. On en trouva la tournure singu-
 lièrement bizarre, fort téméraire envers
 la personne du Roi, & ridicule par rap-
 port à Brandt. On s'en moqua générale-

ment, & personne n'y ajouta foi. J'ai déjà dit ce qui en étoit au vrai. Etoit-ce un crime qui, lui seul, portât une peine de mort honteuse & cruelle? Le sentiment se révolte lorsqu'on réfléchit de sang-froid à cette conduite atroce des Juges des Comtes de Struensée & de Brandt. Voilà comme ces Juges conjurés contre la vie de ces deux Comtes, dressèrent contr'eux leurs Chefs d'accusation.

Ils ne mirent aucun délai dans leur condamnation, puisqu'elle étoit résolue d'avance, mais ils se trouverent fort embarrassés quant à la maniere de dresser la Sentence. Ils n'osoient pas y exprimer le délit unique de Struensée, & ils ne pouvoient pas se dissimuler que sous aucun autre rapport quelconque, ni Struensée ni Brandt ne méritoient la mort; aussi employerent-ils beaucoup de temps à chercher encore d'autres griefs contre eux. (XVII)

C'est alors que quatre Commissaires,

Spécialement nommés *ad hoc*, dirigèrent réellement toute la grande procédure qui étoit résultée de la révolution. C'étoit le Comte de Thott, le Baron de Schak-Roffelou, tous deux Membres du nouveau Conseil d'Etat, M. Juel-Wind, Justicier de la Grand'Chambre, & le Procureur-Général Stampe. Ils se rendirent, le 9 Mars, au Château de Cronenburg, pour interroger la Reine régnante; M. de Schak porta la parole dans une circonstance si grave. Une longue suite de jours de souffrance, passés dans la plus triste solitude & dans l'agitation la plus cruelle, n'avoient point abattu l'ame noble de cette Princesse. Elle reçut les Députés avec un air plein de dignité dans lequel se déployoit toute la force de son esprit. Les questions embrouillées & artificieuses ne furent pas capables de la troubler; ses réponses furent nobles, brèves & précises; elle soutint qu'elle n'avoit rien à se reprocher, & par cette

conduite ferme & imprévue ; elle mit les Commissaires dans le plus grand embarras. Quand le fourbe Schak eut perdu tout espoir de subjuguier l'esprit de la Reine , il crut que son cœur n'auroit pas la force de soutenir un pareil assaut , & il se promit bien de remporter de ce côté sur elle autant d'avantages qu'elle en avoit eu de l'autre pour se mettre au-dessus de ses artifices. Il eut donc recours à un tour de coquin , pour lui surprendre l'aveu dont on avoit besoin pour la condamnation déjà résolue de la Princesse , & réussit ainsi à une action qui souillera à jamais son nom. Ce n'étoit plus cet homme plein de noblesse , qui avoit mieux aimé sacrifier rang , crédit , fortune , que de rester membre d'un Conseil qu'on privoit de son ancienne autorité ; ce n'étoit plus qu'un courtisan rampant , qu'on pouvoit employer à tout , pourvu qu'on lui promît faveur & crédit à la Cour , ou bien de l'argent ;

il avoit perdu toute l'énergie de son ame, il n'avoit plus un caractère à lui. Il n'étoit plus capable que de flatter celui qui étoit puissant, d'insulter au foible, & de tromper indignement quiconque avoit simplicité & bonhomie. Une longue & douloureuse maladie avoit affoibli sa tête; le chagrin d'une situation mal-aisée avoit dégradé son ame jusqu'au plus sordide intérêt, & lui avoit fait perdre entièrement la considération de tous les gens pensant noblement, & dans cette occasion ci, il mit le dernier trait au portrait que je viens de faire. Il dit tout d'un coup à la Reine que le Comte de Struensée avoit fait dans l'interrogatoire du 21 Février, l'aveu le plus outrageant pour sa dignité & pour son honneur. C'est impossible, s'écria la Reine effrayée; non, Struensée n'a pas fait un tel aveu; & s'il l'a fait, je nie tout ce qu'il a pu dire. Schak, trop rusé pour ne pas profiter avec empressement de ce premier mo-

ment de saisissement , ajoute que Struensée a , dans l'interrogatoire suivant , renouvelé , confirmé & signé cet aveu ; mais puisque la Reine le nie , il est donc un infâme calomniateur vis-à-vis de sa Souveraine ; il est dans la classe des criminels de leze-Majesté , & son crime ne peut s'expier que par le plus affreux supplice.

Ce fut un coup de foudre pour l'infortunée Princesse. Elle tomba sans connoissance dans son fauteuil ; la pâleur de la mort se répandit sur son visage. L'honneur & le sentiment se livroient dans son cœur des combats violents ; elle revint à elle , & dit d'une voix foible :
 » & si j'avoue ce que Struensée a dit , l'in-
 » fortuné peut-il espérer que mon Roi
 lui fasse grace ? en même-tems ses yeux pleins de sensibilité s'éleverent vers Schak , & un regard plein de crainte & d'espérance , dit ce que ses lèvres tremblantes ne pouvoient exprimer. Sur le champ il éclaircit son visage ; il prit l'air

calme le plus trompeur ; il fit un signe que la Reine pût interpréter favorablement , & lui présenta en même-tems un papier qui contenoit l'accusation intentée contre elle , & auquel il ne manquoit que sa signature , pour remplir les vues de ses ennemis. Le combat auquel étoit livré le cœur de la Reine , devint plus fort , & tout son être s'abandonna à l'agitation la plus vive. Tout-à-coup elle paroît s'élever au dessus d'elle-même , par l'effort le plus violent ; elle saisit une plume , & sa main tremblante commence à tracer son nom. Elle n'avoit encore écrit que PAVOL , lorsqu'elle jette un regard sur Schak ; elle voit ses yeux avidement fixés sur sa main , elle voit qu'il tremble d'impatience ; elle découvre dans sa physionomie la joie méchante de la trahison triomphante ; comme un éclair , ce trait de lumière pénètre tout son être , elle jette la plume en frissonnant , & s'écrie : » Vous me trompez d'une manière

niere infâme ! Struensée ne m'a pas accusée , je le connois non il n'en est pas capable. — Elle veut se lever , ses genoux se dérobent sous elle , & elle tombe presque sans connoissance. C'est pour lors que l'audace de Schak ne connoit plus de bornes ; il ramasse la plume , la met dans la main de la Reine , saisit cette main , la conduit , profite de son fatal évanouissement , pour , à l'aide d'une impulsion purement mécanique , lui faire écrire ses noms ; en un mot , avant qu'elle ne fût revenue à elle , les lettres **INE MATHILDE** , se trouvoient déjà ajoutées aux premières **CAROL**. — Les Commissaires se retirèrent d'abord. Leur éloignement fit une impression terrible sur l'esprit de la Reine , comme si le destin , qui l'attendoit , elle & ses partisans , se fût déployé tout d'un coup devant elle dans toute sa rigueur. Elle tomba dans un nouvel évanouissement , puis dans l'état le plus dangereux , & il lui fallut

beaucoup de tems pour reprendre con-
noissance.

Après avoir terminé ces interroga-
toires, dont le résultat avoit été de
convaincre juridiquement les Comtes de
Struensée & de Brandt, on procéda à
la nomination d'un grand Conseil extraor-
dinaire, à l'effet d'entamer le procès de
la Reine, & de prononcer à son égard
un jugement définitif. Déjà toutes les
personnes destinées à composer ce Con-
seil, avoient reçu leurs instructions, &
des ordres qui leur prescrivoient ce qu'ils
avoient à faire; déjà la sentence étoit
secrètement dressée, & le sort de la
Reine décidé. Mais le moment de l'an-
noncer au Danemarck, à l'univers en-
tier, étoit trop critique, pour la famille
royale, trop important pour le Royaume,
& trop remarquable pour toute l'Europe,
pour n'y pas joindre tous les accessoires
extérieurs qui pouvoient masquer le vrai
de la chose.

Aussi n'oublia-t-on rien de ce qui pouvoit donner , à cette importante affaire , une apparence de grandeur , d'impartialité & de justice. Le nouveau Conseil extraordinaire fut composé de trente-cinq Membres , du nombre desquels étoient l'Evêque de Copenhague ; & quatre autres Conseillers ecclésiastiques ; ces quatre Ministres , savoir , les Comtes de Osten & de Thott , le Baron de Schak-Rathlou , & l'Amiral Romling ; les Membres de la Commission qui avoient été chargés jusques-là de l'affaire des autres prisonniers , les autres Membres de la Grand-Chambre , qui n'étoient pas de cette Commission , deux Officiers de terre , deux de marine , quelques Conseillers d'Etat & un Chef de la Bourgeoisie ; l'Avocat-Général de la Grand-Chambre , Uhldal , un homme qui s'étoit fait une réputation par ses connoissances profondes , & par sa grande éloquence , fut donné

pour défenseur à la Reine Mathilde. Tous les Juges, sans exception, & les Avocats nommés pour & contre la Reine, furent relevés de leur serment; personne ne fut la dupe de ces dispositions, & la suite ne remplit que trop l'attente générale. La première séance de ce grand Conseil se tint le 24 Mars; l'Avocat Ulas-Lund-Bang, nommé contre la Reine, se déclara, au nom du Roi, partie de cette Princesse, & après un long discours, dans lequel il outre-passa souvent les bornes de la modération, du respect & de la décence, il conclut par demander qu'il fût prononcé divorce entre le Roi & la Reine. Son défenseur demanda que le jugement fût sursis de huit ou dix jours, afin qu'il eût le tems de conférer avec la Reine sur ses moyens de défense, ce qui lui fut accordé.

En conséquence de cette permission il se rendit à Cronembourg, où il eut

avec la Reine un entretien long , intéressant , & tout-à-fait touchant. Voilà donc cette infortunée Princesse, d'un âge encore tendre, douée de tous les avantages qui auroient pu lui assurer un bonheur durable, la voilà sur le bord d'un précipice où vont s'engloutir à jamais son honneur, sa dignité & son repos. Un seul jour va lui enlever son époux, ses enfans, son trône; & il faut qu'elle survive à tant de malheurs ! que d'affreuses réflexions ! Pas une ne lui échappa; elle se livra à l'effusion de toute sa sensibilité, dans les expressions dont elle se servit pour rendre à Uhlal les images effrayantes, dont son ame étoit pleine. Je serois inconsolable, lui dit-elle, si la moindre de mes actions pouvoit porter préjudice au Roi ou à son Royaume. ---- J'ai été peut-être imprudente, mais jamais mal intentionnée; mon sexe, mon âge, les circonstances dans lesquelles je me suis trouvée, sont mon excuse. --- J'ai été

toujours trop confiante; cette confiance peut m'avoir égarée. Les loix prononcent contre moi; je me soumetts avec respect à leurs arrêts effrayans; c'est par la bouche de mes Juges qu'elles doivent prononcer contre moi. J'y trouve une vraie consolation; car j'espère que dans la bouche de ces Juges elles perdront de leur rigueur: leur sentence doit être confirmée par mon Roi, par mon époux. Oh! voilà ce qui ranime tout mon espoir. Il ne m'abandonnera pas, il ne me précipitera pas dans un malheur éternel; les pleurs & les soupirs de la Reine avoient souvent interrompu ce touchant discours. Enfin elle trouva quelque repos, plutôt dans sa propre foiblesse, que dans la diminution de ses peines. Elle parla avec plus de tranquillité à Uhlal, & convint avec lui des moyens qu'il emploieroit pour sa défense.

La seconde séance du Conseil extraordinaire fut le 2 Avril. L'Avocat Uhlal

s'y présenta avec sa réponse au plaidoyer de l'Avocat Bang , & il parla pour la Reine d'une manière qui répondit pleinement à ses talens & à sa réputation. Il peignit l'état , la douleur & les sentimens de la Reine avec les traits les plus touchans. Son éloquence lui dicta les expressions les plus pathétiques pour remuer ses auditeurs. Il chercha à exciter leur sensibilité , en leur montrant une Reine qui , accusée par son époux lui-même , chargée du soupçon le plus affreux , descend de son trône , pour se mettre , comme le dernier des sujets , sous la protection des loix , une Princesse à qui la Nation , d'une voix unanime , avoit donné le nom si doux de mere de la Patrie , & qui aujourd'hui comparoit au tribunal de cette même Nation , & attend que l'Arrêt de cette même Nation , règle à jamais son sort. ---- Uhlal mit en avant une question importante ; il examina s'il n'étoit pas

plus digne du Roi, de la Maison royale & de toute la Nation, de rétablir par une sentence publique la Reine dans le rang qui lui appartenait, que de l'en priver par un jugement qui dégraderoit le Roi lui-même aux yeux de sa Nation & de l'univers entier. Il reprit ensuite le plaidoyer de Bang, & en examina le diffus contenu. Il montra, d'après les loix du Danemarck, que la justice ne pouvoit pas condamner la Reine, sur la simple déclaration du Comte de Struensee & son aveu. Il fit voir l'insuffisance de nombre des griefs & des preuves portées contr'elle. Il exhorta les juges à se conformer à ces loix avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il traça enfin le tableau touchant de la vie que la Reine avoit menée jusqu'à l'époque où commençoit la plainte portée contr'elle. C'étoit l'épouse la plus tendre, la meilleure mere, la plus digne Reine; sa raison offroit encore la consolante pers-

pective de lui voir de nouveau pratiquer ces vertus.

Plein d'un espoir si séduisant, il termina son discours par demander que la Reine Caroline Matilde fût déclarée absoute de toute accusation intentée contre elle, de la part du Roi. Toute cette conduite fit honneur à Uhldal, mais les intérêts de la Reine n'y gagnèrent rien. Son sort fut décidé le 6 Avril dans la troisième séance du Grand Conseil. Un divorce dans les formes sépara la Reine de son époux.

On agita long-tems la grande question, si l'on envelopperoit dans ce malheur la Princesse Louise Auguste, & si on la priveroit des avantages de sa naissance. C'étoit une chose fort importante, relativement à la succession, puisqu'en vertu de l'Ordonnance du 14 Novembre 1665, du Roi Friedrich III, & confirmée par tous ses Successeurs, les Princesses de la Maison royale ont

le droit de monter sur le trône, à défaut d'héritier mâle. Mais la Princesse Louise Auguste, au moment de sa naissance, avoit été annoncée à la Cour d'Angleterre & à toutes les autres, comme fille du Roi, il étoit donc bien difficile de la déclarer tout d'un coup illégitime. Ainsi on prit le parti de laisser pour le moment indécise cette importante question. Pour ménager la Cour d'Angleterre, on prit sous main la résolution de ne donner à la grande affaire du divorce entre le Roi & la Reine, aucune autre espece de publicité que celle qui étoit d'une nécessité absolue, pour la signifier aux différens départemens. La nouvelle leur en fut donnée par une note fort courte, qui ne faisoit nulle mention des motifs de ce divorce. La Chancellerie danoise reçut la minute de la sentence, afin de la conserver dans ses archives secretes pour les siècles à venir. Le Justicier de la Grande

Chambre, Juel Wind, fut chargé de signifier à la Reine Mathilde cette triste sentence, & il s'en acquitta le 9 Avril, en présence du Gouverneur de Cronenburg. Dès ce moment, on se relâcha beaucoup de la rigueur de sa détention, & le Ministre d'Angleterre obtint la permission de la voir aussi souvent qu'elle le désireroit. Le coup étoit porté, & ses ennemis n'avoient plus rien à craindre de sa part.

Après avoir rempli un point si essentiel, on procéda au jugement des Comtes de Struensée & de Brandt. Le temps nécessaire aux procédures juridiques d'usage, ne fit que différer la fin tragique destinée à l'un & à l'autre. Le Fiscal général Wivet parut, le 21 Avril, en qualité de leur accusateur, & il remplit cette grave fonction, d'un ton si railleur & si indécent, que le défenseur des deux Comtes, l'Avocat Uhldal, ne pût s'empêcher dans sa réponse publique, à cet

homme méprisable , de lui reprocher de n'avoir fait qu'augmenter les malheurs accumulés sur la tête de ces infortunés , en s'efforçant de jeter sur leur conduite du mépris & de l'ironie , & cela d'une manière à laquelle ils n'avoient pas dû s'attendre , qui révoltoit le sentiment & qui déshonorait la gravité de sa fonction. Tout le discours de M. Wivet contre le Comte de Struensée , est un tableau sec & odieux de la vie de ce Ministre , où les choses les plus indifférentes sont peintes des couleurs du crime & du libertinage ; tous ses sophismes ne pouvoient cacher le peu de fonds de tous les griefs. La défense de l'Avocat Uhldal , avec laquelle il se présenta le lendemain devant la Commission , étoit bien autrement faite. Elle étoit noble & simple , elle détruisoit sans peine toutes les accusations ridicules qu'elle avoit à combattre devant un Tribunal qui n'eût pas juré d'avance la perte de Struensée ; elle lui eût

assuré la victoire la plus complète, à l'exception d'un seul point; mais le Tribunal corrompu, chargé de le juger, avoit déjà méprisé & rejeté une défense qu'il avoit composée lui-même dans sa prison. Dans cette défense, il avoit exposé ses vues, ses actions, d'un ton décent & libre, & cette éloquence, qui, sans aucune recherche d'expressions, est vraiment touchante, & ne peut être l'organe que de la vérité seule. Ce que j'ai déjà dit du peu de fondement des accusations intentées contre les Comtes de Struensée & de Brandt, suffit pour fixer le jugement qu'on doit porter sur le contenu de ces trois pieces, sans avoir besoin d'en faire un examen plus détaillé.

Le 25 Avril fut, pour les Comtes de Struensée & de Brandt, le terrible jour où la rage de leurs ennemis, altérés de sang, falsifierent & déshonorèrent la voix de la justice, pour les précipiter dans la classe vile des malfaiteurs impies,

pour leur enlever les biens, la vie & l'honneur, en les couvrant, dans leurs derniers instans, de honte, d'horreur & d'exécration. (XVIII) Leur Sentence est une des pieces rares que contiennent les Annales de la Justice. Struensée n'étoit convaincu que d'un seul délit, & Brandt étoit innocent. Dans la Sentence, le délit de Struensée n'est point énoncé, & tout le contenu est une narration fastidieusement longue, remplie de choses indéterminées dont pas une ne pouvoit fournir matiere à une Sentence de mort; & voilà sur quels fondemens cette Sentence finit par prononcer contre les accusés la peine la plus cruelle & la plus honteuse. Il n'est pas d'expression qui rende combien le sentiment est révolté d'une telle abomination. — Cette terrible Sentence fut, après la tenue du Conseil, lue aux deux Comtes qui l'entendirent avec humilité & résignation; ils ne se permirent aucune plainte indis-

erette, & se recommanderent seulement à la bonté du Roi, comme l'unique recours qui leur restât contre la rigueur de la justice. Mais leurs espérances étoient illusoires : l'insolence du parti dominant alla jusqu'à dire publiquement que le Roi avoit fait les prières les plus instantes pour que Brandt eût sa grace, & que c'étoit malgré toutes ses représentations qu'avoit été signée sa condamnation. Tous les honnêtes gens furent indignés de ce propos. — Et comment auroient-ils pu y croire ? Le Roi étoit incapable d'aucune action réfléchie. On lui donna, le 27, à signer la confirmation de la Sentence des deux Comtes, & l'on fait qu'il le fit, comme s'il eût été question d'un ordre pour une fête. Il avoit été résolu par la Commission, qu'on disposeroit pour l'exécution des deux Comtes, non pas la place ordinaire, mais une autre fort grande & située tout près de la Ville.

Cette scene commença le lendemain à neuf heures du matin. Le Docteur Muntex accompagna à l'échafaud le Comte de Struensée, & le Pasteur Hée, le Comte de Brandt. Celui-ci y monta avec une tranquillité qui prouve qu'il espéroit encore d'avoir sa grace. Cette lueur d'espérance, que la conviction de son innocence entretint en lui jusqu'au dernier moment, dut enfin s'évanouir, & cet infortuné expira sans foiblesse. On commença par lui; il se vit couper la main droite avec une tranquillité pleine de fermeté; il attendit avec la même force le coup de la mort, & le reçut avec une intrépidité héroïque. Sa tête séparée de son corps fut montrée à diverses reprises à la foule innombrable de spectateurs.

Struensée ne montra pas tant de fermeté; on lui coupa la main de la manière la plus mal adroite & la plus douloureuse. Il se leva avec impétuosité, & il fallut employer la violence pour le forcer de remettre

remettre & de tenir la tête sur le billot ,
où il reçut le coup de la mort. Ces deux
exécutions se firent lentement & sans
ordre , & causerent aux deux malheureux
une prolongation inhumaine de souffran-
ces. Je passe sous silence le reste de cet
affreux spectacle. Aucune plume n'est ca-
pable de le décrire , aucun lecteur , pour
peu qu'il reste de sensibilité dans son
cœur , ne pourroit supporter le tableau
d'une scene si cruelle , si horrible ; le
moindre détail à ce sujet feroit même
deshonorant pour l'humanité ; cela fit
la plus vive impression sur la foule pro-
digieuse des assistans. Ils s'étoient rendus
à la place de l'exécution avec cette im-
pétuosité sauvage , ordinaire à une po-
pulace dont on a excité le ressentiment
& aigri les esprits , par tous les moyens
imaginables ; ils revinrent rassasiés de
cette scene sanglante. L'horreur de tout
ce spectacle avoit surpassé l'attente de
leur animosité ; leur soif de vengeance

contre les exécutés étoit étanchée; & dans un si court moment, leurs cœurs éprouverent, sans pouvoir s'en rendre compte à eux-mêmes, un sentiment indéterminé & jusques-là inconnu de compassion pour ces infortunés. On vit cette multitude innombrable rentrer dans la ville par une seule porte, sans presse, & dans un morne silence. On les vit se disperser tranquillement dans les différens quartiers. Ces scènes cruelles se terminèrent avec la même barbarie révoltante, avec laquelle on les avoit commencées. On promena sans nécessité par toute la ville les restes des deux Comtes pour les mener à la place, où ils devoient être exposés aux regards du Public. Il sembloit qu'on eût pris à tâche de fouiller & de flétrir à jamais ce jour de vengeance par tout ce que pouvoit imaginer la cruauté & la lâcheté. Le silence extraordinaire qui régna dans toute la ville après ce jour, & le tableau frappant de mécontentement

général , déplurent aux auteurs de la révolution. On crut qu'il étoit nécessaire de mettre sous les yeux du peuple, par la voie de l'impression, la Sentence des deux Comtes , & avec elle le détail des crimes qu'on leur imputoit. Cet expédient produisit un effet tout différent de celui qu'on avoit espéré. On ne vit dans ce jugement que le desir de trouver coupables les deux Comtes , & un long enchaînement de moyens ridicules pour arriver à ce but. Le jugement du Comte de Brandt , sur-tout , révolta les esprits , & il ne fut plus possible de se faire illusion sur le mécontentement général.

La Commission chargée également du procès des partisans de Struensée & de Brandt , s'en inquiéta peu , dès que par l'exécution de ces deux Comtes elle eut atteint son principal but. Elle laissa cruellement languir ces malheureux en prison, & dans l'incertitude la plus affreuse sur leur sort. Ce ne fut qu'au bout de huit

jours qu'elle remit au Conseil d'Etat tous les papiers relatifs à cette affaire. Celui-ci refusa de s'en charger; enfin, après bien des débats, il fut ordonné aux Ministres de prononcer un jugement, dont voici le résultat.

Madame de Gohler fut relevée des Arrêts qu'elle avoit chez elle, mais reçut défense de ne jamais reparoître à la Cour. Le Contre-Amiral Hansen perdit sa place de Député au College de l'Amirauté. Le Lieutenant-Colonel Heisselberg & le Conseiller de légation, Sturz, eurent ordre de se retirer dans une petite ville de Séeland avec une pension, le premier de trois cents, & le second de cinq cents écus. Le Lieutenant Aboé fut déchargé de toute accusation, mais il lui fut enjoint de passer deux ans hors du Royaume. Le Conseiller d'Etat Willebrandt & le Médecin ordinaire, Berger, furent exilés de la Capitale avec une pension de trois cents écus chacun, & le dernier

avec ordre de passer le reste de ses jours à Aalborg, en Jutland. Trois autres prisonniers attendirent encore leur jugement; leur affaire ne fut pas sitôt décidée. C'étoit le Lieutenant-Général Gohler, le Colonel Falkenschiold, & le ci-devant Député des Finances, Struensée. Le jugement des deux premiers est remarquable, & peut faire juger de la manière dont on traita les autres. Le malheureux Général perdit place, rang & pension, fut exilé des Isles de Séeland & de Fuhnen, & du Duché de Schleswig, & n'obtint qu'une retraite de mille écus. Le motif de cette punition, d'après les propres expressions de la Sentence, *c'est qu'il avoit donné lieu qu'on le soupçonnât*. La vengeance du Prince Friedrich dicta la Sentence du Colonel Falkenschiold; on lui ôta son régiment & la clef de Chambellan, puis on le relégua pour toute sa vie à Mankholm, forteresse située dans la partie septentrio-

nale de la Norwege, où on ne lui donna à dépenser qu'un demi écu par jour. Il étoit âgé de vingt-sept ans, & n'avoit d'autre crime que d'être l'ami de Struensée. Quel sort ! quel jugement ! Le Député Struensée, qu'on avoit laissé aux fers depuis l'exécution de son frere, fut forcé de donner sa démission. On lui rendit tous ses effets & ses papiers, mais à condition de ne jamais en parler, ni écrire sur la révolution.

On s'occupa pour lors des préparatifs pour le départ de la Reine Mathilde. D'abord on lui désigna pour retraite la ville d'Aulberg, en Jutland, & elle sembloit alors desirer elle-même de rester dans les Etats de Danemarck, mais elle en perdit le desir, dès qu'elle reçut la nouvelle accablante de la fin tragique de ses partisans. Son frere, le Roi d'Angleterre proposa à la Cour de Danemarck de lui donner lui-même une retraite dans l'Electorat d'Hannover. La proposition

fut acceptée ; on résolut de plus , que cette Princesse conserveroit le titre & les prérogatives de Reine. La dot de deux cent cinquante mille écus fut renvoyée à la Cour d'Angleterre , & il lui fut adjugé une pension viagere de trente mille écus. Deux Frégates angloises , de trente-deux canons , & un Cutter mouillèrent le 27 Mai à Helsingor , & ce fut le 30 que la Reine partit de Cronenburg. Les derniers momens que cette Princesse , pleine de sensibilité , passa en Danemarck , furent bien douloureux pour elle ; elle devoit se séparer de son unique consolation , de son seul bien , de sa fille bien aimée. Désormais cette chere enfant alloit être abandonnée à ses ennemis. Long-tems elle la baigna de ses larmes , long-tems elle la tint pressée contre son cœur. Elle veut s'arracher , mais un cri , un geste , un sourire de sa fille sont autant de liens qui retiennent cette tendre mere. Elle se surmonte enfin elle-même , elle

prend encore une fois dans ses bras l'idole de son cœur, elle lui donne le dernier baiser, avec l'ardeur pleine d'angoisses d'un amour qui fait son tourment; il semble qu'avec ce baiser son ame s'est échappée de ses levres, elle s'abandonne à sa dame d'honneur, & s'écrie douloureusement: partons — partons.... maintenant je n'ai plus rien ici. — Une chaloupe royale mene la Reine à bord de la premiere frégate, sur laquelle, sous l'escorte de l'autre, elle devoit faire voile jusqu'à Stade, pour de là se rendre, par terre, à Zelle. Le Chevalier Keith, Ministre d'Angleterre, M. de Holstein, Grand-Maître de la maison de la Reine, & son épouse, eurent l'honneur d'accompagner cette Princesse dans son voyage. Le vent ne permit pas de tout le jour de s'éloigner, & il fallut jeter l'ancre. Long-tems encore la Reine dut avoir sous les yeux un pays dont l'idée étoit devenue pour elle une source de dou-

leur. — Enfin , le lendemain il s'éleva un vent plus favorable , & les Frégates cinglerent vers Stade.

Ainsi se termina cette révolution , un des événemens les plus extraordinaires que l'histoire nous ait conservés. La Princesse qui , par cette révolution , perdit les droits les plus grands & les plus précieux que puisse donner l'état & la naissance , étoit digne d'un meilleur sort. La vérité ne permet pas de nier ses fautes , mais aussi aucun être sensible ne peut lui refuser les plus grands droits à l'indulgence & à la compassion. La sensibilité & les circonstances se réunirent contre elle ; & ce sont des ennemis bien puissans contre une ame tendre , qui se laisse égarer par sa propre bonté. Après la première faute de la Reine son excellent caractère devint la source du désordre dans lequel elle tomba. La passion la plus séduisante avoit entraîné à la première faute son cœur sans expérience. Dans le

premier aveuglement elle entra dans la voie de l'erreur , & elle ne s'y étoit déjà que trop avancée , quand elle s'en apperçut. Elle s'effraya de cette découverte , elle voulut revenir sur ses pas , mais elle rencontra mille obstacles ; elle ne trouva pas en elle-même les forces nécessaires pour remporter une telle victoire ; ses premiers pas furent de nouvelles chûtes , par lesquelles elle s'enfonça de plus en plus dans le précipice ; elle succomba à ses peines secrètes ; pour lors elle ne chercha plus qu'à les adoucir , qu'à s'étourdir sur sa situation , elle saisit , avec l'activité propre à son esprit , tout ce qui pouvoit la mener à ce but. Sa conduite , depuis le jour terrible qui arracha le bandeau de dessus ses yeux , & qui au moment du réveil l'accabla d'une longue punition , est sa meilleure justification auprès des âmes sensibles & vertueuses , auprès de qui la calomnie & son dangereux poison sont sans effet.

Cronenburg vit dans cette Princesse le repentir le plus sincere, l'amour maternel, la plus noble compassion pour ses malheureux amis, & la plus humble résignation dans les douloureuses vicissitudes de son sort. Elle a depuis admiré & respecté en elle la vertu la plus pure, une douceur séduisante, le cœur le plus noble, & une fermeté dans ses malheurs qui embellit les derniers instans de sa vie.

Le Ministre, qui a scellé de son sang cette révolution, mérite aussi d'être plaint. Struensée avoit de l'esprit, des connoissances, & des qualités qui pouvoient avoir une influence très-heureuse sur le Danemarck. Ce Royaume se releva sous son administration, autant que le permettoit sa propre constitution; mais les ennemis de Struensée contreminerent ses premières opérations, lui susciterent des obstacles, que d'abord il n'apperçut pas, qu'ensuite il méprisa dans l'ivresse du bonheur, & pour lesquels il finit par

trembler ; quand les choses furent plus embrouillées ; cet édifice dut donc s'ébranler , s'écrouler , & l'enfvelir lui-même sous ses ruines. S'il eût , pendant toute son administration , comme dans les commencemens , montré cette énergie , cette fermeté d'ame , qui , par ses propres forces s'élève au-dessus des événemens , semble commander au fort même , & s'abandonne à ses hasards avec une tranquillité imperturbable , pour lors , les Danois étonnés l'auroient vu , avec une admiration muette , manier le gouvernail de l'Etat , & peut-être que ses opérations lui eussent acquis de la réputation , de l'éclat , de l'approbation , & des remerciemens , & perpétué sa mémoire jusques dans la postérité la plus reculée.

F I N.



NOTES.

(I.)

Du vivant du Roi Frédéric V, la famille royale se plaisoit souvent à se promener sur la mer derriere le château de Friedensburg. A une de ces promenades, le Roi actuel fut plus remuant, plus turbulent qu'à l'ordinaire; prières & représentations furent inutiles pour le rendre plus tranquille. Un Chambellan nommé Brockdorf, qui avoit quelque chose de rude & de grossier dans ses manieres, menaça le jeune Prince de le jeter dans l'eau, s'il n'étoit pas tranquille; effectivement il le prit par le bras, & eut la mal-adresse de le pousser de maniere qu'il tomba de côté dans l'eau, mais on le sauva tout de suite. Il n'oublia jamais ce moment, & attribua ce péril qu'il avoit couru, à de mauvais desseins contre sa vie de la part de sa belle mere, pour mettre le Prince Friedrich, son fils, sur le trône à sa place. Ce soupçon prit croissance avec lui, & personne ne fut capable de l'en faire revenir.

(I I .)

Les Ministres de Russie, Saldern & Philosophow, jouissoient à la Cour de Danemarck d'une prépondérance humiliante pour le Roi, importune aux personnes chargées du Gouvernement, & défavantageuse à la Nation. Ils avoient l'influence la plus décisive sur toutes les affaires publiques, & sur les moindres actions du Roi. Un pouvoir aussi illimité étoit dangereux entre les mains de ces deux hommes insolents & qui ne connoissoient point d'égards; ils finirent dans chaque occasion par s'énoncer d'un ton despotique auquel tout devoit céder. Ce fut Saldern qui, contre le Conseil de ses Ministres, & contre le vœu de son Peuple, porta le Roi à faire le voyage de France & d'Angleterre. Qui-conque sait l'histoire de la vie de cet homme, doit être bien surpris qu'il ait joué un rôle si brillant à la Cour de Danemarck. Issu d'une famille bourgeoise du Holstein, il étoit Bailli à Tritau lorsqu'il fut arrêté pour friponnerie; & par la sentence prononcée contre lui, il fut cassé & deshonoré. Il passa en Russie, entra au service de cette Cour, qui, sans s'embarrasser de la manière dont il devoit être regardé en



Danemarck , l'envoya en qualité de Ministre à Copenhague. Le crédit puissant dont la Russie jouissoit à cette Cour , joint à la foiblesse du Roi , fit naître une suite d'événemens que la conduite singuliere & méprisante de l'une de ces Cours vis-à-vis de l'autre , justifie aux yeux de la politique, mais non pas d'après les regles de la délicatesse.

(I I I.)

Cette dame ne fut que peu de tems en place. Bientôt après y être entrée elle se brouilla avec madame de Plessé, Grande-Gouvernante, & de plus l'unique amie de la Reine régnante ; lorsque celle ci, avant le départ du Roi, perdit sa place par les artifices du Ministre de Russie, la Reine soupçonna que madame de Berkenthien avoit également contribué à la disgrâce de son amie, & ce soupçon aigrit tellement cette Princesse contre elle, qu'elle ne consentit pas à la démission de madame de Plessé que le Roi ne lui eût promis que la Berkenthien seroit aussi renvoyée.

(I V.)

En se faisant nommer Conseiller de Conférence, Struensée ne pécha pas par ambition. Ce titre

étoit indispensable à ses vues , puisqu'il portoit avec lui la prérogative de suivre le Roi à la campagne , & de pouvoir être admis à sa table. Alors Struensée étoit aussi modeste que prudent , & à l'égard de son élévation , il avoit des principes fort sages. On pourroit aussi presque assurer que cette prudence étoit propre à son caractère , & que les fautes qu'il fit dans la suite , sont à imputer moins à ce même caractère , qu'aux circonstances. L'espece d'ambition qui rongeoit Struensée étoit trop grande , & s'étendoit trop loin pour se contenter de simples titres & d'avantages insignifiants. Dès le commencement de sa carrière , ses vues se porterent jusqu'au plus haut degré où il parvint effectivement. Des obstacles sans nombre se trouverent sur son chemin , il dut les mettre de côté ; des rivaux puissans furent à craindre pour lui , il dut s'élever au-dessus d'eux. L'envie générale lui livra les combats les plus rudes , il dût en sortir victorieux. Il vit d'avance qu'il n'obtiendrait jamais tous ces avantages , s'il ne les emportoit pas d'emblée , & s'il ne les assuroit pas par un crédit prépondérant.

V.)

Le Comte de Ranzau étoit très-aigri contre
la

la Cour de Russie ; cela venoit de la maniere dont il avoit été traité à Pétersbourg lors de la révolution de l'année 1762.

L'Impératrice actuelle de Russie l'avoit employé à tramer quelques-uns des artifices qui préparèrent cette étrange révolution. Il avoit aussi travaillé avec Orlov à une partie du plan qui fut suivi. Quand ce plan eut réussi, les peines furent payées avec froideur & mépris ; & il partit mécontent de Pétersbourg ; il vint en Danemarck, gagna l'amitié du Comte de Saint-Germain, qui alors avoit une influence décidée sur tout ce qui avoit rapport au militaire ; & celui-ci lui fit avoir, en 1766, le commandement des troupes de Norwege, qu'on ôtoit au Comte de Schmettau. Il s'y conduisit de la maniere la plus inconsidérée, perdit cette place dès l'année suivante, & se trouva enveloppé avec tant d'autres dans la disgrâce du Comte de Saint-Germain. Mais pendant son séjour à Pétersbourg, & par le rôle qu'il y avoit joué, il avoit eu occasion d'apprendre des secrets & de voir des choses, dont la connoissance lui fournissoit bien le moyen de faire connoître la Cour de Russie sous un point de vue qu'elle devoit desirer dérober à jamais aux regards du monde. C'est aussi pour cette raison

que la Souveraine de Russie ne put jamais pardonner à la Reine régnante de Danemarck, & à Struensée, son conseil, d'avoir rappelé un homme qui lui étoit si suspect.

(V I.)

Le Comte de Osten avoit eu, du vivant de l'Impératrice Elizabeth, la place d'Envoyé de Danemarck à la Cour de Russie, dans le même tems que le Comte Poniatowsky, depuis Roi de Pologne, s'y trouvoit en qualité de Ministre de Pologne, & il étoit lié d'une étroite amitié avec ce Seigneur, qui au moyen de son crédit prépondérant auprès de la Grande Duchesse d'alors, le mit en faveur auprès de cette Princesse. Les particularités qui s'établirent entr'elle & le Comte Poniatowsky, procurerent au Comte de Osten plus d'une occasion de rendre à l'un & à l'autre des services réels, & de mériter par-là la reconnoissance de la Grande Duchesse, ce qui lui rendit très-agréable son séjour à Pétersbourg, & ce qui fut la source de son dévouement à la Cour de Russie.

(VII.)

Struensée, pour éloigner de la capitale la noblesse, eut recours à un moyen qui lui réussit promptement. Il obtint du Roi une ordonnance, en vertu de laquelle tout créancier pouvoit faire arrêter son débiteur insolvable. On vit bientôt les plus considérables de la Noblesse quitter leurs palais pour se retirer dans leurs terres. De ce nombre fut le Comte de Lauerwig, un homme dont la présence causoit quelque ombrage à Struensée, contre lequel particulièrement portoit cette nouvelle Ordonnance, & qui déjà avant qu'elle ne fût publiée, avoit lui seul du corps entier de la Noblesse reçu ordre de ne plus reparoître à la Cour.

(VIII.)

On exigea des Chancelleries danoise & allemande un état des épices qui leur revenoient annuellement. On mit cet état sous les yeux de la Cour, mais en diminuant son véritable montant. Il n'y eut point de réclamation de la part de la Cour; mais ce traitement des Employés dans ces Chancelleries, fut augmenté d'après cette déclai-

ration, & les épices retenus pour être versés dans le trésor royal. Ils ne pouvoient se plaindre sans se trahir eux mêmes, & ils furent obligés de supporter patiemment cette perte.

(I X)

Le corps nommé les Trente-deux, & qui après la révolution a été rétabli dans ses anciens droits & dans sa première constitution, est composé de trente-deux des Bourgeois les plus considérables de Copenhague, & a le droit de nommer aux places vacantes parmi eux, à la pluralité des voix. Il inspecte les opérations, les ordres, les réglemens du Conseil d'Etat, il examine même la situation des revenus publics, & des dépenses relatives au bien de la ville & de la Bourgeoisie, & il a le droit de s'opposer à tout ce qui paroît léser ses prérogatives & ses franchises. Ces privilèges avoient été solennellement accordés, par le Roi Frédéric III, à la Bourgeoisie de Copenhague en date du 24 Juin 1664, en considération du courage & de la fidélité qu'elle avoit montrés en 1660, lors du siège de la ville, & de l'établissement de la souveraineté, & jamais les

successeurs ne les avoient ni restreints, ni diminués.

(X.)

Cette réforme étoit à la vérité une économie des frais que coûtoient les haras, mais aussi elle en détruisoit la beauté. Ce moment fut le premier où Struensée trahit la foiblesse de son caractère. Il se trouva sur le passage de ces gardes-du-corps lorsque sortant de la place où ils venoient d'être réformés, ils retournoient à leur quartier en bon ordre, & ayant à leur tête le Comte Charles de Ahlefeld. Il crut qu'ils se révoltoient, courut au château, & n'eut pas de repos qu'il n'eût envoyé au Comte un congé dans les formes, & qu'il n'eût pris les précautions nécessaires, pour que les gardes, qui étoient tous Norwégiens, fussent renvoyés sans délai dans leur pays.

(X I.)

C'étoit un certain Biernschield, homme souverainement méprisable, à qui l'on permit de revenir à la Capitale, d'où il avoit été éloigné à cause de certaines affaires sales où il avoit été mêlé. Le

Comte de Ranzau qui avoit nombre de pareilles connoissances; jetta les yeux sur lui, pour l'exécution de la conjuration, & effectivement il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme si bas : il aida à arrêter le Comte de Brandt, il excita le peuple, répandit dans la multitude des calomnies contre la Reine régnante, des outrages contre Struensee; fit retentir avec zèle les noms de Juliane & de Friederich, & remplir les grandes espérances de Ranzau. Celui-ci lui avoit même confié tout le plan de la conjuration; mais Biernschield se conduisit avec tant d'imprudence, que le bruit en vint jusqu'au Comte de Brandt, & que la mèche pensa être tout-à-fait éteinte. Le lendemain de la révolution, lorsqu'on distribua des récompenses aux conjurés, Biernschield ne fut point oublié, il reçut la clef de Chambellan. Dans des tems plus tranquilles, on fut frappé de la distance qu'il y avoit entre sa personne & cette distinction, & comme d'ailleurs on n'avoit plus besoin de lui, on lui reprit la clef, & on lui insinua de sortir du pays.

(XII.)

Le Comte de Ranzau n'auguroit pas trop bien du succès, lorsqu'il fallut entamer tout de bon l'exécution de la conjuration, l'intrépidité dont il faisoit ordinairement parade, l'abandonna entièrement, il prétexta une indisposition, & fit dire au Colonel Koller, qui l'attendoit avec impatience, qu'une attaque de goutte l'empêchoit de se rendre à la Cour. Koller ne se contenta pas d'une excuse si pusillanime, & lui fit répondre que s'il ne pouvoit pas marcher, il n'avoit qu'à se faire porter, ajoutant avec énergie, que s'il ne paroïssoit pas tout de suite, il l'enverroit chercher par un détachement de grenadiers. Ranzau vit dans la colere du Colonel un danger réel pour sa personne, & comme il avoit l'habitude de fuir tout danger, il trouva bientôt les forces nécessaires pour aller au rendez-vous des conjurés.

(XIII.)

On entend tout d'un coup du bruit dans les loges d'en haut, il s'accroît de plus en plus, &c

s'augmente encore par ceux qui veulent rétablir le calme. L'épouvante suit le bruit, on veut en apprendre la cause, chacun s'informe, chacun reçoit une réponse qui ne satisfait pas sa curiosité; l'inquiétude augmente, tout, même la famille royale, est livré à la plus grande frayeur; déjà la multitude des spectateurs se précipite à toutes les issues, déjà la confusion règne dans toutes les loges; la noblesse, le militaire fuient de toutes parts; le Roi sort précipitamment de sa loge avec un air farouche; le Prince Friederich court derrière lui tout tremblant. La Reine veut en vain les retenir; bientôt elle succombe elle-même à la frayeur. L'on ne voit de tous côtés que gens évanouis; un gentilhomme de la Chambre, une femme attachée à la maison de Schimmelmann, sont tellement saisis qu'ils tombent morts; le bruit d'une scène si extraordinaire est déjà répandu dans toute la ville, lorsque pendant quelques instans de calme, on apprend la cause de tout ce vacarme; un enfant avoit par ses cris troublé l'attention de quelques spectateurs, ce qui avoit occasionné une querelle entre eux & la bonne de l'enfant.

(XIV.)

Cet arrangement dura aussi long-tems que l'exigea l'intérêt de ceux qui l'avoient fait. Quatre ou cinq mois après cette publication, on vit déjà des ordres secrets du cabinet, qui n'étoient signés que du Roi, & qui pourtant furent exécutés. La Reine douairiere & le Prince Friedrich ne trouverent pas toujours à propos de soumettre chaque ordre à l'inspection du Conseil d'Etat, au lieu que la signature du Roi coûtoit tout au plus une menace. Ces ordres du Cabinet se multiplièrent beaucoup dans la suite.

(XV.)

Le Colonel Falkenschiold avoit servi en qualité de volontaire dans l'armée Russe, c'est à cela qu'avoit trait la raillerie amere du Prince Friedrich. La cause de son courroux contre cet Officier, & de la vengeance qu'il en tira dans cette occasion, peignent parfaitement son caractère. Long-tems avant la révolution, ce Prince se promenoit à cheval un après-dîné, sur le rempart de

la Capitale, où M. de Falkenschiold exerçoit la musique & les tambours de son régiment. Quelqu'un qui vit de loin arriver le Prince, en avertit cet Officier, celui-ci reçut mal l'avis, fit une réprimande à celui qui le lui donnoit, & n'interrompit pas la musique. Le Prince naturellement très-craintif envoya en avant un page pour demander à l'Officier qu'il fit retirer son monde, parce qu'il n'étoit pas sûr de son cheval. Celui-ci fit effectivement marcher sa troupe assez lentement vers le bastion voisin, & le Prince passa tranquillement. Après la révolution, un Officier mal intentionné pour Falkenschiold, rappella au Prince cette aventure, fort indifférente en elle-même, & l'interpréta comme un manque de respect de la part de Falkenschiold. Le Prince se laissa facilement prévenir par une si lâche accusation, & s'en vengea comme nous venons de le voir. Son cœur qui ne connoissoit pas le doux plaisir de pardonner, conserva, même après, un venin contre ce malheureux Officier, qui essaya encore davantage les effets de sa vengeance lo risque son son fut décidé.

Le Prince Royal ne mangeoit que des légumes, & buvoit que de l'eau ; dans les commencemens on le força de se baigner dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine, il s'y accoutuma bientôt, & finit par le faire de lui-même tous les jours. On ne faisoit jamais de feu dans sa chambre ; son habillement n'étoit que d'une étoffe légère, & de la forme de celui des matelots ; ses jambes étoient nues. On l'appliquoit à toutes sortes de petits exercices que son âge comportoit, & qui pouvoient augmenter ses forces ; ce qu'il demandoit en pleurant ou avec hauteur, lui étoit refusé, mais sans réprimande ; le demandoit-il avec l'air riant & l'expression d'un cœur bon & ouvert, sur le champ il l'obtenoit. Punitions, menaces, reproches & caresses, jamais ne furent employés auprès de lui. Lorsqu'il manquoit en quelque chose, on lui montrait sa faute, & ce qu'il auroit dû faire ; on lui disoit qu'il y avoit de la honte à commettre une faute, & l'on faisoit germer tout naturellement en lui le sentiment de la honte, & le desir de devenir meilleur. S'il tomboit, on ne témoignoît ni in-

quiétude, ni pitié. Un petit orphelin du même âge que lui, étoit son camarade de jeu, & étoit tenu en tout exactement comme le Prince. Ils s'aideroient l'un l'autre, soit à leur toilette, soit à table. Ils pouvoient tenter tous les jeux qu'ils vouloient, on ne leur laissoit sous la main rien qui pût leur faire du mal; s'élevoit-il quelque contestation entr'eux, aucun médiateur ne se mêloit de les raccommo-der, le besoin de compagnie devoit ramener le coupable vers l'offensé, & leur réconciliation ne résul- toit que d'un sentiment du cœur parfaitement libre. Un seul valet étoit constamment auprès d'eux pour les surveiller, personne n'osoit, sans nécessité, causer avec eux, bien moins encore les entretenir de fots contes. Il étoit défendu à qui que ce fût de jouer avec eux, & de donner à l'un de ces enfans quelque préférence sur l'autre. Chacun d'eux n'étoit appelé que par son nom de baptême; les étrangers qui demandoient la permission de les voir, étoient priés d'en faire autant. Il en venoit souvent, & le petit Prince s'y accoutuma bientôt, leur présence ne l'empêchoit pas de jouer; il battoit hardiment devant eux sur son petit tambour, courroit amicalement au devant de tout le monde, & il n'étoit jamais plus gai que lorsqu'il étoit entouré de beaux

coup de spectateurs; on avoit fixé l'âge de six ans; comme l'époque à laquelle on commenceroit à l'instruire, jusques là l'exercice & l'expérience devoient être ses seules leçons; c'est de là qu'il devoit emprunter ses idées, & c'est ainsi qu'on laissoit ses dispositions naturelles se former & se perfectionner petit à petit. Que l'on compare maintenant ce plan d'éducation avec les expressions de la sentence dans laquelle il est dit à ce sujet que le Prince royal a été par-là exposé souvent au danger le plus imminent de perdre la santé & la vie.

(X V I I .)

L'anecdote suivante peut servir de preuve de ces efforts. Le même jour que le Ministre de Russie Philosophow manqua, comme nous l'avons dit ci-devant, d'une manière aussi publique qu'outrageante à Struensée, le bruit se répandit que ce dernier ayant eu querelle avec un jeune cavalier d'une des premières familles du pays, l'avoit attrapé l'épée à la main en traître, mais ce bruit fut oublié aussi-tôt que débité. Quand Struensée eut été arrêté, quand il fut dans le malheur, le premier de ses Juges, le Justicier Baron de Juel Wind, pour fonder sur un fait

réellement criminel la sentence de mort déjà résolue contre lui, alla trouver ce cavalier, & lui demanda, si au sujet de ce bruit il ne vouloit pas porter plainte devant la Commission contre le Comte de Struensée; ce cavalier généreux rejetta bien loin une pareille proposition. Il répondit qu'il étoit accoutumé à plaindre les malheureux, & non pas à augmenter le fardeau de leurs persécutions, qu'il n'avoit rien à répondre à cette demande; qu'il n'accuseroit jamais le Comte, & qu'au reste ce bruit ne méritoit aucune croyance, & étoit absolument sans fondement.

(X V I I I .)

Voici la fin de la sentence de Struensée, celle de Brandt finit également mot pour mot de même,

» Déclare le Comte Jean Friedrich Struensée
 » atteint & convaincu d'avoir mérité de perdre
 » les biens, l'honneur & la vie, comme une juste
 » punition de ses crimes, & pour servir d'exemple
 » & d'horreur à ceux qui pourroient être aussi mal
 » intentionnés, le condamne à être privé de sa
 » qualité de Comte & de tous les autres titres
 » à lui accordés, à être ses amonies de Comte

» brisées par la main du bourreau , après quoi
 » à avoir ledit Jean Friedrich Struensée , le poing
 » droit , puis ensuite la tête coupée ; son tronc
 » écartelé & exposé sur la roue , sa tête & sa main
 » attachées à une potence.

Fait & arrêté au château de Christiansburg , le
 25 Avril 1772.

Signé, *J. R. Juel Wind, G. A. Baern. H. Stampe,
 Lardorf, A. G. Carstens, Amher, J. C. Schmid,
 F. C. Guldberg.*

F I N.

et d'être par la suite du bonnet, les deux
ont été Jean Fiedrich, et les deux
ont été, pour ensuite la tête, les deux
ont été, et après la tête, la tête et la suite
ont été à une poitrine.

Fait à Berlin le 15 Mars 1772.
27 Mars 1772.
Signé, J. R. Juchacz, C. A. Bann, H. Juchacz,
Ludwig, A. C. Juchacz, J. C. Juchacz,
F. C. Juchacz.

F. I. M.

